







## Only the one who hears the call of the drums, will dance right

For a long time there hasn't been anything so magnificent: the world premiere "The Waves" by Noé Soulier in Berlin

Contemporary dance or at least the examples of that genre, which European program directors present as representative of this genre, has mainly to fulfill more important tasks than just to create effect out of steps, gestures and shared looks. It has a much more important task. This important sort of dance thinks that "dance, dance" is pretty boring (Elisabeth Streb, artist at this year's edition of Berlin's Tanz Im August festival). She thinks that a politically orientated form of dance with intention to add to decolonization and to escape gender traps is interesting. This dance contributes to a careful social behavior where power imbalances are not being exploited for sexual or any other kind of favors. Dance against racism and class systems. To just "dance around" according to Streb and the festival magazine is "aesthetically uninteresting and a pure privilege".

Can it really be that one has to be negatively labelled as privileged if one wants to perfect a difficult and time consuming artistic ability- instead of - yes what? - Freeing animals from animal testing, saving whales, or being a war reporter? If you wanted to be cynical, one could say, oh thats what they need these incomprehensible performances in deconstructed surroundings for. Like that they politically justify these environmentally unsustainable, as they are short-lived and co-produced between continents, performances. These people are the good old 'do-gooders' that now do 'moral hopping around' instead of organizing demonstrations.

Contemporary dance is sometimes not only the most beautiful but sometimes also the strangest branch of the art world. Visual Art generates incredible sums of money, pop music sweetens everyday life and chases heartaches away, the attraction of classical music will probably never die, literature has sales problems, whether it is narrative or not, only contemporary dance thinks it can show the working population something plausible by letting dancers hit the floor instead of keeping the boring and privileged illusion alive that gravity can be overcome. It is not understandable why contemporary dance constantly holds on to this anachronistic "being against something" Constantly wanting to be part of the 'good ones'. This art form that appeared to ban everything smug, dainty, constricted, tied-down, precious, and dishonest, everything artistically contrived from the stage. Slowly one asks, who actually decides these things in this country and why it's not like this outside of Germany...





## Let's Get Physical: A Berlin Dance Festival, Serving All Audiences

"The Waves," Noé Soulier's new dance, offered four women and two men in a desexualized, ungendered world of pure movement. Mr. Soulier, a 32-year-old French choreographer with a growing reputation in Europe, is unusual in his generation in his fascination with movement invention. "The Waves," set to a percussive score by Mr. Soulier, Tom de Cock and Gerrit Nulens, uses texts from the Virginia Woolf novel of the same name but has no narrative. What it has is an extremely specific physical vocabulary, with jumping, sliding, lashing, ducking, low-to-the ground flurries of movement that are executed with highly focused intent.

It's almost impossible to work out how, or from what part of the body, the movement is generated. But the effect is to create a compelling universe of sound and motion, bodies intersecting, ricocheting and scattering like colliding atoms as Mr. Soulier deploys canon and counterpoint, unison and alignment to intriguing effect.





La nouvelle création de Noé Soulier au Kunsten: grand coup de cœur « First Memory » du chorégraphe français, en collaboration avec l'artiste géorgienne Thea Djordjadze, a vu le jour à la Raffinerie de Charleroi danse.

First Memory de Noé Soulier est un grand coup de cœur de cette édition du Kunsten. Une réussite se mesure dans le soin apporté à tous les aspects d'un spectacle: alors ici, c'est chaque fois parfait.

D'abord les sept danseurs (Stéphanie Amurao, Lucas Bassereau, Julie Charbonnier, Adriano Coletta, Meleat Fredriksson, Yumiko Funaya, Nangaline Gomis) sont tous formidables et, en plus, beaux comme des sculptures. Ils savent aussi bien réaliser les performances physiques éprouvantes des chorégraphies de Noé Soulier sans perdre leur beauté, qu'hypnotiser dans des solos ou duos très lents, d'une sensualité étonnante, comme le duo final de deux femmes ne formant plus qu'un corps sans cesse en métamorphose. Une spectatrice nous disait que cette beauté lui donnait la chair de poule!

La beauté des costumes et la justesse des lumières ne sont pas en reste. Les éclairages créant des zones sombres ou de lumières, des jeux d'ombres multipliant la danse.

La musique du compositeur français Karl Naegelen, créée pour le spectacle et interprétée par l'ensemble lctus, est nourrie de sons du quotidien, et même si elle fut composée indépendamment de la danse, on constate une adéquation fréquente entre les mouvements des danseurs et ceux de la musique. Noé Soulier a fait appel à l'artiste géorgienne Thea Djordjadze vivant à Berlin depuis 2009. Son travail montre toujours un rapport sensible à l'espace et l'architecture. Elle a imaginé trois grands panneaux pouvant pivoter ou être déplacés quand les danseurs le veulent. Se crée alors une segmentation chaque fois neuve de l'espace jusqu'à diviser les danseurs ou à les placer derrière les panneaux, devenus invisibles, sauf qu'ils continuent à danser dans nos mémoires.

Thea Djordjadze a créé une superbe finale du spectacle. Chaque danseur amène sur la scène de grandes pièces d'aluminium découpés qu'il enroule autour de son corps. Tous laissent alors, sur la scène désertée, de vraies sculptures métalliques, les empreintes des corps, leur mémoire, notre mémoire.

Noé Soulier crée une danse faite de mouvements du quotidien arrêtés en plein vol: jeter, frapper, lancer, éviter. On les voit se succéder rapidement, chacun ouvrant la porte de nos imaginaires. Des danseurs peuvent confronter leurs gestes dans ce qui ressemble à des combats sans contact. Le groupe peut éclater et au même moment deux ou trois danseurs repartir à l'unisson.

Les performances sont impressionnantes, les corps cassés à 90 degrés, les jambes lancées en l'air en grand écart, les bras fouettant l'air, les tournoiements... Mais sans jamais perdre une beauté soufflante.



## Montpellier Danse : pour sa première venue, Noé Soulier a fait sensation avec l'éclatant "First memory"



Jeune directeur du Centre national de danse contemporaine à Angers, le chorégraphe Noé Soulier a eu lundi et mardi les honneurs du théâtre de l'Agora pour sa première venue au festival Montpellier Danse. Et s'en est montré à la hauteur : sa création "First memory", qui explore le rapport entre geste et mémoire, secoue, fascine, éblouit !

Dire que la danse contemporaine interroge le geste et le mouvement relevant du truisme le plus truistique, on ne le dira pas ! Mais on va tout de même s'autoriser à se réjouir qu'elle n'ait de cesse de le faire, encore, toujours, inlassablement, créativement, re-nouvellement ! Ainsi, Noé Soulier, le jeune directeur du Centre national de danse contemporaine à Angers, pour sa première venue au festival Montp ellier Danse, se proposait-il avec sa création *First memory*, de fouiller le rapport entre geste et mémoire. D'une façon générale, on peut considérer geste, tout mouvement organisé, anticipé, pensé et/ou expressif, porteur d'une intention et soutenu par un programme. "Quotidiennement, nous observons d'innombrables gestes : une main qui attrape ou évite quelque chose, un bras qui passe quelque chose à quelqu'un. Dans notre mémoire, ces mouvements sont souvent réduits à leur but, mais quelle est réellement la complexité de leur vie ?", s'interroge le chorégraphe dans la feuille de salle.

Pour First memory, il détourne ces gestes ordinaires, quotidiens, de leur fonction initiale, il les en sépare, il les détache. En retirant l'objet visé par l'action. En interrompant le mouvement avant le terme du geste. En faisant appel à une partie du corps qui n'est pas physiquement adaptéée à la finalité... Il crée ainsi une manière de champ lexical corporel qu'il confie à ses sept danseurs, ici plus que jamais interprètes car, selon l'un ou l'autre, les mêmes mots ne donnent pas les mêmes phares, les mêmes termes ne produisent pas les mêmes fins. Tout se décale un peu, se redistribue beaucoup, s'embrouille parfois, s'harmonise soudain, etc.

Concrètement, toute turbine conceptuelle éteinte, *First memory* c'est un peu plus de soixante-dix minutes de danse qui danse, sans interruption, sans essoufflement, sur le plateau nu du théâtre de l'Agora dont trois cloisons

blanches mobiles brisent la continuité et redistribue la surface au gré des tableaux. Comme des esquisses d'espaces quotidiens, voire domestiques. Comme des gestes architecturaux donc pensés par la plasticienne Thea Djordjaze. De même, la partition composée par Karl Naegelen pour le spectacle et interprétée par l'ensemble Ictus (percussions, flûte, violon, guitare, contrebasse, piano), ne procède pas par narrations mélodiques et harmoniques, mais par glissements dissonants, fractions rythmiques, éclats instrumentaux... bref, également par gestes décorrélés, détournés, "décomposés"...

Extrêmement exigeante, puisque brisée, puisque contractée, puisque explosée, la danse de Noé Soulier n'est jamais plus éblouissante que dans les solos et pas de deux féminins. Un premier solo sur une flûte japonisante fait figure de somptueuse pierre de Rosette pour un langage corporel incompréhensible. Un autre sur du violon fascine de même dans sa quête constante des points de rupture d'équilibre... Un paroxysme de danse-gainage !... Plus loin, un duo, puis trio, glisse vers la chorégraphie martiale, sans impact sinon sur le public... Que dire aussi de ce solo d'une lenteur impossible, inhumaine et pourtant, sinon que les abdominaux du public s'en sont contractés par solidarité ? Bientôt suit un duo dans la même veine, à combustion lente, qui voit deux danseuses faire palimpseste, le geste de l'une s'écrivant sur celui de l'autre, et les deux restant lisibles simultanément. Magnifique.

Pour le final, chaque interprète apporte sur scène différentes grandes pièces d'aluminium puis s'en roule le corps. Quand toutes ces pièces ont été modifiées, designés, corps-et-graphés, les danseurs quittent le plateau et l'on prend alors la mesure de l'installation plastique (métallique) qui s'offre à notre regard : ces sculptures abstraites qui miroitent, qui réfléchissent, sont les empreintes de leur corps, les traces de leur geste. Persistance rétinienne d'un éblouissement. Last memory.

JÉRÉMY BERNÈDE



DANSE - AGENDA

## Noé Soulier en 6 temps dans le Festival d'Automne



Publié le 18 août 2022 - N° 302

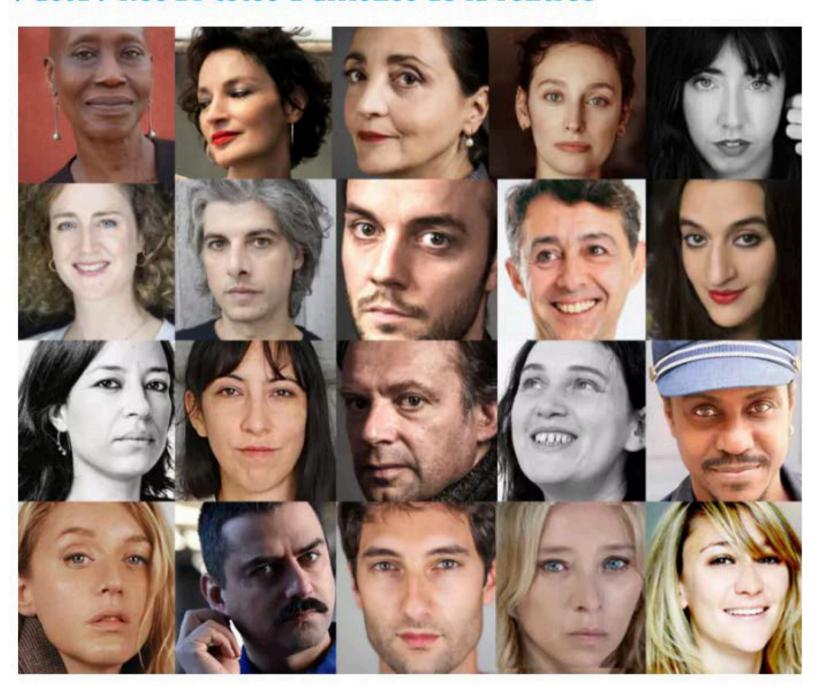
## Noé Soulier s'installe au Festival d'Automne pour une traversée de son œuvre en six temps.

À la tête du CNDC d'Angers, Noé Soulier déploie une danse conceptuelle souvent fascinante qui dissèque le geste, qu'il soit académique ou pratique. Le festival d'Automne propose une traversée en six temps de son œuvre. À Lafayette Anticipations, Mouvement sur Mouvement s'appuie sur les Improvisations technologies de William Forsythe pour livrer « une conférence qui danse autant qu'elle pense ». Dans le film Fragments, à voir à la Bourse du Commerce Pinault Collection, un cadrage serré permet d'accéder à une autre perception du geste. À la Briqueterie, trois pièces décryptent les vocabulaires classique ou contemporain. Au Centre Pompidou, sa toute dernière création First Memory cherche « à révéler les affects qui circulent sous l'apparente simplicité des mouvements quotidiens ». À Fontenay-en-Scène et à la Maison de la Musique de Nanterre, Faits et gestes entremêle actions pratiques et séquences chorégraphiques. Au Carreau du Temple enfin, Clocks & Clouds réunit 45 étudiants du CNDC d'Angers et du CNSMD de Paris pour une performance « entre chaos et structure ».

Delphine Baffour



## / actu / Nos 20 têtes d'affiches de la rentrée



De Rennes à Lyon, de Limoges à Villeurbanne, de Saint-Etienne à Toulon, de Marseille à Bordeaux, sans oublier le festival d'Automne à Paris, voici nos 20 têtes d'affiche pour cette rentrée 2022.

[...]

## Noé Soulier - 6 x Noé Soulier au Festival d'Automne.



Noé Soulier dirige le Cndc – Angers depuis juillet 2020. Le festival d'Automne présente 6 de ses spectacles dont sa performance *Mouvement sur Mouvement* (2013) dans laquelle il analyse différentes manières de concevoir le mouvement qui visent à démultiplier l'expérience du corps.

Mais aussi First Memory créé cet été à Montpellier Danse dans lequel il approfondit la question du rapport entre geste et mémoire en collaborant avec le compositeur Karl Naegelen, l'ensemble Ictus et l'artiste Thea Djordjadze.



FESTIVAL D'AUTOMNE, 51º ÉDITION



## L'HÉRITAGE DE NOÉ SOULIER

## Le chorégraphe s'inscrit dans une lignée qu'il renouvelle et enrichit.

## 6 X Noé Soulier: Mouvement sur mouvement,

les 12 et 13 septembre, Lafayette Anticipations, Paris 4<sup>e</sup>;

## Fragments,

du 29 septembre au 2 octobre, Bourse de commerce-Pinault collection, Paris 1<sup>er</sup>;

## Le Royaume des ombres, Signe blanc, Portrait de Frédéric Tavernini,

les 12 et 13 octobre, La Briqueterie, Vitry-sur-Seine, 94;

## First Memory,

du 16 au 19 novembre, Centre Pompidou, Paris 1<sup>er</sup>;

## Faits et gestes,

le 26 novembre, salle Jacques-Brel, Aufnaysous-Bois, et les 9 et 10 décembre, Maison de la musique, 92;

## Clocks and Clouds,

du 6 au 8 janvier, Carreau du Temple, Paris 3<sup>e</sup>.

La première fois qu'on l'a vu à l'œuvre, c'était en 2013. Grâce au Festival d'automne, déjà, qui ne programmait pourtant pas encore « 6 X Noé Soulier » comme aujourd'hui. Sous les toits de la Ménagerie de Verre, à Paris, il déroulait son corps de jeune homme tout en se racontant. Ses postures s'inspiraient de l'abécédaire gestuel (Improvisation technologies) enregistré en vidéo par le chorégraphe américain William Forsythe. Déplier la danse pour mieux la comprendre... voilà le but de Noé Soulier, alors apprenti-chorégraphe de 26 ans. Sept ans plus tard seulement, en janvier 2020, il prenait la direction du Centre national de développement chorégraphique d'Angers. Dans ce parcours sans faute, ce brillant danseur-chercheur a éprouvé le besoin de suivre en parallèle des études de philosophie et de se lancer dans un master à la Sorbonne. Son sujet? La conscience de soi que permet l'art de Terpsichore. Tout cela aurait pu modérer son œuvre d'un filtre trop conceptuel. Il a su éviter l'écueil. Les Vagues, inspiré en 2018 par le roman de Virginia Woolf, illustrait une danse très vivante et First Memory, créé fin juin à Montpellier Danse, est aussi savamment composé que brut dans sa quête d'intensité.

Cheveux taillés net, yeux clairs et lunettes sages, Noé Soulier parle comme il a creusé son sillon: avec précision et empressement. Après des conservatoires fréquentés au gré des villes où ses parents (un père architecte, une mère céramiste) déménagent, il file à celui de Paris pour suivre un cursus classique, ensuite renforcé par une bourse à l'école du Ballet national du Canada. Ce' bagage pèsera quand, encore assoiffé de formation, il débarque,

à 20 ans, en 2007, à Parts, l'école fondée à Bruxelles par la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker. «La rencontre avec la danse contemporaine y a été brutale. Face à la notion de gravité utilisée par la chorégraphe américaine Trisha Brown (1936-2017) par exemple, ma compétence s'est révélée handicapante. Avec le classique, je baignais sans le savoir dans une approche géométrique du mouvement propre aux lois de la perspective occidentale. Alors la découverte d'un principe bien plus physique cette fois fut un basculement.»

Il dit vouloir tout garder. Il y a en lui du Marius Petipa, le chorégraphe des théâtres impériaux de Russie, quand il s'amuse dans Le Royaume des ombres, l'une de ses premières pièces, en 2009, à décortiquer sa Bayadère. L'Américain Merce Cunningham (2019-2009) le fascine parce qu'il invente des gestes angulaires, Forsythe semble pour lui le maître indépassable conjuguant art du ballet et recherche d'esthétiques nouvelles. Il cite aussi Yvonne Rainer, l'Américaine pionnière de la postmoderne dance qui s'en tient à une série de « tâches » à accomplir quand elle performe.

Au bout d'une si longue lignée, comment trouver le courage de commencer? «En creusant en profondeur l'héritage», avoue-t-il. «Frapper, éviter, lancer» sont devenus ses mots-clés, donnant parfois à sa danse un air de capoeira, tant les jambes y sont puissantes face au partenaire qui les esquive. Luimême, danseur «viscéral», adore «disrupter, aller contre: d'un coup, convoquer tout son corps pour changer de direction». Un bon moyen de trouver sa route, apparemment. — E. B.

Toute La Culture.





## Noé Soulier laisser parler son corps au Festival d'Automne

13 SEPTEMBRE 2022 | PAR AMELIE BLAUSTEIN NIDDAM

Dans un mix de festivals, l'ouverture de l'Echelle humaine à Lafayette Anticipations coïncidait hier avec l'ouverture du portrait Noé Soulier qui présentait Mouvement sur mouvement, une pièce de 2013 qui regarde les lignes se tracer avec autant d'exigence que de légèreté.

Le directeur du Centre national de danse contemporaine à Angers est le plus philosophe des danseurs. Ses spectacles questionnent toujours les traces dessinées par les corps et leurs puissances intellectuelles. Cette pièce, *Mouvement sur mouvement*, est un seul en scène, sans musique, une partition pour un corps et une voix si vous préférez. En l'occurrence celle de Noé Soulier en pantalon noir bien coupé et tee-shirt gris bien repassé. Chic et efficace.

Mouvement sur mouvement amuse autant qu'il fascine. C'est un pur exercice de style réalisé avec précision. Noé Soulier s'amuse, oui s'amuse, à nous livrer les *Improvisation technologies* de William Forsythe et à les faire interférer avec d'autres mots, d'autres gestes. *Improvisation technologies* est une boîte à outils très connue des danseurs et danseuses que le chorégraphe américain a pensé en 1999.

Noé Soulier danse comme Forsythe, il trace ses lignes, se sert de ses avant-bras comme mesure. Il plie et déplie, approche l'arabesque sans la montrer. Son récit, omniprésent, croise d'autres paroles, de chorégraphes notamment, comme Yvonne Rainer. Il est toujours illustré par un exemple très compréhensible. Qu'est-ce que la conscience d'un geste ? Qu'est-ce que la définition d'un geste ? Mouvement sur mouvement apporte une pierre au grand édifice qui rappelle que l'artiste est un artisan. Le danseur étant « celui qui agit et celui qui subit l'action ». C'est parce qu'il danse que la danse peut exister.

Noé Soulier parle de son corps comme d'un jardin à cultiver, mais à contraindre également. « La danse classique nécessite de transformer son corps ».

Cette pièce de 2013 est très actuelle dans ce moment où la parole est devenue majoritaire sur les plateaux de danse au point même de faire disparaître quelques fois le mouvement. Ce n'est pas le cas ici, du mouvement il y en a, superbement exécuté dans une épure totale.

Six pièces de Noé Soulier sont à voir dans le cadre du portrait qui lui est consacré par le Festival d'Automne, notamment sa toute première, *Le Royaume des ombres*, en octobre.



## LA SÉLECTION SPECTACLES

## Les scènes les plus attendues de la rentrée

Théâtre, opéra, danse, humour... les critiques du « Monde » font le tour des événements de l'automne

## **Noé Soulier**

Avec sept pièces de formats variés au programme du Festival d'automne, le chorégraphe Noé Soulier, directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers, s'offre une exposition extralarge de son travail. Depuis la segmentation du vocabulaire classique dans Le Royaume des ombres ou dans Signe blanc, jusqu'au télescopage de gestes quotidiens ou sportifs arrêtés net dans leur élan pour Faits et gestes, en passant par le Portrait du danseur Frédéric Tavernini, Noé Soulier module une recherche personnelle où le sens du mouvement et celui de l'exploit sont conjointement aiguisés.

Festival d'automne, Paris, du 12 septembre au 8 janvier 2023. Festival-automne.com

# 



## Danse et parole à Lafayette **Anticipations**

Le 18 septembre 2022 par Delphine Goater et Jonathan Chanson

Le festival Échelle Humaine, qui s'inscrit depuis sa première édition en 2018 dans le cadre du Festival d'Automne, a proposé sur les différents niveaux de Lafayette Anticipations des performances et des solos liant intimement le mouvement et la voix, le geste et le discours.



Noé Soulier: Mouvement sur mouvement

Le Festival d'Automne programme six fois Noé Soulier. Un mini portrait qui permet de redécouvrir des œuvres anciennes du chorégraphe, désormais directeur du Cndc d'Angers, comme Mouvement sur mouvement créée en 2014 alors qu'il était jeune diplômé de P.A.R.T.S. C'est une pièce doublement savante, car elle juxtapose l'énonciation de textes théoriques sur le mouvement dansé et l'exécution d'une chorégraphie dont le pivot est le genou gauche du danseur. Prenant l'aspect d'une conférence dansée, alternant l'expression émaillée d'anecdotes à la première personne, la récitation explicite de textes de Simone Forti, la restitution d'un dialogue entre Yvonne Rainer et Trisha Brown ou la définition de l'arabesque ou de la « tâche 21 » bien connue des amateurs de post modern dance.

Le spectateur doit rester concentré, afin de ne pas être perturbé par la dissonance cognitive entre les mouvements exécutés par le danseur dans le cadre de la chorégraphie et les propos énoncés. La chorégraphie est elle-même répétée à plusieurs reprises, mais avec des illustrations différentes. Le chorégraphe y délivre des idées réjouissantes, comme celle de « se jardiner soi-même », qui évoque l'action menée pour transformer son corps dans le cadre de l'entraînement, qu'il compare au travail des jardiniers conduisant la croissance des topiaires dans les jardins à la française. À la fois d'une grande érudition et d'une extrême intelligence, cette pièce fondatrice de l'œuvre de Noé Soulier contient en germe ses futures pièces basées sur l'analyse méticuleuse de chaque mouvement et de sa mise en jeu. C'est aussi une performance physique et mentale. (DG)







## Mouvement sur Mouvement, de Noé Soulier, à Lafayette Anticipations, dans le cadre du Festival Echelle Humaine et du Festival d'Automne

Sep 20, 2022 | Commentaires fermés sur Mouvement sur Mouvement, de Noé Soulier, à Lafayette Anticipations, dans le cadre du Festival Echelle Humaine et du Festival d'Automne



© Noé Soulier

## fff article de Nicolas Thevenot

Le fond de scène est transparent et projette, dans la lumière étale de cette fin d'après-midi, mon regard sur un immeuble voisin couvert d'échafaudages. Vu de l'esprit, on ne saurait dire qui de la pierre ou du tube d'acier soutient, retient l'autre. Et dans les entrelacs que composent les lignes métalliques, c'est comme une autre géométrie structurant l'espace par de nouvelles lignes de force, renouvelant le corps de l'édifice qu'il recouvre, Noé Soulier, lui, se fait architecte et maître d'œuvre d'une conférence en mots et en actes sur le mouvement. L'essence et le moteur de la danse. Ce qui l'anime, ce qui nous anime, L'agir et le penser. Pour cela, Noé Soulier part et s'empare des Improvisation technologies du chorégraphe William Forsythe. Ouvrage vidéo et vade-mecum destiné originellement aux danseurs de sa compagnie, il illustre, par l'artifice de l'incrustation numérique, ces lignes, points, courbes que le maestro crée dans l'espace par la seule grâce du geste en mouvement.

Tandis que le corps de Noé Soulier développe ces technologies, performant ces suites de gestes immédiatement reconnaissables pour qui aurait préalablement visionné des extraits de cette œuvre de Forsythe, la parole du danseur jaillit, s'avance, poursuit l'horizon d'une idée, progresse, reprend, s'élance, s'interrompt. Dans ce flux au long cours, au long corps, sans soubresaut, l'évidence d'une danse se révèle quand bien même la voix ne ferait que parler, s'exposer dans un discours, sans forcer le trait, car elle ouvre véritablement un espace mental et une temporalité, bref un mouvement. La beauté, à la fois abstraite et profondément organique de la proposition virtuose de Noé Soulier, à savoir : dans une double inversion, offrir simultanément sur un même plateau la parole du corps et la danse de la parole, cette beauté singulière découle de leur apparente déconnexion, de leur suffisante décorrélation, et l'on ne serait pas moins stupéfait d'assister, si cela nous était possible, par un prodigieux split screen, au spectacle de la tectonique des plaques terrestres sur fond de tectonique des passions humaines, à moins que ce ne soit l'inverse.

Le cœur de Mouvement sur Mouvement se trouve résolument chez son spectateur, appelé à performer cette double réception d'une parole et d'un geste qui se donnent étrangers l'un à l'autre. Dissociation, grand écart, écartèlement, le voilà, ce spectateur, déboussolé et transplanté dans des territoires inconnus. Le cul entre deux chaises, entre le geste et la pensée. Tel un voyage dans l'écriture de Pessoa entremêlant les couches de réels et d'imaginaires, l'esprit spectateur se doit d'être, dans un même sursaut, concentré et relâché pour embrasser l'entièreté diffractée et divergente de Mouvement sur Mouvement. La pureté et la précision des mouvements brefs se frottent à la rigueur des plans conceptuels, à la volonté d'une parole qui se déploie, tels deux silex s'entrechoquant et produisant une nouvelle poétique étincelante.

On atteint alors cette sensation de présence au monde qui n'est pas si loin de celle du voyageur de train à quai, qui tout en se sachant à l'arrêt, se perçoit en mouvement en fixant son regard sur le train voisin en train de s'éloigner. Noé Soulier fait ainsi œuvre de disruption dans notre référentiel d'espace et de temps. La carte de la pensée se superpose à celle du territoire des gestes, ou l'inverse, sans qu'aucune ne prenne le dessus. Il y a de l'homme de Vitruve, non seulement parce que Noé Soulier, momentanément allongé au sol, déployant ses bras, pourrait s'inscrire dans la célèbre image, mais parce que le dessin de Léonard inscrit et condense mouvements du corps et pensées en mouvement.

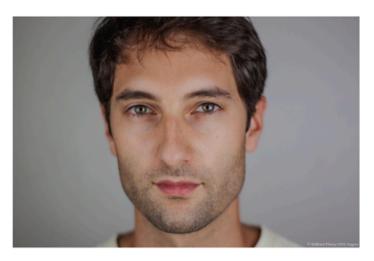
Mouvement sur Mouvement déroule son panorama théorique et sensible, dans une cinématique où se glissent outre William Forsythe, Yvonne Rainer, Simone Forti, Trisha Brown, Merce Cunningham, et quelques autres encore. Et si Noé Soulier évoque enfin la figure de Jackson Pollock, et sa dripping action, action dénuée selon le peintre d'intentionnalité, c'est un autre artiste que l'on pourrait évoquer en regard de Mouvement sur Mouvement: Cy Twombly, et son art vertigineux, faisant communiquer les dimensions spatiales et temporelles, entrelaçant les plans, les niveaux de conscience, nouant l'hétérogénéité, le discours, l'indicible et la pulsion de



© Noé Soulier



## Noé Soulier, le discours et la méthode



ept de ses pièces et films sont présentés au Festival d'Automne jusqu'en janvier. C'est dire son importance dans le paysage de la danse et de la création contemporaine. Noé Soulier a ouvert son bal avec Mouvement sur Mouvement un étrange dialogue entre le corps et la parole jeté dans l'espace blanc de Lafayette Anticipations. Ce subtil solo illustre à merveille le programme à venir et la philosophie de Noé Soulier, danseur, chorégraphe, directeur du CNDC d'Angers.

Sourire léger, regard profond. Danse puissante. Voyez comme il danse et le monde tourne soudain selon son horloge. Écoutez ce qu'il dit et le monde s'ouvre au faste foisonnant de son langage et de sa recherche Dans Mouvement sur Mouvement, la pièce idéale pour introduire le public à son univers qui sera décliné tout au long du Festival d'Automne, Noé parle les gestes, Soulier danse les mots...ll s'appuie ici sur les Improvisations technologiques, de William Forsythe. Le chorégraphe américain, le dernier à avoir (dé)construit le langage de la danse, en changeant le rapport à la représentation et au corps, il a conçu des modules vidéo qui exposent sa méthode d'analyse et d'approche du mouvement. Une méthode adorée des rappeurs et de bien des danseurs.

Noé Soulier s'inspire du texte de Forsythe, et en développe en français son propre language, (avec l'accord du chorégraphe qui apprécie beaucoup son travail) et le « déplie » en parallèle des mouvements de son corps. Mais ce qu'il dit ne correspond pas à ce qu'il fait. Il parle du genou et nous montre son coude, il esquisse une ligne droite et il aborde le cercle, il explique l'arabesque et se retrouve à terre. Il y a d'abord pour le spectateur, le plaisir d'être dévié du chemin, et vite, celui d'accepter de lâcher la prise de tête, hors de tout contrôle. Que voit-on? Que comprend-on? Que tout foisonne. Le vertige entraîne, la puissance de la danse affolante de précision et d'élan ravit nos sens, brouille les repères, dévore l'attention... et joue de notre volonté de tout assimiler, de tout suivre. Si on ne comprend pas tout -heureusement- on n'entend pas rien bien non plus. Et dans cet espace entre tout et rien, se niche, quelque chose qui fait sens, qui donne à voir, à entendre au-delà de la logique habituelle. Et c'est ce que Noé Soulier révèle.



## Essence de chorégraphe

Ce danseur n'est pas devenu chorégraphe, il l'était déjà, certainement même avant d'avoir com formation classique au conservatoire supérieur de Paris. Excellent musicien, il a gardé de l'univers de la musique le don d'analyse et de l'écoute. La différence entre deux quarts de tons n'a pas de secret pour lui et il le démontre en l'appliquant au langage, au souffle. Après le conservatoire il part se perfectionner au ballet du Canada à Toronto puis s'engage durant quatre ans dans une riche exploration des pluriels de danse qu'offrait P.A.R.T.S (Performing Arts Research and Training Studios) d'Anne Teresa de Keersemaeker à Bruxelles. Car là, Noé Soulier doit voir et se voir autrement, laissant la vision de « la danse classique, académique », qui repose sur la géométrie pour aborder d'autres techniques que « cette langue maternelle ». Il accepte d'être dérouté par les compositions de Trisha Brown, il accepte de pensei « autrement » l'usage de l'inertie et de la gravité. Chez **Cunningham**, il retrouve la première impression qu'il avait eue enfant en découvrant une pièce du maître américain : « de nouveaux corps, de nouveaux humains. » Au sortir de P.A.R.T.S. Noé Soulier ne souhaite pas entrer dans une compagnie. Il file droit vers ce qu'il veut : danser et créer pour lui et d'autres. « J'imagine mentalement les mouvements et je les donne aux danseurs, je les danse aussi, je danse tout que je sois présent ou non sur scène. Ce n'est pas tant les

## Danse et réflexions



Perception, maître mot. Et analyse. Car ce jeune homme de 35 ans aujourd'hui s'est formé aussi à la philosophie et a présenté à la Sorbonne un master su le mouvement. Rien que cela. Un grand nombre de ses réflexions empruntées à son mémoire nourrissent ses pièces de danse et le livre « Actions, mouvements et gestes » publié par les éditions du CND. « J'avais déjà beaucoup travaillé sur le vocabulaire de la pantomime où les gestes ont une signification très précise. Derrière tout cela, il y avait une interrogation en philosophie sur l'intentionnalité,

non pas avoir l'intention de faire ceci ou cela, mais au sens plus technique donné à la fin du  $19^{\rm hme}$  siècle par Brentano et qui reprend le concept médiéval intentio : tendre vers, d'aller vers. Est-ce que la marque du mental, de l'esprit ne serait pas cette « directionnalité » des états de pensée ? Si on a un désir, c'est un désir de quelque chose, mais on peut se demander s'il existe des états mentaux qui ne sont pas intentionnels, comme celui de la jouissance, de l'orgasme. Dans les gestes, il y a aussi cette intentionnalité : ils ont un rapport au sens qui est différent de celui de la parole.

D'où cette obsession d'interroger le langage, qu'il appartienne au domaine de la parole ou du geste. « Dans mes pièces, il est question de propositions d'analyse qui visent à enrichir la manière d'éprouver le mouvement soit en le faisant, soit en le regardant. Souvent on part de l'expérience pour analyser mais il y a aussi l'inverse : analyser génère d'autres même la pensée la plus analytique, la plus abstraite a une dimension physique, esthétique. Et de l'autre côté, même l'expérience d'emprise du corps, de la



transe n'est pas totalement non spirituelle, détachée. L'intensité de la jubilation n'est pas toujours où on l'attend. La conceptualisation a des effets sur l'expérience et en retour faire l'épreuve de nos modes de pensée nous oblige à décaler les cadres habituels, à nous en inventer d'autres. C'est au cœur de ce que j'essaie de faire : pas de hiérarchisation entre l'analyse et l'expérience, les deux sont mutuellement dépendants. »

Ainsi chaque spectacle est une expérience, un aller/retour entre la danse et le spectateur. Mais au fait, le spectateur n'est-il pas perdu dans ce flot visuel et sensitif ? N'a-t-il pas parfois l'impression de ne pas avoir les clefs pour comprendre ? La réponse fuse : « mais nous avons tous une expertise du mouvement, une virtuosité motrice, qui nous ont demandé beaucoup d'efforts depuis l'enfance. De même nous possédons une expertise du regard : notre base à tous est énorme. Certains spectateurs ignorent parfois qu'ils possèdent cette sensibilité quand ils la découvrent. La jouissance c'est d'aller plus loin. Il n'y a que les produits standardisés qui limitent.

## La danse, un sujet à part entière

Autant ces moyens d'analyse sont nombreux dans les autres arts, en peinture, littérature, musique, autant la danse s'en trouve démunie. Et depuis longtemps. « Au  $19^{hme}$  siècle, époque où ont été mises en place l'histoire de l'art, la critique d'art, la danse a été marginalisée. Elle n'a jamais eu le même statut que les autres arts. » Noé Soulier va plus loin encore : « alors que la danse était une affaire majoritairement masculine jusqu'au 19ème siècle, aujourd'hui les hommes ont souvent plus de mal face à un spectacle de danse, ou même à danser heureusement il y a de nombreuses exceptions. »

## À la tête du CNCD d'Angers



Toutes ces expériences et réflexions se retrouvent au cœur de sa direction depuis 2020 du Centre National de Danse Contemporaine d'Angers, « un lieu unique qui regroupe un centre de création, une programmation danse avec son festival et bien sûr l'école. » Un croisement de pratiques et de pensées. Ou plutôt un feu d'artifices. Beaucoup de cours techniques sont donnés mais sans dogmatisme. aucune méthode n'est privilégiée. Des artistes sont invités à créer et à enseigner. Des ateliers sont consacrés aux principes de composition des

chorégraphes, musiciens. « Nous avons aussi créé, avec la philosophe **Anna Pakes**, un atelier consacré aux nombreuses définitions de l'art d'Aristote à Kant, en passant par Robert Fry et Levinson pour ne citer qu'eux. Notre idée est de faire comprendre ce que sont une définition, des axiomes, des prémisses... de donner un « appareillage » car nos étudiants seront confrontés à une multiplicité de discours scientifiques, militants, témoignages, notre époque étant celle de l'explosion de l'information. Ce sont des  $cadres\ m\'ethodologiques\ et\ \'epist\'emologiques\ pour\ savoir\ s'orienter.\ "Dans\ l'espace\ comme\ dans\ les$ 

## Portraitisé par le FAP

Souvent invité au Festival d'Automne depuis 2013. Noé Soulier présentera cette année plusieurs pièces jusqu'au mois de janvier. Prochain rendez vous à la Bourse du Commerce-Pinault collection où sera projeté Fragments, un film du chorégraphe, de 11h à 19h ou 21h du 30 septembre au 2 Octobre 2022. Le 29 septembre 2022 à 20h. le film sera suivi d'une rencontre entre Noé Soulier et Chris Dercon, directeur de la ancien et contemporain. Les 12 et 13 octobre à la Briqueterie de Vitry-sur-Seine : Le Royaume des ombres, Signe blanc, Portrait de Frédéric

Brigitte Hernandez



## Noé Soulier: "La créativité n'est pas inventer de nouveaux mouvements, mais une manière de les éprouver"

Ecrit par : Jean-Frédéric Saumont

Noé Soulier, directeur du CNDC d'Angers depuis juillet 2020, est l'invité du Festival d'Automne dans un programme intitulé 6 X Noé Soulier. Soit six pièces comme différentes entrées dans l'univers du chorégraphe, qui a déjà bâti une oeuvre majeure, fondée notamment sur une analyse de la conception du mouvement. Formé à la danse classique très jeune, il a construit un univers singulier en se nourrissant de différentes techniques et esthétiques, notamment à P.A.R.T.S., l'école fondée par Anne Teresa de Keersmaeker, Noé Soulier a aussi débordé du seul cadre de la scène pour créer dans d'autres espaces, notamment avec Passages à la Conciergerie à Paris ou la Villa Médicis à Rome. Ce portrait au Festival d'Automne donne à découvrir ses dernières créations First Memory et Clocks and Cloud, aussi des pièces plus anciennes. L'occasion idéale pour DALP de rencontrer Noé Soulier, et de s'attarder avec lui sur son parcours, sa formation, sa passion pour l'histoire de la danse et les



## Comment la danse est entrée dans votre vie ?

Très tôt en fait ! J'avais 5 ou 6 ans et j'ai vu au Théâtre de Nîmes un spectacle de Merce Cunningham. Je n'ai pas tout compris mais ça m'a frappé. C'était sur une musique de John Cage et il y avait pour moi quelque chose de totalement hors du commun et différent de tout ce que j'avais vu jusque-là : je n'avais jamais vu personne bouger de cette manière. Ce choc esthétique fut très important. À Nîmes où nous habitions, il y avait aussi la présence de la danse dans la ville avec notamment la Feria. Ce sont des images confuses mais j'ai ces souvenirs de fête. Et puis de manière un peu plus habituelle, j'ai une grande soeur qui prenaît des cours de danse classique. Je l'ai accompagnée. Je me souviens ainsi de cette atmosphère un peu étonnante. Deux ans après, nous avons déménagé à Montpellier, et à ma demande, mes parents m'ont inscrit aux cours de danse du CRR de la ville. J'ai eu beaucoup de chance car y enseignait Jean-Pierre Alvarez, un ancien danseur de la compagnie de Dominique Bagouet, qui avait un enseignement très riche et intelligent. J'avais sept ans, j'étais tout petit mais ça m'a tout de suite beaucoup plu. Puis nous sommes allés à Lyon où je suivais les cours du Conservatoire et enfin Paris où j'ai suivi le cursus classique du CNSMDP. Ensuite j'ai eu une bourse pour étudier deux ans à l'école du Ballet du Canada à Toronto. Enfin, j'ai passé quatre ans à P.A.R.T.S, l'école d'Anne Teresa de

## Et en tant que public, quel a été votre approche de la danse ?

Si je suis entré dans l'école d'Anne Teresa de Keersmaeker à 19 ans, j'ai surtout pratiqué la danse classique de mes 12 à 19 ans. Mais mon rapport à la danse s'est fait davantage par la danse contemporaine en tant que spectateur. À Montpellier justement, j'ai vu des pièces de Dominique Bagouet, qui était mort peu de temps auparavant. J'avais vu Le Saut de l'ange remonté par la compagnie. En fait, je ne m'en suis pas rendu compte à l'époque, mais Montpellier et Lyon où j'ai habité sont des villes de danse importantes. À Paris aussi, je voyais beaucoup de spectacles au Théâtre de la Ville et au Théâtre de Chaillot. Ainsi, même au moment où je pratiquais essentiellement de la danse classique, c'est la danse contemporaine qui m'a nourri.

## Et c'est cela qui vous a mené chez Anne Teresa de Keersmaeker ? Vous vouliez explorer d'autres vocabulaires?

J'avais vu une tournée à Paris et j'avais été émerveillé par la diversité, l'énergie, ce sentiment d'expérimentation aussi qui était à l'oeuvre. À ce moment-là, c'était l'école dont l'entendais le plus parler pour la danse contemporaine. Elle avait aussi la réputation d'être très ouverte au niveau des esthétiques et des répertoires qu'elle convoquait. Elle était surtout très contemporaine. À l'époque, les cursus de danse contemporaine dans les conservatoires étaient très ancrés dans des techniques modernes, celles de Martha Graham ou Merce Cunningham. C'est toujours le cas alors qu'à P.A.R.T.S. Vandekeybus, Pina Bausch... C'est-à-dire des années 1970 à aujourd'hui. Je n'avais pas l'ambition de devenir un danseur de Rosas, la compagnie d'ATDK, mais je voulais découvrir. physiquement et ellement le plus de choses possible



## Quelle était la place de la musique dans ce parcours ?

J'ai fait beaucoup de clavecin petit et c'était très utile pour appréhender la structure harmonique. Mais c'est un apprentissage très intuitif. On doit le faire en temps réel, on ne peut pas simplement étudier les règles harmoniques, il faut les éprouver. Aujourd'hui, cela me permet de déchiffrer assez facilement une partition au piano et cela m'a donné accès à la structure interne d'une partie de la musique occidentale. Un certain nombre de mes pièces sont influencées par des logiques compositionnelles qui viennent d'ailleurs d'époques très différentes. Mais il est vrai que mon monde musical premier, c'est vraiment celui de la musique baroque, de la musique classique et romantique. Plus tard, de la musique praine et du jazz. J'ai davantage baigné dans cette esthétique que dans celle des musiques actuelles que l'ai découvertes beaucoup plus tard.

## À quel moment avez-vous compris que vous vouliez être celui qui organise le mo celui qui l'exécute ?

Très tôt ! Je crois que j'ai eu envie de chorégraphier avant d'avoir envie de danser. J'avais des petits carnets de chorégraphies quand j'étais très petit. Je faisais des petits bonshommes avec des bâtonnets et j'essayais de structurer des séquences de mouvements. J'ai eu très vite cette fascination de me dire les possibilités de ce que je peux générer avec mon corps sont infinies, indénombrables. J'ai eu une fascination pour ça et pour la possibilité de pouvoir l'explorer

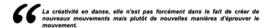
## Et vous avez compris que vous aviez le talent et les compétences pour le faire ?

un doute et on se dit : mais est-ce que c'est intéressant ce que je fais ? C'est assez sain d'avoir ce doute et en tout cas, je n'étais pas du tout sûr de moi. Mais de l'avoir fait très tôt, ca développe des capacités de visualisation parce que c'est très difficile par exemple de fermer les yeux et d'essayer de chorégraphier mentalement, de faire bouger un corps imaginaire. On se perd très vite, on ne sait plus où on a laissé le genou. Un peu comme en géométrie, si on prend un volume et qu'on essaye de le faire tourner, de voir quel type de symétrie il y a dedans. C'est un entraînement mental et physique



## Dans votre parcours et vos pièces, vous explorez une archéologie du geste. Comment cette interrogation s'est-elle ancrée dans vos chorégraphies ?

Le déclic, c'est à P.A.R.T.S., quand on a dansé Set and Reset de Trisha Brown, ou plus exactem a recréé une version de cette pièce. Plutôt que de réapprendre la pièce réellement telle qu'elle a été fixée, on a appris les phrases et on a retraversé les mêmes processus d'improvisation et de construction. De par ma formation classique, j'avais intégré la manière d'aborder le mouvement, de l'éprouver, de le percevoir, de le penser. C'est une certaine approche qui est à la fois conceptuelle et physique. Au premier abord, une chorégraphie comme Set and Reset ne rentre pas bien dans les cases de la danse classique et dans son mode de découpage. Et ça a été génial parce que c'est cela qui m'a permis de me rendre compte que l'avais une manière d'aborder le mouvement qui était spécifique. Un peu comme quand on apprend une autre langue : on se rend compte des spécificités de sa langue maternelle qui avant nous semblait aller de soi, on ne questionnait pas le fait qu'une chose s'articule de telle ou telle manière. C'est cette idée, au fond, que différents vocabulaires chorégraphiques, différentes techniques, développent différents types de rapport au corps, une manière de mettre en action son



La créativité en danse, elle n'est pas forcément dans le fait de créer de nouveaux mour plutôt de nouvelles manières d'éprouver le mouvement. En danse classique, la matrice fondamentale. Elle est plutôt géométrique : on forme des lignes, des arcs de cercle, des vecteurs... Dans Set and Reset en revanche, il y a cette question physique du poids, de l'inertie, de la gravité, de la force musculaire et de la manière dont ces différentes forces agissent les unes sur les autres. Bien sûr que quand on fait de la danse classique, ces forces agissent aussi, mais elles ne font pas partie de la définition même du mouvement. Par exemple, si on fait une arabesque, il faut que l'on soit très précis sur le positionnement des jambes et des bras. Par contre, dans la manière dont la jambe va descendre, il n'y a pas un lâcher-prise de la jambe qui sera très spécifique. De la même manière, dans Set and Reset, au début on étend le bras sur le côté et puis on lâche le poids du bras. La manière dont on lâche le bras, dont on laisse agir la gravité, est aussi importante que la direction du mouvement à ce moment-là. Ce n'est pas un détail car on obtient une qualité de mouvement très différente. C'est quelque chose que tout le monde voit. Si on regarde une pièce de Merce Cunningham et ensuite de Trisha Brown, on perçoit la différence de qualité de mouvement mais c'est difficile de la nommer. Et pour moi ce fut un moyen de commencer à développer une terminologie et des outils pour pouvoir le nommer. Ces outils permettent aussi de voir autre chose : c'est un aller-retour entre la pratique, l'expérience du mouvement et la manière dont on le conceptualise

## Dans votre parcours, il y a aussi la philosophie. Qu'est-ce qui vous a mené vers cette discipline ?

Ça s'est produit à P.A.R.T.S. J'ai fait une licence de philosophie par correspondance et quand je suis sorti, j'ai fait un master. Au début, c'est venu du fait qu'au moment où j'étais à P.A.R.T.S., il y avait un grand nombre de propositions conceptuelles dans la danse : Jérome Bel, Boris Charmatz, Tino Sehgal... Ils faisaient appel à beaucoup de références théoriques, même si de façon très différente Également, dans l'enseignement à P.A.R.T.S., il y avait des sortes d'introductions à des théories très contemporaines de Gilles Deleuze, Michel Foucault ou Roland Barthes. J'avais envie de ne pas être passif par rapport à cela. J'étais un peu agacé par un usage très superficiel de la théorie et de ndre plus ou moins quelques concepts à la mode, de pouvoir les utiliser pour donner une sorte d'apparence de complexité ou de sophistication à ce que l'on faisait. Je n'avais vraiment pas envie de faire ça. Je voulais avoir plus d'outils pour être actif

## Il y a beaucoup de points communs entre la philosophie et la danse.

C'était le point de départ, mais je pense qu'il y a beaucoup de points communs entre la philosophie et la danse. Parce que la question de la réflexivité est pour moi très présente en danse, l'on agit sur son Clocks and Clouds - Le Carreau du Temple - Du 6 au 8 janvier 2023. propre corps. Dans notre vie quotidienne, on agit davantage sur des objets extérieurs et le corps s'efface vant les buts que l'on se donne. En danse, on prend son propre corps pour cible et ça crée un type de rapport à soi très particulier. Par exemple, la question de la conscience ou du langage qui sont des grandes questions de la philosophie. En danse, il y a un peu la même chose de mettre entre parenthèses l'utilité des mouvements humains pour éprouver ce qui s'y joue. Mais en fait, je me suis passionné pour la philosophie et finalement, j'ai étudié des auteurs qui n'étaient pas ceux que j'ai cités et qui étaient alors dans le champ de l'art contemporain. Mais cela donne des outils pour organiser des possibles et entrevoir des directions, des paramètres auxquels je n'aurais pas pensé autrem

## Le Centre National de Danse Contemporaine d'Angers est un lieu unique et précieux en France. C'est une institution prestigieuse qui rayonne internationalement. Qu'est ce qui vous a donné envie d'en prendre la direction ?

Ce qui est unique au CNDC, c'est le fait de réunir dans une même institution un centre de création où je peux développer mes propres projets, mais où on accueille aussi beaucoup d'artistes en résidence qui ennent créer, que l'on produit et que l'on accompagne. Une programmation qui nous permet de montrer des artistes dans la saison ou durant le festival. Et une formation. Je trouvais cela incroyablement stimulant d'imaginer un projet chorégraphique qui prenne en compte ces trois Comme la danse, c'est quelque chose que l'on construit ensemble, la question de l'élaboration de nouveaux langages chorégraphiques se fait à travers des pièces. Mais aussi à travers des ateliers, des cours, un écosystème comme celui d'une école et d'un centre de création où se croisent des équipes artistiques. L'enjeu était que la réflexion et les interrogations qu'il y a derrière mon travail puissent ne pas être explorées uniquement à travers des pièces, mais via un projet qui puisse aussi être transformé et réinventé par d'autres, étudiants ou artistes. C'est extrêmement nourrissant et fascinant comme



## Est venue aussi cette proposition du Festival d'Automne : Six fois Noé Soulier. Comment avez-vous conçu ce portrait ?

Il y avait cette idée de vraiment explorer des lieux très différents dans leur architecture ou leur public, ce n'est pas une rétrospective.

## On y verra vos deux dernières créations. Pouvez-vous nous en parler ?

First Memory, une pièce que j'ai créée au printemps 2021, a été générée par improvisation, ce qui était nouveau dans mon travail. Il y a le risque dans l'improvisation très libre de revenir à des automatismes À l'opposé, écrire comme le l'ai fait depuis de nombreuses années, mouvement par mouvement, amène aussi des automatismes. Ce ne sont pas des réflexes physiques mais des manières de structurer et de penser qui, au bout d'un moment, sont difficiles à renouveler. L'idée avec First Memory est de se mettre volontairement dans une situation où on va devoir utiliser sa spontanéité motrice pour résoudre un problème afin de déjouer la prévisibilité, si je puis dire, à la fois de l'improvisation et de la planification. Il y a alors quelque chose de très instinctif, de très intime qui va se déclencher et qui est très spécifique à chacun et chacune, avec une charge émotionnelle et un type d'intensité qui me

Il y a aussi une création, Clocks and Clouds, qui unit le CNDC et le CNSMDP avec l'Ensemble Intercontemporain. C'est un proiet avec 40 danseurs et danseuses et 13 instrumentistes. Ce qui m'intéresse dans ce projet, c'est de chorégraphier pour un large groupe sans utiliser des procédés qui soient déjà très identifiables. Souvent, quand on travaille avec un large ensemble, si on ne veut pas être dans un chaos immédiat, on donne une règle qui vient d'en haut. Par exemple, tout le monde dans la même direction, ou faire une vague, ou une accumulation. Ce sont des choses que l'on voit décentralisés, qui font appel à l'initiative de chaque interprète à l'endroit où il est. Et puis le choix de la musique de Gyorgÿ Ligeti s'est imposé parce que je trouve qu'il y a une vraie parenté avec le travail qu'il



## Vous avez finalement une manière très "work in progress" de travailler ?

Parfois je connais bien le "process". Mais il y a plusieurs étapes, comme construire les matériaux, les assembler. Il y a toujours beaucoup d'inconnues. Si l'arrive avec un projet qui est trop défini, ca veut dire

## Si on observe votre parcours, vous semblez imprégné de l'histoire de la danse. Et que vous vous placez à un certain moment de cette histoire.

Absolument. Pour moi, c'est central. D'abord parce que je trouve cette histoire de la danse incroyablement riche et mai connue, même de moi-même. C'est une histoire assez myst parce qu'il y a beaucoup d'oeuvres qui ne sont plus là, d'autres auxquelles on a un accès indirect. Il était complètement impossible pour moi, par le fait d'avoir traversé de nombreux chorégraphiques du XXe siècle, de trouver ma propre singularité créative en ignorant et en mettant de côté tout ça. La seule voie possible, c'était de digérer cette histoire, d'aller le plus loin possible dans la compréhension. À partir du moment où on connaît, cela nous influence, qu'on le veuille ou non. Pour moi, la seule manière d'être influencé de façon constructive, c'est peut-être d'en inventer une interprétation, d'arriver à poser un regard sur cette histoire qui me soit propre. L'originalité de ce que j'arriverai à créer sera fonction de l'originalité du regard que j'arriverai à poser sur cette histoire. J'adore travailler par rapport aux strates de cette histoire-là.

Je me suis surpris à voir arriver dans mes dernières pièces des arabesques. À la fin de First Memory il y a un long duo entre deux danseuses avec des extensions très grandes, une espèce de corps-à-corps avec toutes sortes de façons d'attraper le corps de l'autre, pas avec les mains mais avec toutes les accroches possibles : le cou, les coudes, les genoux, les aisselles. C'est un peu un pas de deux influence par Les Quatre Temperaments ou Agon de George Balanchine, qui sont des œuvres que j'admire, aussi des pas de deux de William Forsythe dans Artifact. L'exploration de cette histoire et de son potentiel d'innovation est infinie

## 6 X Noé Soulier au Festival d'Automne du 16 septembre au 8 janvier.

Fragments, un film de Noé Soulier, Bourse du Commerce Pinault Collection - du 30 septembre au 2 octobre.

Le Royaume des Ombres, Signe Blanc, Portrait de Frédéric Tavernini - La Briquetterie CDCN du Val-de-Marce - Les 12 et 13 octobre.

First Memory - Centre Pompidou - Du 16 au 19 novembre.

Faits et Gestes - Salle Jacques Brel- Fontenay-sous-Bois le 26 novembre - Maison de la musique



## Noé Soulier, chorégraphe et danseur viscéral

Emmanuelle Bouchez Publié le 29/09/22



FESTIVAL D'AUTOMNE 2022 — L'artiste, que l'on peut voir à partir de ce jeudi soir à la Bourse du commerce, à Paris, puis en différents lieux, s'inscrit dans la lignée de ses prédécesseurs, de Marius Petipa à William Forsythe. Tout en renouvellement.

La première fois qu'on a l'a vu à l'œuvre, c'était en 2013. Grâce au Festival d'automne, déjà, qui ne programmait pourtant pas encore « 6 X Noé Soulier » comme aujourd'hui. Sous les toits de la Ménagerie de Verre, à Paris, il déroulait son corps de jeune homme tout en se racontant. Ses postures s'inspiraient de l'abécédaire gestuel (Improvisation technologies) enregistré en vidéo par le chorégraphe américain William Forsythe. Déplier la danse pour mieux la comprendre... Voilà le but de Noé Soulier, alors apprentichorégraphe de 26 ans. Sept ans plus tard seulement, en janvier 2020, il prenait la direction du Centre national de développement chorégraphique d'Angers. Dans ce parcours sans faute, ce brillant danseur-chercheur a éprouvé le besoin de suivre en parallèle des études de philosophie et de se lancer dans un master à la Sorbonne. Son sujet ? La conscience de soi que permet l'art de Terpsichore. Tout cela aurait pu modérer son œuvre d'un filtre trop conceptuel. Il a su éviter l'écueil. Les Vagues, inspiré en 2018 par le roman de Virginia Woolf, illustrait une danse très vivante et First Memory, créé en juin à Montpellier Danse, est aussi savamment composé que brut dans sa quête d'intensité.

Cheveux taillés net, yeux clairs et lunettes sages, Noé Soulier parle comme il a creusé son sillon : avec précision et empressement. Après des conservatoires fréquentés au gré des villes où ses parents (un père architecte, une mère céramiste) déménagent, il file à celui de Paris pour suivre un cursus classique, ensuite renforcé par une bourse à l'école du Ballet national du Canada. Ce bagage pèsera quand, encore assoiffé de formation, il débarque, 20 ans, en 2007, à Parts, l'école fondée à Bruxelles par la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker. « La rencontre avec la danse contemporaine y a été brutale. Face à la notion de gravité utilisée par la chorégraphe américaine Trisha Brown par exemple, ma compétence s'est révélée handicapante. Avec le classique, je baignais sans le savoir dans une approche géométrique du mouvement propre aux lois de la perspective occidentale. Alors la découverte d'un principe bien plus physique cette fois fut un basculement. »

Il dit vouloir tout garder. Il y a en lui du Marius Petipa, le chorégraphe des théâtres impériaux de Russie, quand il s'amuse dans *Le Royaume des ombres*, l'une de ses premières pièces, en 2009, à décortiquer sa *Bayadère*. L'Américain Merce Cunningham (2019-2009) le fascine parce qu'il invente des gestes angulaires, Forsythe semble pour lui le maître indépassable conjuguant art du ballet et recherche d'esthétiques nouvelles. Il cite aussi Yvonne Rainer, l'Américaine pionnière de la *post-moderne dance* qui s'en tient à une série de « *tâches* » à accomplir quand elle performe.

Au bout d'une si longue lignée, comment trouver le courage de commencer ? « En creusant en profondeur l'héritage », avoue-t-il. « Frapper, éviter, lancer » sont devenus ses mots-clés, donnant parfois à sa danse un air de capoeira, tant les jambes y sont puissantes face au partenaire qui les esquive. Lui- même, danseur « viscéral », adore « disrupter, aller contre : d'un coup, convoquer tout son corps pour changer de direction ». Un bon moyen de trouver sa route, apparemment.

## À voir

6 X Noé Soulier : Mouvement sur mouvement, les 12 et 13 septembre, Lafayette Anticipations, Paris 4e.

*Fragments*, du 29 septembre au 2 octobre, Bourse de commerce-Pinault collection, Paris 1er.

Le Royaume des ombres, Signe blanc, Portrait de Frédéric Tavernini, les 12 et 13 octobre,

La Briqueterie, Vitry-sur-Seine, 94.

*First Memory*, du 16 au 19 novembre, Centre Pompidou, Paris 1er.

 $\it Faits\ et\ gestes, \ le\ 26\ novembre, \ salle\ Jacques-Brel,\ Aulnay-sous-Bois,\ et\ les\ 9\ et\ 10\ décembre,\ Maison\ de\ la\ musique,\ 92.$ 

Clocks and Clouds, du 6 au 8 janvier, Carreau du Temple, Paris 3e.





## Octobre à l'Institut français Milano : un programme rythmé

Par Lepetitjournal Milan | Publié le 03/10/2022 à 15:39 | Mis à jour le 03/10/2022 à 15:55



Des rencontres inédites avec des artistes et écrivains de renom, des projections en français et le retour du cinéma jeunesse, une installation multimédia ... Le meilleur du programme d'octobre à l'Institut

## Rencontres artistiques

## Danse contemporaine : Rencontre avec le grand chorégraphe français Noé Soulier

A l'occasion du Festival de danse contemporaine MilanOltre, le chorégraphe Noé Soulier, l'un des plus intéressants de France et directeur du Centre National de Danse Contemporaine d'Angers, vient à la rencontre du public à l'Institut français Milano, avec ses danseurs Frédéric Tavernini et Vincent Chaillet. Une grande occasion de réfléchir sur la danse, sa transmission et son apprentissage, entre vocabulaire, technique, style, modalité de composition, créativité dans l'écriture et l'interprétation. A suivre, la projection de Fragments, un film de Soulier qui renverse la relation habituelle entre la danse et la caméra, à travers une approche inédite de montage centrée sur le rapport entre mouvement et cadrage. Au festival MilanOltre, Noé Soulier présente trois solos emblématiques de son œuvre : *Portrait of Frédéric Tavernini, Les Royaume des Ombres* et *Signe blanc*.



## Agenda Danse - Octobre 2022

Ecrit par : **Amélie Bertrand** 3 octobre 2022 | Catégorie : En coulisse

## Programme mixte - Noé Soulier

Les 12 et 13 octobre à la Briqueterie - Vitry-sur-Seine (94) - Festival d'Automne - Danse contemporaine

Le programme 6 X Noé Soulier continue au Festival d'Automne, avec pour octobre une riche soirée mixte autour de trois oeuvres du chorégraphe : Le Royaume des ombres et Signe Blanc avec Vincent Chaillet, que les lecteurs et lectrices de DALP connaissent bien, et Portrait Frédéric Tavernini avec Frédéric Tavernini, Noé Soulier. À travers différents langages de la danse, allant du classique au contemporain, Noé Soulier propose des outils de lecture permettant d'appréhender la dimension signifiante du mouvement : du geste à l'analyse et de l'analyse au témoignage, ces trois pièces révèlent en creux une histoire intime de la danse.

Lire notre interview de Noé Soulier...





## Faits et gestes de Noé Soulier



photo Noé Soulie

Accompagné par les contrepoints de Bach et les oraisons de Froberger jouées au clavecin, Faits et gestes mélange actions pratiques, séquences chorégraphiques abstraites et gestes porteurs de sens, dans une combinaison aiguisant les sens et modelant la perception.

Qu'est-ce qui distingue un geste dansé d'une action motivée par un but pratique comme le fait de lancer, d'attraper, de tomber, d'éviter ? Quels schémas moteurs révèle la production de ces mouvements intentionnels et comment les transformer en partition chorégraphique évolutive ? Jouant sur la variété et la précarité des significations attachées à la perception du geste, Noé Soulier a créé un kaléidoscope d'actions oscillant entre différents régimes de signes – abstrait, mimétique ou pratique. Répétées, combinées, découpées, agencées en temps réel par les interprètes, ces cellules motrices forment un puzzle d'indices qui se répondent – modelant un espace en négatif, fourmillant de signes. Les contrepoints de Bach et les oraisons funèbres de Johann Jakob Froberger, joués en live au clavecin par Maude Gratton, découpent des moments de solos – comme des zooms sur différentes parties du corps qui isolent des inflexions ; notes et gestes semblent dialoguer, exposant un langage au bord de l'articulation ; une rhétorique de l'infra-mince, qui infuse dans les corps, dans l'espace, et recompose un labyrinthe perceptif en expansion.

## Faits et gestes

Concept et chorégraphie, Noé Soulier

Avec Lucas Bassereau, Norbert Pape, Nans Pierson, Noé Soulier

Clavecin, Maude Gratton

**Lumières Victor Burel** 

Musique, Johann Jakob Froberger, Johann Sebastian Bach, Wilhelm Friedemann Bach

## **Production ND Productions**

Production déléguée Cndc - Angers

Coproduction CN D Centre national de la danse; La Place de la Danse Centre de Développement Chorégraphique National Toulouse – Occitanie; PACT Zollverein (Essen); Tanzquartier Wien; Festival d'Automne à Paris

Avec le soutien du ministère de la Culture, Drac Île-de-France au titre de l'aide au projet; le groupe Caisse des dépôts

Coréalisation Maison de la musique de Nanterre – Scène conventionnée d'intérêt national – art et création – pour la musique; Festival d'Automne à Paris Avec le soutien de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels

## France Culture est partenaire de 6 x Noé Soulier

Festival d'Automne Fontenay-sous-Bois Salle Jacques Brel 26 Novembre 2022

Maison de la musique de Nanterre Scène conventionnée d'intérêt national – art et création – pour la musique

9 et 10 Décembre 2022

Le Courrier





## « First Memory » : quotidien réinvesti

La création de Noé Soulier s'est jouée trois fois cette semaine au Quai. Une première dans sa maison pour le directeur du CNDC.

I ne pensait pas être aussi stressé à ■l'idée de présenter, pour la première fois depuis son arrivée à la tête du Centre national de danse contemporaine (CNDC) juillet 2020, une création dans sa maison angevine. « Pour le public... pour l'équipe... c'est une première particulière et il est vrai assez anxiogène ». Pour Noé Soulier, ça, c'est fait! Mais qu'est-ce qui a été fait? Il y a selon nous trois chemins pour appréhender « First Memory », pièce pour cinq filles et deux garçons. Le sempiternel, avec la danse, qui interroge la compréhension. « Entre ce qu'il (Noé Soulier) dit et ce que j'ai vu, je ne comprends pas. » Ce propos d'une dame capté à la sortie de la pièce fait référence à ce qui nourrit « First Memory » : l'évocation de gestes quotidiens et leur traitement. Vu sous cet angle, on souscrit au pro-

Vu sous cet angle, on souscrit au propos de cette spectatrice visiblement frustrée; nous n'avons pas nous non plus décelé du quotidien dans les mouvements des interprètes. Mais quand on relit bien ce que nous confiait le chorégraphe dans ces colonnes: « On est tellement habitués à voir ces mouvements qu'on ne les regarde plus; ils sont quelque part voilés par l'habitude. Il y a donc nécessité à rendre le quotidien extrêmement étrange pour qu'on puisse à nouveau s'en étonner » (édition du 5 novembre), il y a cohérence entre le dit et le vu.

Le deuxième chemin tient à la dictature de l'émotion. Il n'est pas nécessaire d'en avoir pour goûter pleinement à une œuvre, pour lui emprunter ses pistes de réflexion. Enfin, c'est le chemin pictural qui offre des tableaux et ses sensations esthétiques. Le solo de Nangaline Gomis,



Soli, duos et mouvements de groupe nourrissent la création de Noé Soulier.

PHOTO: LAURENT PHILIPPE

dans un couloir de lumière ténue, présente un corps puissant et gracieux qui semble embrasser et retenir le monde, hésiter et s'engager. Le duo Stéphanie Amurao – Julie Charbonnier distille sensualité, sua-

vité, harmonie. Le solo de Yumiko Funaya, danseuse fidèle à Noé Soulier, est tout aussi hypnotisant. On pourrait aussi y ajouter une scénographie maligne, jouant sur les ombres, les apparitions-disparitions, une musique très expressive signée Karl Naegelen et créée par l'ensemble Ictus et un univers délicat habité par des personnages aux

costumes pastel élégants. Tout cela vaut bien quelques plages d'ennui, quelques moments de décrochage, quelques éloignements. Le chemin de la « première mémoire » n'est jamais un long fleuve tranquille.

## LELIAN

Ce jeudi 10 novembre, à 20 heures, salle T400 du Quai. De 8 à 25 €. Tél. 02 41 22 20 20; www.lequai-angers.eu. Du 16 au 19 novembre au Festival d'Automne – Centre Pompidou de Paris puis en 2023 à Freiburg en Allemagne, Orléans, Toulouse et Courtrai en Belgique.





## Clocks & Clouds de Noé Soulier



photo Noé Soulier

Entre chaos et structure, Noé Soulier explore une approche décentralisée de la chorégraphie, pour guider le flux d'un large groupe de danseurs. À la manière d'une nuée d'oiseaux, les interprètes interagissent au sein d'un mouvement plus vaste – une intrication contrôlée où le commun émerge du singulier.

Des horloges et des nuages. C'est par cette formule que le philosophe des sciences Karl Popper expliquait les deux grands principes régulant la réalité physique. D'un côté les phénomènes prédictibles et réguliers, de l'autre ceux soumis à l'indétermination. Ces réflexions ont inspiré le compositeur György Ligeti, dont les compositions oscillent entre chaos et structure – comme son Concerto de chambre (1969) qui a servi de point d'appui au chorégraphe Noé Soulier. Pour ce projet, accompagné par un large groupe d'étudiants du CNSMD de Paris et du Cndc d'Angers, Noé Soulier a créé des outils de composition permettant de générer du mouvement pour un groupe : comme une équation à plusieurs inconnues, la partition se tisse en temps réel – dans un va-et-vient entre les décisions prises par les membres du groupe et l'ensemble des mouvements écrits. Comme un nuage d'intentions fugitives et de réactions en chaîne, les directions prises par les danseurs répondent à une logique décentralisée, réactive à la moindre impulsion – formant des lignes, des vagues, des dispersions et des enchevêtrements...

## **Clocks & Clouds**

Chorégraphie, Noé Soulier

Avec 42 danseurs, étudiants de l'école du Cndc à Angers et du CNSMD de Paris Musique, Gyorgÿ Ligeti, Concerto de chambre pour 13 instrumentistes, Dix Pièces pour quintette à vent, Sonate pour alto Interprétation, Ensemble Intercontemporain

Direction, Oskar Jokel Lumières, Victor Burel

Coproduction Cndc-Angers; CNSMD de Paris; Festival d'Automne à Paris Coréalisation Le Carreau du Temple; Festival d'Automne à Paris En partenariat avec l'Ensemble intercontemporain Avec le soutien de Dance Reflections by Van Cleef and Arpels

France Culture est partenaire de 6 x Noé Soulier

Le Carreau du Temple 6 au 8 Janvier 2023



## Noé Soulier, à la recherche de l'essence du mouvement

Critique First Memory, première création du chorégraphe Noé Soulier en tant que directeur du Centre national de danse contemporaine (CNDC) d'Angers, sera donnée du 16 au 19 novembre au Centre Pompidou. Elle avait été présentée au festival Montpellier Danse en juin dernier.

Ysis Percq, le 13/11/2022 à 15:06



Deux danseuses évoluent sur une scène au décor épuré. Leurs ombres ondulent sur de grandes cloisons blanches, mobiles. Leur reflet attire autant que la réalité. First Memory, la nouvelle création du chorégraphe Noé Soulier, directeur du CNDC d'Angers depuis juillet 2020, s'attarde sur la spontanéité des gestes les plus élémentaires, les plus utilisés au quotidien. « Frapper, éviter, lancer... Ces mouvements nécessitent le déploiement complet du corps, c'est ce qui m'intéresse », justifiait Noé Soulier en juin dernier, à l'occasion de la première représentation de sa création, dans l'écrin de l'Agora lors du festival Montpellier Danse. « Il ne s'agit là que d'intentions et non de mimétismes. »

Alternant duos, solos et quelques rares danses d'ensemble, les sept danseurs de Noé Soulier s'envolent, chutent, glissent, tout en fluidité et, parfois, de façon saccadée. Leur souffle, franc et non dissimulé, est omniprésent. Au son d'un violon dont on devine que les cordes sont à peine caressées, le solo d'une danseuse, d'une grande virtuosité, traduit cette recherche corporelle poussée à bout. Les sauts atterrissent sans bruit, sans effusion, à pas de velours.

Noé Soulier a commencé la danse classique au conservatoire de Montpellier avant de poursuivre son apprentissage au Conservatoire national supérieur de Paris. À l'École nationale de ballet du Canada, il a ensuite dansé sur les grandes œuvres du répertoire classique. Ses premiers pas avec la danse contemporaine ont eu lieu plus tard, à Bruxelles, au sein de l'école P.A.R.T.S, fondée par Anne Teresa De Keersmaeker. Depuis, explique-t-il, les différences de qualité d'un même mouvement l'intriguent.

## Des mouvements travaillés et spontanés

Structurée sous forme de « phrases très écrites », mais « assemblées entre elles de manière très ouverte », la chorégraphie de First Memory est une polyphonie de mouvements. Dans son travail de recherche chorégraphique, Noé Soulier, également titulaire d'une maîtrise en philosophie, provoque des situations complexes et demande à ses danseurs de s'en sortir par des mouvements spontanés. « Nous avons tous des schémas moteurs qui façonnent notre manière de bouger, de nous asseoir, de marcher, observe-t-il. Parfois, en regardant une personne se mouvoir, il nous arrive d'être troublés. Peu de mouvements peuvent produire cet effet. Comment saisir ce mouvement-là en particulier et comment le reproduire ? »

Sur scène, un autre ballet se joue. Celui des cloisons maintes fois déplacées par les danseurs eux-mêmes, jouant avec les ombres, l'apparition et la réapparition des corps. Les gestes pratiques se mêlent aux gestes dansés. Parfois, la chorégraphie se poursuit derrière les cimaises, invisible au public, avant de réapparaître, poursuivant une phrase sans discontinuité. Puis, sous un soupçon de lumière, un solo, lent, tout en retenue et en équilibre retient le public dans une considération méditative, qui, dans un soulagement, finit par applaudir la prouesse technique d'une danseuse hors pair.





## Centre Pompidou : Rencontre avec le chorégraphe Noé Soulier, star du Festival d'Automne

Par Delphine Roche



"First Memory", Noé Soulier © Anna Van Waeg, CNDC, Angers

Numéro: Le Festival d'Automne vous consacre cette année son "Portrait", dans le cadre duquel vous présentez au Centre Pompidou *First Memory*, une pièce dans laquelle vous essayez d'accéder, au moyen d'une structure chorégraphique, aux affects que recèle le corps lorsqu'on dérègle ses automatismes moteurs. Peut-on dire qu'une partie de votre travail consiste justement à déconditionner les corps, défaire les habitudes ?

Noé Soulier: Une partie de mon travail est effectivement de dé-familiariser notre rapport au mouvement, qui est quotidien et lié à des buts pratiques. D'accéder à un pouvoir d'émerveillement en se débarrassant du voile de l'habitude. Les vocabulaires chorégraphiques appris par les danseurs participent également de ce voile. Les dimensions qu'ils ont ouvertes par leur pratique se referment au fil du temps, donc il faut trouver des manières d'éprouver de nouveau des choses, de recréer de la curiosité. Mon travail est donc notamment basé sur une analyse de ces vocabulaires, pour ne pas être aveugle face à eux. Mes pièces Faits et gestes et First Memory participent de cette démarche.



"First Memory", Noé Soulier © Anna Van Waeg, CNDC, Angers

Événement majeur du calendrier du spectacle vivant, à Paris, le Festival d'Automne consacre cette année son "Portrait" à Noé Soulier. Le chorégraphe français y présente notamment sa pièce *First Memory*, cette semaine au Centre Pompidou.

## Comment vous y prenez-vous, concrètement?

Depuis le début, je travaille avec des mouvements motivés par des buts pratiques. Ce vocabulaire partagé non seulement par les humains mais aussi par une partie du monde animal. C'est aux 17e siècles que les pas de la danse classique ont commencé à être codifiés. Ils fonctionnent comme d d'action : frapper, fouetter... mais très stylisés, insérés dans une géométrie orthogonale. Les postmodernistes comme Yvonne Rainer ou Robert Morris ont attiré l'attention sur les actions pratiquotidiennes en les portant sur scène. Mais dès qu'on accomplit ces actions "pour elles-mêmes", pratiques, elles sont dénaturées. Il est donc en vérité impossible de présenter une action quotidien manière crédible sur scène. C'est pourquoi j'essaie de me focaliser sur l'expérience qu'on va avoir accomplissant ces actions pratiques. J'introduis des distorsions, j'enlève l'objet sur lequel on agit, demande aux danseurs d'utiliser des parties de leurs corps qui ne sont pas appropriées... Ma pièc Removing porte, dans son titre même, l'idée de retirer la fin du mouvement ou l'objet visé. Dans Fi. Memory, ce qui m'intéresse, c'est comment générer des séquences de mouvements qui ne sont ni complètement planifiées à l'avance ni totalement improvisées.

## Pourquoi le dé-conditionnement du corps des danseurs, ou des non-danseurs, a-t-il un potentiel émotionnel ?

Le corps est bourré d'affects, d'émotions, de mémoire corporelle, psychologique, de jouissance, de peur, de réactions instinctives au danger. Pour moi, tout cela est un champ poétique qu'on peut encadrer par une narration, mais alors tout ce foisonnement d'affects va alors être canalisé et lisible... Or n'importe quelle situation de notre vie est infiniment plus complexe, riche, paradoxale, qu'une histoire, qui est toujours un schéma à la fois très puissant mais aussi simplificateur. Je m'inspire notamment d'écrivains comme Stéphane Mallarmé qui ont essayé de déjouer la narration, de la faire jouer contre elle-même. Je convoque donc un champ poétique qui crée énormément d'amorces de micro-histoires, sans les contraindre et les limiter par la narration ou même par un cadre discursif. J'essaie d'aller déjouer les conventions cinétiques pour libérer le potentiel poétique et affectif du mouvement. Il faut des heures et des heures de travail pour trouver un moment où l'on sort de ses habitudes motrices. Cela crée une forte émotion chez moi, cela me rappelle tous ces moments où on est touché par les gestes de quelqu'un, la façon dont une personne va tourner la tête ou se pencher vers l'avant, par toute cette communication non verbale.



"First Memory", Noé Soulier © Anna Van Waeg, CNDC, Angers

Vous évoquiez la structure de *First Memory*, ni écrite ni totalement improvisée. Peut-on dire qu'il en est de même de *Clocks and Clouds*, que vous présenterez en janvier au Carreau du temple, et qui met en scène un grand nombre de danseurs du CNDC d'Angers, que vous dirigez, et du Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris ?

Il y a ce même désir de défamiliarisation du mouvement, d'échapper aux normes motrices. S'y ajoute le fait de chorégraphier pour un grand groupe en échappant aux automatismes chorégraphiques liés à la planification des mouvements de groupe. On propose souvent des motifs d'ensemble comme l'unisson, le canon... Ce qui m'intéresse là c'est de trouver des règles d'interaction communes, mais au sein de ces règles communes, beaucoup est laissé à l'initiative de chacun. Par exemple, je propose une phrase chorégraphique à chaque moitié du groupe, mais ils doivent ensuite inventer leur propre interaction dans l'espace pour ne pas entrer en collision. On peut jouer sur le nombre de phrases, la nature des phrases, des règles d'interaction, d'entrée ou de sortie du plateau... Cela crée une multitude de possibilités, et c'est une façon non centralisée de construire des interactions, plus proche de la logique des réseaux ou d'une ruche, d'un carrefour où des gens se croisent. On pose un cadre dans lequel la multiplicité des interactions va générer un nombre énorme d'informations. C'est ce qu'on voit dans le sport par exemple, le cadre est connu de tous, les règles sont très explicites. Dans ma pièce bien sûr elles ne le sont pas autant, mais suffisamment pour souligner les décisions individuelles. La pièce est dansée sur le Concerto de chambre de György Ligeti qui joue un rôle dans cette recherche : dans les années 60 et 70, le compositeur a fait émerger des structures sonores basées sur des formes d'interactions qui ne peuvent pas être totalement contrôlées. Il inclut dans la manière de les écrire des types de friction ou d'interaction entre les musiciens, qui vont produire des effets globaux qui ne se réduisent pas à la somme de chaque partie individuelle

Noé Soulier, dans le cadre du Festival d'Automne : First Memory, au Centre Pompidou, du 16 au 19 novembre. Clocks and Clouds, au Carreau du Temple, du 6 au 8 janvier 2023. www.festivalautomne.com





L'âge de la pierre, un chassé-croisé amoureux, la police des frontières et une pièce de danse signée Noé Soulier... Voici les spectacles à voir cette semaine!

## First memory, par Noé Soulier

Place à la danse. Dans le cadre du Festival d'Automne, le directeur du CND d'Angers Noé Soulier interroge les liens entre le corps et la mémoire. D'où viennent nos automatismes ? Que révèlent-ils ? Quelle est la spiritualité de notre enveloppe ? Au plateau sept grand.es danseur-euses auront la tâche de rendre visible l'invisible en mettant en scène nos gestes quotidiens au fil d'une expérience qui s'annonce sensorielle.

Au Centre Pompidou, du 16 au 19 novembre.





## Danse : Noé Soulier, assembleur de mikados chorégraphiques

Plusieurs spectacles du directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers sont présentés au Festival d'automne et constituent une traversée de douze ans de son travail.

Par Rosita Boisseau



Noé Soulier, dans sa chorégraphie « Mouvement sur mouvement », en 2013, à Paris. FESTIVAL D'AUTOMNE

Dans la pénombre du plateau de La Briqueterie, à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), jeudi 13 octobre, un homme joue du piano, de dos. Son veston à paillettes scintille comme une anomalie, un arbre de Noël abandonné après la fête. Le music-hall et ses flonflons semblent à des antipodes de ce qui se déroule sous nos yeux: le danseur Frédéric Tavernini confie certains des moments-clés de sa vie tatoués à même son corps, comme la naissance de sa fille... Une quinzaine de dessins transforment sa peau en un parchemin vivant.

Lorsque Tavernini et le mystérieux pianiste viennent saluer, mais oui, mais c'est bien sûr... Noé Soulier lui-même, chorégraphe de ce solo-monologue créé en 2019, et auto-embauché pour la musique live! S'agirait-il de la face secrète flashy de cette tête chercheuse qui conjugue sobriété et ardeur? «Il faut être un peu bizarre pour se montrer sur scène, non?, reconnaît-il. Par ailleurs, j'ai eu envie d'inverser les rôles. C'est généralement l'interprète qui est au service d'une création et là, c'est le contraire. J'ai aussi voulu ajouter une touche d'ironie à travers mon personnage pour que le propos ne soit pas trop grave. »

Ce Portrait de Frédéric Tavernini fait partie des six programmes de Noé Soulier, 35 ans, directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers depuis 2020, à l'affiche du Festival d'automne jusqu'au 8 janvier 2023. Ils proposent une traversée de douze ans de travail et d'élaboration d'une écriture-fusée kaléidoscopique. « J'aime le jeu d'échelle que cette invitation permet, souligne-t-il. On passe d'une pièce intime à une performance pour quarante interprètes et treize musiciens, comme Clocks & Clouds, de la petite jauge de Lafayette Anticipations [à Paris] à celle, imposante, de la Maison de la musique à Nanterre. » Il poursuit en rembobinant son parcours. « Je me suis remis à danser pour l'occasion, mais je n'ai plus le corps de mes 26 ans. » Lucide, il ajoute : « On sent le temps qui passe au regard de la fixité de l'œuvre renvoyée par les vidéos. »

## Fibre musicale

Noé Soulier a 4 ans lorsqu'il voit à la télé des danseurs dans un spectacle du maître américain de l'abstraction Merce Cunningham (1919-2009). « J'ai demandé à ma mère ce qu'ils faisaient. Elle m'a répondu : "Ils dansent." » Trois ans plus tard, il prend ses premiers cours au conservatoire de Montpellier. Il pratique également le clavecin jusqu'à ses 13 ans. D'où cette fibre musicale que l'on retrouve dans la bande-son de sa pièce Les Vagues (2018), criblée par des giclées de percussions cosignées par Soulier et les instrumentistes du groupe Ictus. « Ma mère, qui est céramiste, joue du piano en amateur, raconte-t-il. Mon père était architecte et j'ai visité énormément de bâtiments. Chez nous, s'il y avait des attentes, elles s'exerçaient plutôt sur le fait d'aller voir des expos, de jouer d'un instrument et de lire. » Mais alors, pourquoi la danse ? « Parce que j'aime travailler en groupe. »

Le double canal pratique et théorique de Noé Soulier irrigue sa trajectoire, propulsant une énergie en roue libre tant physique que cérébrale, concrète et analytique

Voilà donc le jeune Noé Soulier sur orbite dès l'âge de 14 ans. Il modèle d'abord son profil classique au Conservatoire national supérieur de Paris jusqu'en 2004, puis à l'Ecole nationale du ballet du Canada, à Toronto. Chavire ensuite dans le contemporain à P.A.R.T.S., le centre de formation piloté par Anne Teresa De Keersmaeker, à Bruxelles, en 2006. Curieux, insatiable, celui qui « n'oppose pas concept et expérience » entame des études de philo, qui se concluent par un master en 2013, tout en esquissant ses premiers travaux.

Ce double canal pratique et théorique – il a notamment publié un livre sur le plasticien Bruce Nauman – irrigue sa trajectoire, propulsant une énergie en roue libre tant physique que cérébrale, concrète et analytique. Converser avec Noé Soulier, c'est battre et rebattre avec une passion gourmande l'histoire de la danse. Le tsar du ballet Marius Petipa (1818-1910) copine avec <u>l'Américaine postmoderne Trisha Brown (1936-2017)</u>, le néoclassique swing George Balanchine (1904-1983) innerve les torsions de William Forsythe, influence majeure de Soulier pour son solo-manifeste *Mouvement sur mouvement* (2013).

«Je me situe dans la lignée de ces générations d'explorateurs, indique-t-il. La seule manière de trouver ma voie a été de digérer les différents styles que j'ai interprétés pour que quelque chose de moi puisse surgir et que je construise mon propre vocabulaire. » Une démarche lente et progressive, qui culmine dans son nouvel opus, First Memory, pour sept danseurs, vivants projectiles happés dans une partition nerveuse de sauts et de voltes. « Mais trouver son écriture ne se fait pas du jour au lendemain », glisse-t-il.

Et hop, le nez dans le capot pour déshabiller le moteur Soulier. Le mécano Noé remet d'abord ses acquis à zéro. Dans la tendance « citations et sampling » qui fleurit dans les années 2010 parmi les jeunes artistes soucieux de renouer avec le mouvement après le gel de la « non-danse », il décortique les pas classiques dans Le Royaume des ombres (2009), un tableau de La Bayadère, de Marius Petipa, puis dans Signe blanc et Corps de ballet. « Cela a été une manière de me réapproprier cette technique et ce rôle de Prince qui n'était pas vraiment moi. »

Sur ce tapis de fragments, il empile une vingtaine de spectacles de plus en plus touffus, épaississant sa gestuelle musclée par des sources d'inspiration variées : le sport, le comportement animal, la littérature de Virginia Woolf et James Joyce... Segmentation et greffe font partie de ses outils de recherche. Avec une façon rien qu'à lui de bloquer l'élan, de court-circuiter les gestes, de hacher les flux pour secouer un mikado chorégraphique. « J'aime que les danseurs se feintent euxmêmes pour ne pas s'enfermer dans des automatismes », affirme-t-il. Ce qui explique ces salves sèches, soufflées par des verbes d'action, comme frapper, éviter, lancer...

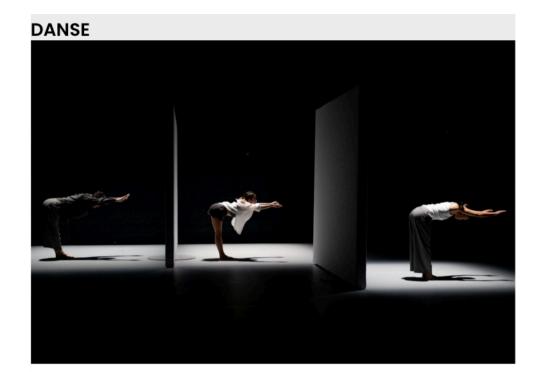
Ce style paradoxal, très athlétique, se réconcilie au passage avec la virtuosité de l'exploit un peu oubliée par les chorégraphes contemporains. « Mais elle n'est pas gratuite et est là pour permettre de nouvelles expériences », précise celui qui aime se tirer le tapis sous les chaussons pour mieux retomber sur ses pieds.

¶ First Memory. Au Centre Pompidou, Paris 4<sup>e</sup>. Jusqu'au 19 novembre; Faits et gestes. A la Maison de la musique de Nanterre. Les 9 et 10 décembre. Clocks & Clouds. Au Carreau du Temple, Paris 3<sup>e</sup>. Du 6 au 8 janvier 2023. Festival-automne.com

## Rosita Boisseau







## First Memory, la danse souple de Noé Soulier

17 NOVEMBRE 2022 | PAR AMELIE BLAUSTEIN NIDDAM

Le Festival d'Automne dresse le portrait de Noé Soulier en six pièces, dont la dernière, First Memory, est présentée ces jours-ci au Centre Pompidou.

## Une chorégraphie riche en postures et citations

Le directeur du Centre national de danse contemporaine à Angers est le plus philosophe des danseurs. Ses spectacles questionnent toujours les traces dessinées par les corps et leurs puissances intellectuelles. Nous avions adoré son *Mouvement sur mouvement*, solo décalé et drôle sur les *Improvisation technologies* de William Forsythe. *First Memory* est la première pièce que Soulier a créée de sa place de directeur du CNDC, et elle se place dans la droite ligne, c'est le cas de le dire, de son étude de l'articulation entre les signifiants et les gestes.

Trois panneaux parent le plateau, pour le moment deux danseurs semblent se battre sans se toucher. Le souffle est visible, comme dans une séance de Tai-chi. Ce motif est répété ensuite au féminin. La pièce donne à voir au total sept danseurs et danseuses (Stephanie Amurao, Lucas Bassereau, Julie Charbonnier, Adriano Coletta, Meleat Fredriksson, Yumiko Funaya, Nangaline Gomis) extrêmement laxes et souples.

Ils et elles nous délivrent une collection de postures autant empruntées au yoga, aux Pilates qu'aux grammaires des chorégraphes du XXe siècle. On note des citations de Forsythe, Cunningham et De Keersmaeker pour les plus évidentes. C'est-à-dire que la chorégraphie est faite de lignes, de courbes inversées, de contre-temps ou encore d'appuis décalés. Ces citations sont renforcées par la place très importante donnée à la musique. Créée par Karl Naegelen et enregistrée par l'ensemble Ictus, elle est raide, acide et dissonante. Comme chez De Keersmaeker, les danseurs et danseuses essaient d'être les instruments sans chercher le rythme.

## Un spectacle valorisé par la prouesse des danseuses et danseurs

L'ensemble est propre et élégant. Soulier aime le gris qu'il emploie souvent dans ses pièces. Ici, il pousse la déclinaison de la couleur à son maximum. Le plateau passe du blanc au noir et inversement jusqu'à l'apparition d'un autre gris, métallique, entendez, moderne.

First Memory est une étude de style qui vient ausculter ce qu'un mouvement, intense et lent, peut provoquer. Cela donne une obsession pour des dos à l'équerre et des torsions profondes.

Malheureusement, la pièce ne fonctionne pas au-delà de la qualité des interprètes. Ils et elles ont beau être d'excellent.e.s technicien.n.e.s, leurs gestes restent très en surface. Cela est dommage. Il est indéniable que cette création est très soignée, mais les tableaux se succèdent sans fil dramaturgique clair et la fin, le « reveal » apparaît artificiel. Reste un corpus de danseurs et danseuses à suivre, incontestablement talentueux et talentueuses.

Visuel © Anna Van Waeg

Au <u>Centre Pompidou</u> du 16 au 19 Novembre 2022



À l'affiche, Agenda, Critiques, Evènements, Festivals // First Memory, chorégraphie de Noé Soulier, au Centre Pompidou, dans le cadre du Festival d'Automne

First Memory, chorégraphie de Noé Soulier, au Centre Pompidou, dans le cadre du Festival d'Automne

Nov 24, 2022 | Commentaires fermés sur First Memory, chorégraphie de Noé Soulier, au Centre Pompidou, dans le cadre du Festival d'Automne



© Anna Van Waeg

## fff article de Nicolas Thevenot

Quatre cloisons blanches, disposées et amovibles comme un jeu de lego. Déplacées ponctuellement, elles entrelacent la chorégraphie de Noé Soulier, définissant de nouveaux espaces géométriques, et surtout, telles des paravents, oblitèrent des volumes, occultent des mouvements, escamotent des danseurs, créent un manque questionnent le regard du spectateur. Noé Soulier élargit au public la proposition de recherche faite à ses danseurs : travailler à convoquer subtilement cet état de corps du premier âge, cette mémoire infantile, cette conscience des premiers temps tronquant une partie du monde pour se concentrer sur une partie du corps.

Les corps des sept danseurs sont pluriels, singuliers, c'est une évidence de le dire, mais c'est comme si la piste empruntée par Noé Soulier conviait chacun à se révéler un peu plus, dressant en filigrane le portrait de l'enfant qu'il fut. Le corps se fait palimpseste, c'est un réceptacle du temps perdu. Fondu dans un enchaînement complexe de mouvements, un poirier, tête en bas, dans le jardin de l'enfance, s'écroule, aussi fulgurant qu'une réminiscence pour le grand gaillard qui l'effectue (Lucas Bassereau).

Ils dansent comme des flèches tirées d'un arc : ramassés, contenus, puis détente donnant tout son envol à la projection du mouvement. Un lâcher prise qui se saisit de sa puissance originelle, tel un ressort. Dans les lumières aiguisant les clairs-obscurs, effeuillant les contrejours, dans la musique nerveuse et trouée de silence de Karl Naegelen interprété par l'ensemble Ictus, les danses ont l'affutage de l'archaïque ; virtuoses, les gestes sont rapides, les duos ont la tension des arts martiaux. La performance de chacun crée des corps beaucoup plus grands qu'ils ne sont réellement, projection de soi infinie dans le monde limité de nos perceptions. Rondes ritournelles répétant leur boucle de gestes comme une exploration, comme un vade-mecum à l'usage du nouveau monde. Rarement danse aura été aussi centrée dans le corps de ses danseurs et paradoxalement ouverte à l'espace le recomposant en permanence. De nouveaux équilibres s'instituent, de nouveaux appuis, redéployant dans les volumes l'ossature de l'être physique dans des articulations recouvrées. Il y a indéniablement dans cette recherche une parenté méthodologique avec le butō, se nourrissant de fibres mémorielles enfouies sous les strates socialement normées du corps adulte. Ainsi de cette séquence où Nangaline Gomis dont la position pyramidale égalise le rôle des pieds et des mains en tant qu'appui, le regard instruisant l'espace tête en bas, reformule le rapport avec les dimensions spatiales, haut, bas, devant, derrière, dans une investigation qui nous embarque, spectateur, dans notre propre quête corporelle. Lorsque la chorégraphie s'écrit à plusieurs, dans l'agencement des corps, les membres se disloquent ; dans la féconde confusion des extrémités, l'appartenance se fait moins prégnante et produit de surprenantes figures chimériques. Creusant les muscles, tordant les os, Noé Soulier fait œuvre d'archéologie et dans la nuit révolue de nos enfances retrouve ces gestes perdus, comme les moules brisés dans lesquels se fondirent et se formèrent nos propres corps



© Anna Van Waeg

First Memory, conception et chorégraphie de Noé Soulier

Avec : Stephanie Amurao, Lucas Bassereau, Julie Charbonnier, Adriano Coletta, Meleat Fredriksson, Yumiko Funaya, Nangaline Gomis

Lumières : Victor Burel

Musique : Karl Naegelen, créée et enregistrée par l'ensemble Ictus (Tom de Cock (percussions), Pieter Lenaerts (contrebasse), Aisha Orazbayeva (violon), Tom Pauwels (guitare), Jean-Luc Plouvier (piano), Paolo Vignorelli

Régie son : Alain Cherouvrier

Durée : 1 h 15 minutes

Du mercredi 16 au samedi 19 novembre 2022 à 20 h Réservation : Centre Pompidou Place Georges-Pompidou Tél: +33 (0) 1 44 78 12 33 75004 Paris https://www.centrepompidou.fr/

En tournée :

21 janvier 2023 : Theater Freiburg - Freiburg (DE)

9 février 2023 : Scène Nationale d'Orléans - Orléans (FR)

15-16 février 2023 : Festival ICI & LA avec la Place de la danse CDCN, Théâtre de la Cité, CDN Toulouse-

2 mars 2023 : Festival Schouwburg Kortrijk - Courtrai (BE)





## Une semaine en scène

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

l y a un jeune chorégraphe de vaste envergure en France : il s'appelle Noé Soulier, il a trente-cinq ans, et a à sa portée une palette de création hors-norme. Mis à l'honneur par le Festival d'Automne, il présente un certain nombre de spectacles à Paris. Ainsi, *First Memory*. Sept danseurs, femmes et hommes, une scène simplement composée de murs blancs que les interprètes déplacent au gré du spectacle. Le silence ouvre et clôt la pièce. Et nourrit l'ensemble, car Soulier est un chorégraphe qui a besoin de temps morts musicaux, pour déployer ses compositions. La musique de Karl Naegelen répond au silence, superbe plainte issue d'un temps lointain, jouée par l'ensemble Ictus qui étire les cordes, et livre une part du mystère. Car First Memory nous mène dans un lieu primitif, dans une approche à mi-chemin de l'intellect et du sensible. C'est le propre de la danse de Soulier qui aime à citer penseurs et chorégraphes. Ici, il s'agit de reproduire des gestes familiers mais de les rendre, au gré de ce que Kafka appelait une familière étrangeté, rares. Et ainsi, de permettre aux corps mêmes de se faire objets singuliers. Au gré d'une danse extrêmement sophistiquée et écrite, les danseurs forment des tableaux, des duos ou des solos, dont le premier qui permet à la jeune danseuse Julie Charbonnier de déployer sa délicatesse et sa force. On la retrouvera dans le final, avec Stephanie Amurao, dans un duo qui s'avère un des plus saisissants que j'ai pu voir : deux

femmes, dans un corps à corps très érotique, s'enroulent l'une sur l'autre. Oui, comme de lourds serpents, elles glissent l'une sur l'autre, c'est aussi sexuel qu'acrobatique, elles s'enlacent et s'étreignent au gré d'un temps long qui nous laisse spectateurs à bout de souffle. Un moment inouï qui prépare un final plastique étonnant, au cours duquel les danseurs moulent leurs corps dans l'aluminium puis laissent la scène aux statues métalliques. La dernière image est un Pompéi du XXI<sup>e</sup> siècle, livrant les dernières preuves d'une civilisation disparue. Des silhouettes, des gestes, de notre « first memory ».

Loin de toute mélancolie apocalyptique, Offenbach se jouait au même moment au Théâtre des Champs-Elysées.

Que dire de la joie de la *Périchole*? D'abord que l'orchestre, les Musiciens du Louvre, était dirigé par Marc Minkowski, notre maître français de la musique française. Je venais de lire le livre d'entretiens qu'il publie chez Seguier, Marc Minkowski : chef d'orchestre ou centaure. Il y décrit le lien viscéral qu'il entretient avec la musique française en écho de sa propre histoire, et celle des Minkowski, famille juive polonaise d'intellectuels et de médecins déportée dans le ghetto de Cracovie, morts ou enfuis. Voilà notre grand chef, enfant d'immigrés, né dans les ruines de l'Europe, qui dirige Offenbach, juif né à Cologne. L'âme de la musique française puise aussi là, ne l'oublions pas. Cette *Périchole* se donnait sous la conjonction des astres: un metteur en scène rodé, Laurent Pelly, excellant dans une veine fine et loufoque, des chanteurs puissants et d'une grande délicatesse (Antoinette Denenfeld, Stanislas de Barbeyrac et Alexandre Duhamel ) et puis l'orchestre qui fut acclamé, et à juste cause, pour son corps à corps euphorique avec l'endiablement d'Offenbach.

Enfin au théâtre, une actrice. On la connaissait au cinéma, Ludivine Sagnier monte sur scène et se livre, pendant près d'une heure trente, à un seul en scène éblouissant : Le consentement. Vous connaissez le livre de Vanessa Springora, le récit de la jeune fille de quatorze ans tombée sous « l'emprise » de l'écrivain G.M. (Gabriel

Matzneff) de cinquante ans. Texte intelligent qui permettait à la femme mûre de rentrer en dialogue avec la jeune fille qu'elle était, jusqu'à poser cette douloureuse question de l'abus de pouvoir qui peut s'installer dans une relation sexuelle, au prix de la destruction de l'un des deux. La force de Sagnier est de s'approprier le récit, de jouer la candeur nécessaire de l'adolescence, la mélancolie de la jeune femme perdue, puis l'ironie cinglante de la femme adulte. On aurait aimé qu'un G.M. s'incarne pour lui donner le répondant, et donne corps et voix à celui dont on parle tant. Le choix de la mise en scène est au plus simple. On peut le regretter. Mais en tout cas, ce soir-là, Sagnier s'est affirmée comédienne de théâtre.



## Premières mémoires corporelles

*First Memory* – concept. et chor. : Noé Soulier, assisté de Constance Diard, mus. : Karl Naegelen, ensemble Ictus.

Montpellier, L'Agora (pour le Festival Montpellier Danse)

Le chorégraphe français Noé Soulier, actuel directeur du Centre National de Danse Contemporaine d'Angers, était l'invité du Festival Montpellier Danse avec sa nouvelle création First Memory.

Il y creuse la question du rapport entre le geste et la mémoire, celle d'avant le langage. Pendant le processus de création, il a demandé à ses danseurs de puiser dans le souvenir de leurs premières sensations physiques et les a transposés dans une écriture chorégraphique savante, tendue et rigoureuse.

L'artiste Thea Djordjadze a imaginé, pour représenter l'espace mental discontinu de ces danseurs, une scénographie "conceptuelle" constituée de pans mobiles, qui segmentent l'espace scénique. Les danseurs s'y cachent ou s'y révèlent, alternativement, dévoilant la danse ou la masquant. Virtuoses, ils sont tous excellents.

La musique du compositeur Karl Naegelen, enregistrée par l'ensemble Ictus, leur permet de déployer leur musicalité, dans des duos ou des trios dynamiques et des unissons harmonieux et subtils.

Delphine Goater

CNDC Angers: "First Memory", c. Noé Soulier (ph. A. Van Waeg)









DANSE - AGENDA

## Clocks & Clouds de Noé Soulier



Publié le 16 décembre 2022 - N° 306

Noé Soulier s'empare de la Halle du Carreau du Temple pour tisser un maillage de trajectoires dans une création grand format.

La manière qu'a le geste de réunir les dimensions de l'action, du sens et de la forme est l'une des préoccupations majeures de Noé Soulier, qui développe un vocabulaire chorégraphique à partir d'actions motivées par des buts pratiques, comme bondir, éviter, attraper, se retourner, mais dont la finalité se déroberait. C'est l'un des aspects de ce Clocks & Clouds (Horloges et Nuages) qui s'appuie sur les improvisations en temps réel de chacun des 38 étudiants du Cndc – Angers et du Conservatoire de Paris. Avec eux, Noé Soulier explore des processus de composition complexe à travers une approche décentralisée de la chorégraphie : chaque danseur, tout en étant libre de ses déplacements dans l'espace, doit prendre des décisions très rapides et instinctives, en s'adaptant en permanence à tous les autres. Ce procédé fait écho à la partition du Concerto de chambre de György Ligeti. Les treize solistes de l'Ensemble Intercontemporain ayant tous des parties d'égale importance pour rehausser la texture polyphonique de l'ensemble.

Agnès Izrine





## Clocks & Clouds · Noé Soulier Le Carreau du Temple Paris

Clocks & Clouds · Noé Soulier Le Carreau du Temple, 6 janvier 2023, Paris.

Le dimanche 08 janvier 2023 de 15h00 à 16h00 Le samedi 07 janvier 2023 de 19h30 à 20h30 Le samedi 07 janvier 2023 de 15h00 à 16h00 Le vendredi 06 janvier 2023 de 19h30 à 20h30 . payant

Une création grand format de Noé Soulier qui explore une approche décentralisée de la chorégraphie, avec les étudiant·e·s du Cndc – Angers, du CNSMD de Paris et les solistes de l'Ensemble intercontemporain dans la Halle du Carreau du Temple!

Noé Soulier ne cesse d'explorer de nouveaux espaces et nouveaux dispositifs. Ici, l'aventure est celle d'un très grand format conçu avec 35 étudiant·e·s danseur·euse·s et 13 solistes de l'Ensemble intercontemporain, dans la grande Halle du Carreau du Temple.

À trente-cinq ans, il a déjà signé une quinzaine de pièces qui ont voyagé dans le monde et dirige le Centre National de Danse Contemporaine d'Angers, prestigieuse institution de création, de diffusion et d'enseignement. Croisant une approche plurielle des espaces de représentation et une réflexion philosophique imbriquant étroitement pratiques corporelles, créatives et analytiques, le chorégraphe crée ici un maillage de trajectoires dont émergent à la fois un commun et un ensemble d'individualités.

S'emparant de la Halle, une composition chorégraphique se tisse en temps ré el sous nos yeux, qui s'en réfère aux croisements ordinaires de passants sur une place. Dans la lignée de ses travaux autour des gestes du quotidien, Noé Soulier plonge à la racine des mouvements naturels d'un corps pré-discursif pour réveiller une part de la charge affective qu'ils contiennent.

## Avec le Festival d'Automne à Paris

Le Carreau du Temple 2 rue Perrée 75003 Paris

Contact: https://weez.li/LY73F673 0183819330 accueil@carreaudutemple.org https://www.facebook.com/LeCarreauDuTemple https://www.facebook.com/LeCarreauDuTemple https://weez.li/LY73F673

© Victoria Tanto / Cndc – Angers Clocks & Clouds de Noé Soulier © Victoria Tanto / Cndc – Angers



## Dansez petit Soulier

C'est le chorégraphe dont on parle. **Noé Soulier**, 35 ans, est programmé partout, notamment au Festival d'Automne. Il présente l'ambitieux *Clocks & Clouds*, une création pour 37 danseurs au Carreau du Temple.

PAR THOMAS HAHN

l est jeune, il est charmant et il est brillant. Qui dit mieux ? Depuis l'été 2020, Noé Soulier dirige le CNDC d'Angers, l'un des berceaux de la danse française qui a conquis le monde à partir des années 1980. Il succède à Robert Swinston, un ancien interprète de la compagnie newyorkaise de Merce Cunningham. A priori, un tel changement de génération et de culture mène à un virage radical dans l'esthétique défendue. Pas ici. Avec Soulier, on se trouve plutôt dans une continuité, même si le Parisien natif est passé par le Conservatoire de Paris et par Bruxelles, à P.A.R.T.S., l'école fondée et dirigée par Anne Teresa De Keersmaeker, formidable pépinière d'où sortent tous ceux qui imaginent aujourd'hui la danse sous de nouvelles coutures. Placé dans ce contexte d'audace expérimentale, Soulier pourrait paradoxalement passer pour un classique. Car ses créations sont nourries d'une série de réflexions sur l'histoire de la danse, sujet qui le passionne en résonance avec ses études en philosophie. Au résultat, il est capable de partir du post-modernisme américain pour le croiser avec ses propres recherches sur le geste quotidien. Ce qui n'empêche pas une forte envie de mouvement et de technicité. A 35 ans, il est encore au début d'une œuvre qui peut mener l'inspiration chorégraphique sur une voie aussi savante que populaire. Ce serait la vraie danse contemporaine du XXI<sup>e</sup> siècle. Aussi First Memory, sa création 2022 qui transforme la danse en vertige, tient quelque chose de l'idée

d'un théâtre élitaire pour tous de Jean Vilar. Chez Soulier, ce serait une danse si savamment calculée, qu'elle toucherait le plus grand nombre.

## De Cunningham à Forsythe

Il y avait à New York dans les années 1960 la fameuse Judson Church, donnant son nom à un groupement artistique entre arts plastiques et visuels, qui libéra la création de toutes sortes de contraintes et stéréotypes. Des chorégraphes comme Yvonne Rainer, Trisha Brown ou Lucinda Childs se croisaient dans cette église convertie à l'art. Œuvrant pour ouvrir la danse au mouvement du quotidien et à l'improvisation, elles accueillaient les influences artistiques qui allaient d'Andy Warhol à Merce Cunningham,

Robert Rauschenberg et John Cage. Chez Noé Soulier, cet héritage se combine avec celui de William Forsythe, autre chorégraphe américain ayant révolutionné la danse contemporaine, cette fois dans les années 1990 en réinventant la virtuosité du ballet qui était, chez lui comme chez Cunningham, indispensable à leurs écritures respectives. On peut donc conclure que

avec la même parcimonie! Entre Cunningham,

la Judson Church et Forsythe, Noé Soulier se positionne donc clairement du côté des pion-

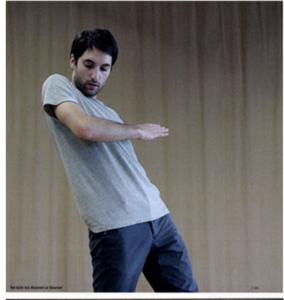
niers américains (même si Forsythe travaillait

essentiellement à Francfort), par opposition au

courant défendu par les Pina Bausch, Dominique

Bagouet et autres Mats Ek, basé sur la psycho-

logie, le jeu et la théâtralité.





GLOCKS & GLOUDS de Noé Soulier Le Carreau du Temple, avec le Festival d'Automne, du 6 au 8 janvier

Soulier, avec ses essais chorégraphiques à partir du quotidien, qui demandent néanmoins de fortes capacités techniques, serait en quelque sorte la fusion des deux univers. Sauf qu'Yvonne Rainer faisait remarquer que l'interprète qui veut, sur scène, s'asseoir simplement sur une chaise, a besoin d'une technique aussi précise qu'un danseur de ballet et doit répéter ce geste

## Danse de cour

Mais, sur le grand échiquier chorégraphique, il a d'autres coups à jouer et plus que des pions à avancer. Du côté du Roi et de la Dame carrément, car il en sait autant sur l'histoire et la technique du ballet classique, issu de la danse de cour. Il l'a prouvé en créant Corps de ballet pour et avec le Ballet de Lorraine à Nancy, une démonstration parfaite de sa capacité d'analyse, de son sens du détail et de son amour pour les ensembles. On pense aussi à Passages, créé à la Conciergerie de Paris, entre les piliers médiévaux de la Salle des Armes, une partition libre pour six danseurs en baskets qui s'adapte chaque fois à un espace architectural différent. On pouvait y soupçonner un lien certain avec l'univers des danses urbaines, Soulier s'intéressant, comme il l'expliqua à cette occasion, à une approche fragmentaire du mouvement. D'où les ressemblances avec les danseurs hip-hop dans les flux et l'architecture du corps, d'autant plus que cette pièce est souvent dansée sur un sol en pierre qui attend tout sauf des danseurs. Passages est une pièce à haute mobilité qui laisse beaucoup de liberté aux interprètes et se réinvente dans chaque lieu.

## Formes libres

Mouvement sur mouvement (ce qui est également le titre d'une de ses pièces), Soulier ne cesse de jouer avec les formalismes et leur dépassement. Ce faisant, il

construit une œuvre qui traverse l'histoire de la danse et ouvre quelques nouvelles voies. En créant au Festival d'Automne – qui fait de lui l'une des vedettes de son édition 22/23 - Clocks & Clouds, il rebondit sur la dialectique entre une grande précision de l'écriture du mouvement (Clocks) et la liberté d'une composition chorégraphique spontanée (Clouds). Mais en comparaison avec Passages, l'effectif – si ce n'est le défi – est cette fois multiplié par six. Car Clocks & Clouds réunit 38 étudiantes et étudiants de l'école du CNDC d'Angers et du CNSMDP qui se situe à La Villette. Fort d'une solide formation musicale – il joue aussi du piano – Soulier invente ici un formalisme libre qui répond au Concerto de chambre de György Ligeti, interprété sur scène par l'Ensemble intercontemporain. L'œuvre pour treize musiciens peut en effet être lue comme une transposition musicale des principes chorégraphiques de Merce Cunningham qui abolissait toute hiérarchie entre les différentes parties du corps comme dans l'espace scénique. Dans ce concerto à la texture polyphonique, les instrumentistes ont tous des parties d'égale importance à jouer. De nouveaux groupes et champs sonores ne cessent d'émerger de l'ensemble, comme dans la chorégraphie, décentralisée à son tour. Les actions, mouvements et gestes (ce qui est le titre d'un livre qu'il publia en 2016) poursuivent sur la voie que Soulier suit depuis le début : rajeunir l'histoire de la danse •



## Conservatoire national supérieur janvier 2023





En quelques années, le nom de Noé Soulier s'est imposé sur la scène internationale comme celui de l'un des chorégraphes les plus doué-es de la nouvelle génération. Formé au Conservatoire de Paris puis à l'école P.A.R.T.S. d'Anne Teresa de Keersmaeker, ce titulaire d'un master de philosophie n'a de cesse d'explorer – à travers un langage original et souvent ébouriffant – le mouvement et l'intention qui l'anime. Dans le cadre du Festival d'automne à Paris, il s'investit cette saison dans un projet monumental qui réunit les étudiant-es du Conservatoire, du Centre National de Danse Contemporaine (Cndc) d'Angers qu'il dirige et les musicien-nes de l'Ensemble intercontemporain. Cette création – d'après la pièce Clocks and Clouds (Horloges et nuages) de György Ligeti – est l'occasion d'organiser un dialogue entre le chorégraphe et Cédric Andrieux, directeur des études chorégraphiques.

## Comment est né le projet de cette création intitulée Clocks and Clouds, avec le Festival d'Automne, interprétée par des étudiantes du Cndc d'Angers et du Conservatoire de Paris ?

## **CEDRIC ANDRIEUX**

Assez rapidement après ma prise de fonction au CNSMDP est née l'idée de construire des projets monumentaux avec le Festival d'Automne. En 2019, le Festival consacrait son Portrait à Merce Cunningham, et lors de discussions avec la directrice artistique Marie Collin, il était apparu qu'une école comme la nôtre pouvait proposer aux chorégraphes de travailler avec un grand nombre d'interprètes, très jeunes. En 2021, nous avons décliné cette idée avec la pièce Trisha Brown x 100 (mettant en scène cent danseur ses du Conservatoire), et en 2023, nous la déclinerons lors du portrait qui sera consacré à Lucinda Childs. L'année dernière, nous avions de la même façon participé à Tempête, le happening de Boris Charmatz au Grand Palais. Pour 2022, le nom de Noé Soulier s'est vite imposé, parce qu'il est à la tête d'un CCN et aussi d'une école supérieure, cela faisait donc doublement sens. Participer à ces créations permet aux étudiant·es d'aller à la rencontre d'autres formations et d'autres corps. Cette année. c'est une rencontre avec un autre profil d'étudiant·es en danse, ceux du Cndc d'Angers. C'est d'autant plus important que cette génération a été privée d'échanges par les années de pandémie qui viennent de s'écouler. Ils n'ont pas pu se retrouver dans le même espace, partager un moment commun.

## NOE SOULIER

Plusieurs aspects m'intéressaient dans ce projet. Tout d'abord, l'intérêt pédagogique d'orchestrer la rencontre de deux groupes d'étudiant·es. Se confronter à d'autres façons de travailler, à la fois en répétitions et sur scène, est très enrichissant. Il est réjouissant de voir deux écoles supérieures françaises collaborer, cela n'a pas toujours été si fluide par le passé. Au-delà de l'enjeu pédagogique, Clocks and Clouds porte aussi un véritable enjeu artistique pour moi : la possibilité de travailler avec un large groupe de danseur-ses me permet de chercher à renouveler l'approche chorégraphique des vastes ensembles. Dès qu'un certain nombre de danseur-ses est impliqué dans une chorégraphie, des motifs compositionnels se mettent en place, qui tendent à unifier le groupe par une consigne généralisée. On va appliquer une même règle à tous les interprètes, les faire tous évoluer dans le même sens, ou leur demander d'exécuter le même mouvement. On peut chercher à déployer une forme de vague, ou travailler selon une logique d'accumulation. Dans Clocks and Clouds, l'idée est justement d'éviter cette logique centralisée. Des phrases de mouvements écrites sont transmises aux interprètes lors des répétitions, mais la composition se tisse ensuite en temps réel à travers les multiples décisions prises par chaque membre du groupe. Une grande liberté demeure sur la façon dont les phrases vont se déployer et se croiser dans le temps et dans l'espace. Le fait qu'elles soient écrites permet de garder une vraie lisibilité du point de vue du vocabulaire, mais la souplesse de leur organisation fait émerger des motifs à partir des interactions que chaque danseur se va avoir avec ceux qui sont autour de lui, ou avec ceux qui sont plus distants. Cela crée des structures beaucoup plus complexes que celles qu'on pourrait concevoir et planifier mentalement. Cette composition permet également au spectateur de choisir où il focalise son attention, il peut par exemple choisir de regarder deux ou trois danseur·ses, ou suivre le groupe en tant qu'ensemble. Si toutes les danseur·ses utilisent une seule phrase, leur improvisation va générer une répétition de motifs, comme une multitude de micro--canons qui vont s'enchâsser les uns dans les autres. Si au contraire ils utilisent plusieurs phrases de mouvements, la composition sera plus chaotique, plus difficile à lire. On peut jouer avec cette multitude de paramètres, un peu comme sur un synthétiseur, pour créer différents états chorégraphiques sur le plateau. Lors de l'élaboration de la pièce, Cédric et moi avons longuement discuté de tous ces paramètres, et je suis très excité, en tant que chorégraphe, par ce projet.

## Comment cette composition décentralisée entre-t-elle en résonance avec le Concerto de chambre de György Ligeti ?

## NOE SOULIER

Cette approche de la chorégraphie résonne avec certaines expérimentations de György Ligeti, qui a parfois cherché à générer des textures d'ensembles sonores à partir de l'interaction ou de l'entremêlement de multiples voix. Une des pièces du programme Ligeti est effectivement ce *Concerto de chambre*, dont le nom évoque déjà un paradoxe, puisqu'un concerto est une forme orchestrale, alors que la musique de chambre suppose un groupe d'instrumentistes plus restreint et un autre type de composition. La pièce est jouée par treize musicien nes qui sont tous des solistes, donc chaque partie est autonome et les textures sonores, les timbres, sont générés par cette polyphonie. Parfois, ces voix se superposent et font naître des sons qui ressemblent à de l'électroacoustique.

## **CEDRIC ANDRIEUX**

Nos projets monumentaux ont toujours impliqué des étudiant-es musicien-nes du Conservatoire. Cette fois, nous dérogeons à la règle parce que l'Ensemble intercontemporain dont certains des musicien-nes sont des professeur-es du Conservatoire a souhaité travailler avec les étudiant-es danseur-ses, c'est une des genèses de ce projet. Son directeur, Olivier Leymarie, s'intéresse beaucoup au travail de Noé, et il a été moteur dans cette relation tripartite impliquant son Ensemble, le Cndc d'Angers et le CNSMDP.

## **NOE SOULIER**

Travailler avec l'Ensemble intercontemporain me réjouit. Cette expérience m'a poussé à explorer davantage la musique de György Ligeti. Si bien qu'en mars 2023, je pense partir de ses Études pour piano pour la création que je présenterai au NDT2. *Clocks and Clouds* vient donc nourrir ma propre démarche chorégraphique.

## Quelle vision avez-vous l'un et l'autre de votre rôle à la tête, respectivement, de la direction des études chorégraphiques du CNSMDP, et de l'école supérieure du Cndc d'Angers ?

## CEDRIC ANDRIEUX

Le Conservatoire est un lieu où le contexte pédagogique existe depuis plus de deux cents ans. Mon travail consiste à imaginer comment raconter aujourd'hui une histoire avec les forces en présence, que ce soit dans le cursus classique ou dans le cursus contemporain. Dans ce contexte précis, nous réfléchissons beaucoup à la tension entre le cadre et l'émancipation, ainsi qu'aux méthodes d'évaluation. De ces notions découlent des problématiques d'empowerment, de confiance en soi. Mon rôle, tel que je le comprends, me demande d'imaginer de quoi vont avoir besoin les artistes chorégraphiques de demain en termes d'outils et d'expérience. Pour les former, l'enjeu est d'orchestrer leur rencontre avec de multiples artistes invité·es, et de les ouvrir à différents contextes de création. Les étudiant·es qui participent à la pièce de Noé sont en première ou deuxième année de master, un moment où il devient important de se confronter à des problématiques d'expérimentation, de création, de répertoire, de représentation devant des publics pluriels.

## NOE SOULIER

La proposition de l'école supérieure du Cndc s'adresse à des étudiant·es post-bac. Notre identité est axée sur la création et l'expérimentation. Nous formons des artistes chorégraphiques, avec une vision très élargie de l'interprète qui recoupe assez bien la réalité contemporaine des processus de création, où les artistes sont souvent amenés à collaborer. En plus des cours techniques, l'important pour moi est de permettre aux étudiant·es de traverser des expériences physiques, des expériences de spectateur·rice, des questionnements théoriques et conceptuels, pour développer de nouvelles façons de penser les contextes de production et de création de la danse. Aujourd'hui, la danse contemporaine rassemble des profils d'artistes très variés. Il s'agit pour ces artistes de trouver les domaines dans lesquels ils et elles excellent, et ceux vers lesquels les porte leur désir.

## Propos recueillis par Delphine Roche





## Clocks & Clouds clôture le cycle Noé Soulier du Festival d'Automne

Le 10 janvier 2023 par Vincent Guillemin

Sixième et dernier spectacle de <u>Noé Soulier</u> présenté cette saison par le Festival d'Automne, la création *Clocks & Clouds* prend appui sur un grand groupe de danseurs encore étudiants pour la plupart, ainsi que sur la musique de Ligeti superbement interprétée par les musiciens de l'<u>Ensemble Intercontemporain</u>.



Noé Soulier n'a que trente-cinq ans, mais c'est déjà un véritable portrait qu'en dessine cette année le Festival d'Automne avec le projet 6 x Noé Soulier, débuté en septembre par Mouvement sur mouvement, première pièce du chorégraphe présentée par le Festival dès 2013, et conclu ce premier week-end de janvier par la création Clocks & Clouds au Carreau du Temple.

Dans la grande halle nue, où le public est assis sur trois côtés autour d'un parterre naturellement délimité, les danseuses et danseurs issus du Cndc-Angers et du Conservatoire de Paris entrent sur une scène aux lumières tantôt froides ou chaudes jamais trop appuyées de Victor Burel, pendant que l'<u>Ensemble Intercontemporain</u> interprète intégralement deux ouvrages de Ligeti. Initialement inscrites en plus des deux partitions effectivement jouées, les *Dix pièces pour quintette à vent* semblent avoir été finalement occultées du programme, pour ne plus proposer du compositeur hongrois que la *Sonate pour alto* et le *Concerto de Chambre*.

Seul au milieu de la scène face à un unique pupitre, l'altiste de l'Ensemble Intercontemporain John Schulz introduit donc la sonate d'une trentaine de minute, ouverte par *Hora lungă*, mouvement tiré d'un chant populaire roumain interprété sur la seule corde de do, utilisée seulement sur des micro-intervalles. Autour de lui, deux jeunes femmes apparaissent, pour une danse qui donne presque l'impression de répéter les formes d'un combat dans lequel on ne se touche jamais, toujours souple et élancé, jamais trop violent, pour ensuite laisser place à un groupe de quatre danseurs, puis à un autre duo, suivi encore d'un autre plus athlétique porté par deux hommes.

Au fur et à mesure que la pièce en six mouvements progresse, l'altiste John Stulz, excellent, se voit entouré de la trentaine de jeunes danseurs toujours habillés de blanc, dans des costumes de Catherine Garnier qui ne sont jamais vraiment les mêmes, ni tout à fait différents, autant que les danseuses et danseurs ne sont jamais normés comme dans un corps de ballet, certaines grandes, d'autres petits, aux formes irrégulièrement généreuses. Une nuée semble au milieu de la pièce enfermer l'altiste imperturbable, tandis qu'à d'autres moments les corps s'élèvent pour rechercher les nuages (« Clouds ») du titre, ou plus exactement le ciel, vers lequel ils tendent souvent les mains, tandis qu'il le regarderont dans la seconde partie en se laissant glisser vers la terre.

La première partition achevée, John Schulz retrouve les douze autres instrumentistes de l'Ensemble Intercontemporain pour une œuvre souvent jouée et surtout enregistrée par Pierre Boulez en 1982, douze ans après sa création par un autre ensemble et un autre chef-compositeur, die reihe et Friedrich Cerha. Là encore, la maîtrise des musiciens à présent dirigés par Oscar Jockel ressort dès la mystique du premier mouvement, Corrente, pour exulter au troisième, où l'on pense maintenant aux horloges (« Clocks ») de ce Movimento preciso e meccanico lancé par les pizz fracassants du contrebassiste Nicolas Crosse. Là encore, le jeu des danseurs se développe comme la musique par une alternance de mouvements de va-et-vient et de contre-réactions, enchaînés par des effets d'attractions et de répulsions plus ou moins prévus, parfois dépendants de ceux des autres danseurs, déjà minutieux dans les phases de groupe, toujours superbes en duos et petits ensembles lors des parties symétriques ou parallèles.

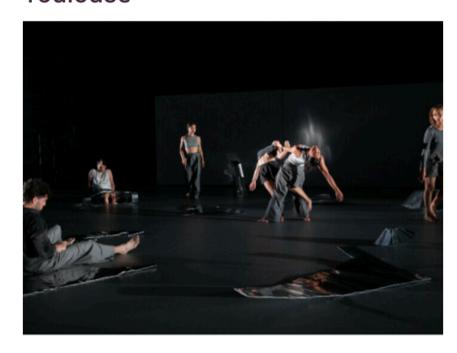
Aussi attirant du point de vue musical que chorégraphique, ce programme démontre un peu plus la qualité du travail de Noé Soulier, en plus de mettre en avant sa facette de directeur du Cndc-Angers, dont de nombreux étudiants de ce spectacle sont issus.

Crédits photographiques : © Anne-Lise Grosbois





## First Memory ThéâtredelaCité Toulouse



First Memory ThéâtredelaCité, 15 février 2023, Toulouse.

First Memory 15 et 16 février ThéâtredelaCité 8€/12€/20€

Chorégraphie de mouvements et de gestes.

## Dans le cadre du Festival ICI&LÀ et présenté avec La Place de la Danse

Pour sa première création en tant que directeur du CNDC – Angers, Noé Soulier approfondit la question du rapport entre geste et mémoire. Au sein de cette expérience chorégraphique, musicale et plastique, la danse découpe des éclats, prélève des signes, cherchant à révéler les affects qui circulent sous l'apparente simplicité des mouvements quotidiens.

Chaque jour, nous observons d'innombrables mouvements : une main qui attrape ou évite quelque chose, une personne qui donne un objet à une autre. Dans notre expérience, ces mouvements sont souvent réduits à leur but, à la raison pour laquelle ils ont été exécutés, mais comment donner à voir leur complexité et leur richesse ? Noé Soulier propose une chorégraphie qui détourne les mouvements quotidiens de leur fonction initiale, à travers une composition de gestes, à la fois puissante et précise. Ces gestes – des mouvements qui tendent vers un but, sans toutefois l'accomplir – réactivent une mémoire corporelle à la fois intime et commune. Ils ouvrent ainsi un espace incroyablement poétique où peuvent se tisser de multiples associations.

First Memory de Noé Soulier © Anna Van Waeg – Cndcangers





## Noé Soulier a carte blanche aux Franciscaines

par MARYSE BUNEL - 12 mai 2023



photo: C Trimboli

D'un côté les photographies des interprètes du ballet de San Francisco de Irving Penn. De l'autre, une vidéo, *Fragments*, et une performance dansée, *Passages*, de Noé Soulier. Le directeur du centre national de la danse contemporaine à Angers a carte blanche samedi 13 mai aux <u>Franciscaines</u> à Deauville lors de la Nuit européenne des musées.

Pour Noé Soulier, les lieux sont des sources d'inspiration. Il le démontre dans *Passages*, une performance dansée écrite pour être présentée dans les sites patrimoniaux. « *Un lieu permet d'éprouver autrement le mouvement* », remarque le directeur du <u>centre national de la danse contemporaine</u> à Angers. Samedi 13 mai, lors de la Nuit européenne des musées, ce sera aux Franciscaines à Deauville où il a carte blanche.

Quel que soit l'endroit de la représentation, Noé Soulier ne veut rien anticiper. Il y a certes une partition chorégraphique composée de fragments qui se répètent mais il l'adapte à chaque espace. « Je souhaite être dans quelque chose de spontané pour être dans un rapport physique au lieu. Je regarde les spécificités, les caractéristiques physiques du lieu, leur diversité. Si on est extérieur, ce sera différent si nous sommes sur l'herbe ou sur des graviers. L'architecture est une autre contrainte. Je repère un point de fuite, une symétrie, des piliers découpant un espace. Ce qui permet de créer des apparitions et des disparitions. C'est aussi très stimulant de créer dans un temps bref ».

## Pour ressentir le mouvement

Si les danseuses et danseurs explorent à chacun des *Passages* le rapport entre le mouvement des corps et l'espace, l'échange avec le public est également autre. Dans cette pièce, « *Il n'y a pas de séparation entre les différents espaces*, constate le chorégraphe. *Interprètes et public se trouvent dans le même espace, sur le même sol, sous une même lumière et dans le même environnement sonore. Cela crée une proximité, un contexte où sont possibles une empathie et un ressenti du mouvement des danseurs ».* 

Lors de cette carte blanche, Noé Soulier propose aussi la projection de *Fragments*, une courte vidéo filmée par une caméra fixe. « *Ce sont les danseurs qui viennent s'insérer dans le cadre. On y voit une partie de leur corps, des fragments qui se déploient. Nous sommes à l'échelle de la nature morte* ». Comme dans les créations du chorégraphe, il y a la volonté d'observer le mouvement. Chaque détail n'empêche pas d'imaginer la danse et de suggérer sa poésie. Et ce, sur une bande son composée par des corps qui respirent et frappent le sol.

## Le programme

- De 10h30 à 23h30 : projection en continu de la vidéo Fragments. Durée : 17 minutes
- De 19h30 à 22 heures : performance dansée en discontinu, Passages. Durée : 20 minutes
- À 22h30 : djset de Oof

## **Infos pratiques**

- Samedi 13 mai aux Franciscaines à Deauville
- Entrée libre
- Renseignements sur www.lesfranciscaines.fr



## Entre la danse et le sport, un nouveau pas de deux

A l'approche des Jeux olympiques 2024 à Paris, de plus en plus de manifestations r élent les deux univers réunis par l'amour du geste.

Par Rosita Boisseau



« Discofoot », créé par Petter Jacobsson et Thomas Caley pour le Ballet de Lorraine. LAURENT PHILIPPE

Toutes les occasions sont bonnes. Alors que se profilent à l'horizon 2024 les Jeux olympiques à Paris, qui accueillent pour la première fois dans leur programme le breaking, style hip-hop acrobatique au sol, la danse et le sport font plus que jamais terrain commun. Surprise, samedi 10 juin, au tournoi de Roland-Garros, la finale dames s'est offert une intro chorégraphique avec huit performeurs fusant sur des musiques de Bizet, jouées par l'orchestre Divertimento sous la baguette de la cheffe Zahia Ziouani.

Cette joyeuse cérémonie était signée par Grichka Caruge, figure de la scène hiphop. « Quel défi de rendre hommage au tennis à travers une chorégraphie, s'exclame-t-il. Evoluer avec des raquettes en tentant de détourner le mouvement du tennisman est passionnant. Il n'y a qu'un petit pas, finalement, entre la danse et le sport. » Et hop, rebelote le lendemain, pour la finale messieurs Djokovic-Ruud, sur le Boléro de Ravel, avec entrée en piste du corps de ballet des ramasseurs de balles.

Ce « petit pas » génère des rencontres effervescentes. Lancée le 1<sup>er</sup> juin, l'Olympiade culturelle, sous la direction de Dominique Hervieu, annonce des centaines d'événements placés sous l'ombrelle de l'art et du sport. Depuis le 23 juin et jusqu'au 17 septembre, la manifestation Formes olympiques, pilotée par la Mairie de Paris, décline 50 performances gratuites tandis que, du 28 juin au 2 juillet, la troisième édition du festival Jogging, au Carreau du Temple, hybride la danse avec le foot, le roller... « Lors de la première édition, j'ai dû aller chercher les spectacles un par un, s'amuse Sandrina Martins, directrice du lieu. Cette année, j'ai reçu une centaine de dossiers. La danse et le sport sont deux pôles qui s'aimantent en créant un champ magnétique sur lequel des formes artistiques inédites peuvent naître.

Si le danseur, qui fréquente de plus en plus les salles de muscu, est souvent considéré comme un athlète et le sportif parfois comparé à un danseur aux jambes électriques, c'est bien parce que leurs points communs sont nombreux. Dans le studio de répétitions, le stade ou sur le tatami, les corps affrontent les mêmes enjeux d'apprentissage technique, de virtuosité, de résilience... « Un grand nombre de contraintes sont identiques, dont la difficulté de l'entraînement, affirme le sociologue Patrick Mignon, responsable du laboratoire de sociologie de l'Institut national des sports et de l'éducation physique, de 1998 à 2015. Parmi les différences, l'objectif de la performance change. Dans le sport, elle est le résultat à atteindre; dans le spectacle, elle sert le propos. Par ailleurs, un règlement dicte le premier, alors que c'est la transgression qui opère dans le second. » Quant à la compétition et l'excellence, aiguisées chez les deux, elles ne se soldent pas de la même façon. « On gagne ou on perd d'un côté; de l'autre, le contenu artistique prévaut », ajoute-t-il.

## « La beauté du geste »

L'expression « la beauté du geste » monte spontanément à la bouche pour parler des deux univers. « "La vue du mouvement donne du bonheur, athlète, danseur, cheval ou oiseau", est ma devise, que j'ai empruntée au cinéaste Robert Bresson, commente Dominique Hervieu. La dimension esthétique du corps, qu'il lance un javelot ou fasse une pirouette, crée une adhésion sensible et une émotion immédiate. Et il faut bien dire que le sport entraîne une ferveur unique. » Sur ce motif, elle a mis en place une parade rassemblant 1 200 jeunes amateurs de Seine-Saint-Denis, pilotée par huit théâtres différents dont la MC93 de Bobigny. Le chorégraphe Pierre Rigal, ancien athlète de haut niveau, metteur en scène d'Arrêts de jeu (2006), sur le thème du foot, entraîne l'un des groupes de ce défilé.

Les échanges de bons procédés ne datent pas d'hier. Sur les plateaux contemporains, de nombreux interprètes se sont construits à travers des pratiques sportives. Sylvie Guillem était gymnaste, Héla Fattoumi et Eric Lamoureux sont passés par des études d'éducation physique et sportive, Angelin Preljocaj s'est forgé un élan incisif au judo de 9 à 17 ans. Mourad Merzouki a dompté son énergie en pratiquant la boxe et les arts martiaux de 5 à 18 ans : son spectacle Boxe Boxe (2010) en ravive les traces. Dans un registre plus rêveur, on garde un souvenir impérissable de K.O.K. (1988), de Régine Chopinot, inspiré de la boxe, des cérémonies d'ouverture des Jeux olympiques d'Albertville (1992), avec la débauche d'idées mirifiques de Philippe Decouflé, mais encore du spectacle Macadam Macadam (1999), dont la rampe de roller huilée par Blanca Li faisait décoller les exploits de skate et de bike des performeurs hip-hop.

Récemment, cette quête de nouvelles intensités, qui pioche dans le sport un vocabulaire inédit, a nourri *Corps extrêmes*, de Rachid Ouramdane, qui entrelace escalade et highline. C'est le jiu-jitsu brésilien qui fascine, depuis 2015, Noé Soulier, directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers, dont quatre pièces, *Removing*, *Les Vagues*, *First Memory* et *About Now*, s'enracinent dans la technique de cet art martial. « Elle m'a permis de renouveler l'approche des duos en saisissant mon partenaire avec l'ensemble du corps plutôt qu'avec les mains seulement, explique-t-il. Le sport offre un répertoire gestuel très riche. On y trouve des gestes fonctionnels qui visent à agir sur son propre corps, sur celui de l'autre, sur un objet... La compétition amène une optimisation extrême de ces gestes fonctionnels, qui peuvent acquérir une force esthétique si l'on parvient à oublier momentanément le but qu'ils visent à accomplir. »



En mode documentaire, *Lutte.s*, de Thierry Micouin, qui s'appuie sur le gouren, lutte bretonne ancestrale, retrace la trajectoire de Julien Fouché. Figure repérée dans différentes compagnies contemporaines, il pratique le roller acrobatique de 7 à 20 ans, «pour l'ivresse, la fluidité, la vitesse, la poésie de la ville la nuit », puis commence une carrière de danseur à 21 ans. Il renoue quelque temps plus tard avec le sport, à travers le jiu-jitsu brésilien dont il est champion d'Europe en 2013. «J'ai besoin des deux car ils se font du bien mutuellement, confie-t-il. Le geste nécessaire et efficace du jiu-jitsu exige un corps très préparé, prêt à exploser vite; celui de la danse questionne et s'invente en s'inscrivant dans une écriture porteuse de sens. » Il souligne combien le défi de déplacer le vocabulaire sportif loin de la citation ou du décalque se révèle ardu.

## Match de foot sur du disco

Reproduire n'est pas tout à fait jouer. En tournée, Skatepark, de Mette Ingvartsen, compte un peu trop sur la beauté réaliste de son décor et la fascination grisante du skate pour affirmer son propos. Dans le solo Desorden, l'acrobate Justine Berthillot chausse aussi les rollers pour raconter « l'errance de quelqu'un qui tourne en rond mentalement et physiquement. La difficulté, dit-elle, est de dépasser la réappropriation des univers et des mouvements pour les décortiquer et les faire respirer autrement ». Par ailleurs, elle insiste sur le fait que ces recherches mixtes « peuvent être un outil féministe, en donnant à voir du muscle, de la puissance et d'autres corps féminins que ceux assez homogènes et élégants qui occupent généralement la scène ».

Si les valeurs de la danse et du sport tels le dépassement de soi, la diversité, l'émancipation circulent, le combat continue sur certains fronts, dont ceux du féminisme et du genre. Un engagement qu'illumine avec malice *Discofoot* (2015), créé par Petter Jacobsson et Thomas Caley pour le Ballet de Lorraine. Avec vingt-quatre interprètes, cette performance revisite le déroulement d'un match de foot en ouvrant à fond le robinet chorégraphique sur du disco. « Cette musique est un clin d'œil, ainsi que les shorts dorés des hommes et des femmes mélangés ici pour évoquer la masculinité toxique souvent présente sur les terrains », glisse Jacobsson. Un message qui passe, tant *Discofoot* rafle la mise, avec 10 millions de vues sur les réseaux sociaux. Profiter de l'impact grand public du sport pour déboulonner les stéréotypes et bazarder le vestiaire, la danse sait faire.

- ¶ Festival Jogging, au Carreau du Temple, Paris 3e, du 28 juin au 2 juillet. Avec, notamment: *Discofoot*, de Petter Jacobsson et Thomas Caley, le 28 juin; *Lutte*. s, de Thierry Micouin et Pauline Boyer, le 29 juin; *Desorden*, de Justine Berthillot, le 30 juin et 1er juillet.
- § Festival d'Avignon, rencontre de Noé Soulier et Anne Teresa de Keersmaeker, le 14 juillet, à 17 heures.
- § Skatepark, de Mette Ingvartsen. 8 et 9 juillet, à La Criée, Festival de Marseille.

Rosita Boisseau







## 🔋 SAINT PAUL DE VENCE : Noé SOULIER à la Fondation Maeght

Written by Floriane. Posted in A LA UNE, ALPES MARITIMES, EVASION

## Une saison Riopelle à la Fondation Maeght.

Cet été, la Fondation Maeght ouvre les célébrations européennes de Riopelle100 en proposant une saison Riopelle très complète : grande exposition, danse, concerts, films, ateliers... Du 1er juillet au 12 novembre 2023, l'exposition « Jean Paul Riopelle – Parfums d'ateliers » explorera l'Œuvre de l'artiste comme il n'a jamais été vu grâce au commissariat de sa fille, Yseult Riopelle et à de nombreux prêts exclusifs publics et privés.

L'été 2023 marquera par ailleurs le retour de la danse à la Fondation Maeght avec la création dansée Passages du chorégraphe Noé Soulier, qui sera présentée dans des décors imaginés par Riopelle en 1967 pour Merce Cunningham, recréés à l'occasion de cette exposition et dévoilés pour la première fois au public cet été.

## À propos de Noé SOULIER

Le travail de Noé Soulier explore la chorégraphie et la danse à travers des dispositifs multiples incluant la scène, l'espace du musée et la réflexion théorique. Il développe ainsi une pratique à la fois conceptuelle et profondément ancrée dans le mouvement.

Ses pièces chorégraphiques Faits et Gestes (2016), Les Vagues (2018) ou First Memory (2022) tentent d'activer la mémoire corporelle des spectateurs grâce à des mouvements qui visent des objets ou des évènements absents, et suggèrent ainsi plus qu'ils ne montrent. Le film Fragments (2022) poursuit cette recherche sur la dimension fragmentaire de l'expérience du corps en la confrontant au cadre de la caméra.

L'exposition chorégraphiée Performing Art (2017), créée au Centre Pompidou puis au MUCEM, renverse la position habituelle de la danse dans le musée en déplaçant l'exposition sur scène, transformant les accrocheurs en performeurs et l'installation des collections en chorégraphie. Dans des projets comme le livre Actions, mouvements et gestes (2016) et la performance Mouvement sur Mouvement (2013), il analyse différentes manières de concevoir le mouvement qui visent à démultiplier l'expérience du corps. Né à Paris en 1987, Noé Soulier a étudié la danse au CNSMD de Paris, à l'École Nationale de Ballet du Canada ainsi qu'à P.A.R.T.S.

Il a également obtenu un master en philosophie à l'Université de la Sorbonne (Paris IV) et participé au programme de résidence du Palais de Tokyo, Le Pavillon. En 2010, il est lauréat du premier prix du concours Danse Élargie, organisé par le Théâtre de la Ville et le Musée de la Danse. De 2015 à 2019, il est artiste en résidence au Centre National de la Danse à Pantin. Ses créations ont été présentées, entre autres, par le Théâtre National de Chaillot, le Théâtre de la Ville, le Festival d'Automne à Paris, le Centre Pompidou, le Palais de Tokyo, la Biennale de la Danse de Lyon, le Festival Montpellier Danse, le MUCEM, Sadler's Wells Londres, Performa – New York, MOMA PS1 – New[1]York, le Wallis Theater – Los Angeles, la Biennale de Venise, Roma Europa Festival, le Kunsten Festival des Arts – Bruxelles, le Kaaitheater Brussels, Tanz im August – Berlin, Tanzquartier Vienna et le Teatro Municipal do Porto.

Parallèlement, il chorégraphie des pièces pour le Ballet du Rhin (D'un pays lointain, 2011), le Ballet de Lorraine (Corps de ballet, 2014), L.A. Dance Project (Second Quartet, 2017), le Ballet de l'Opéra de Lyon (Self Duet, 2021), le Nederlands Dans Theater (About Now, 2023) et la Trisha Brown Dance Company (2023). Depuis juillet 2020, il dirige le Cndc – Angers (Centre national de danse contemporaine), une institution unique dans le champ chorégraphique qui réunit un centre de création chorégraphique, une école supérieure de danse contemporaine et une programmation danse.

Scénographie réalisée à partir de dessins de Jean Paul Riopelle pour Merce Cunningham (1967), par Coraline Delorme et Thomas Guillaume, jeunes scénographes du programme Décors, post-diplôme du Pavillon Bosio, École supérieure d'arts plastiques de la Ville de Monaco.

Toiles peintes par les étudiants de 1re année Loeva Audoin, Kamal Cherkaoui, Emma Elouard, Mailys Lochowicz, sous la supervision de Frédéric Pohl et Laure Fissore professeurs au Pavillon Bosio.





### Noé Soulier: L'expérience Trisha Brown

ENTRETIEN – Noé Soulier revient tout juste de New-York où, accompagné de huit interprètes de la Trisha Brown Dance Company, il a finalisé la création de *In the fall*. À quelques jours de la première de « cette pièce adressée à Trisha », le directeur du Centre national de la danse contemporaine d'Angers se confie à umoove.

Pour le cinquantième anniversaire de la Trisha Brown Dance Company fut imaginé un programme célébrant l'héritage de cet illustre ensemble. Après la chorégraphe cubaine Judith Sánchez Ruíz, vous êtes le second artiste invité à l'intégrer en signant une œuvre. Comment avez reçu cette invitation?

J'étais à la fois surpris et touché car c'est une compagnie légendaire dans l'histoire de la danse contemporaine. Judith Sanchez était effectivement la première chorégraphe à signer pour la TBDC. C'est une ancienne danseuse de cette compagnie, il y avait donc une forme de continuité et légitimité à ce qu'elle signe une œuvre pour cet ensemble. Mais que moi je sois sollicité, ça m'a beaucoup ému. Je me souviens avoir dansé une reconstruction de Set and Reset quand j'étais étudiant à P.A.R.T.S il y a 15 ans. Si on m'avait dit à cette époque que je serais à New-York un jour avec huit des interprètes de la compagnie pour y chorégraphier une pièce, je n'y aurais jamais cru.

Vous dîtes : «Mon approche du mouvement porte la marque de celle de Trisha Brown. Même par ce qui la distingue, elle entre en dialogue avec l'incroyable renouvellement du champ chorégraphique qu'elle aura contribué à provoquer». In the Fall creuse-t-il le sillon d'un art brownien ?

Non, j'ai pris un chemin différent. Trisha Brown a eu une influence énorme sur la danse des années 80/90. Une artiste comme Anne Teresa de Keersmaeker en est le parfait exemple. Un peu comme dans l'histoire de la peinture, il y a des filiations qui se trament dans l'histoire de la danse. Balanchine et Forsythe, Brown et ATDK ... Pour *In the Fall*, je n'ai pas copié un style propre à Trisha Brown, pas essayer de l'imiter mais plutôt de m'appuyer sur la relation du mouvement que j'essaie de développer et celle qu'elle a construite. Donc j'ai pris un chemin différent même si forcément, in fine, Trisha Brown est présente dans l'œuvre. Mais de manière

Je me souviens d'une interview entre Yvonne Rainer et Trisha Brown. Elle lui disait que quand elle créait, elle tentait d'exclure tout ce qui ressemblait à de la danse moderne américaine. Je ne dirais pas que j'ai appliqué ce précepte pour In the Fall mais il y a un peu de cela. Je m'explique : dans la pièce, j'utilise des instructions simples. Par exemple : se projeter dans une direction jusqu'à déformation du mouvement et à la chute finale. Cette tâche crée bien évidemment des déséquilibres précaires, une dilatation du temps, questionne la gravité. Tout cela est présent dans le travail de Trisha Brown mais je me suis efforcé de repenser ces logiques de mouvement pour éviter toute forme de pastiche. J'ai ainsi dialogué avec sa grammaire pour la questionner et me questionner.

### Vous revenez tout juste de New-York où vous avez finalisé la pièce. Comment se sont déroulées les répétitions avec la compagnie ?

Je pensais proposer mon type de processus habituel et voir comment ça prendrait mais très rapidement j'ai transformé ma manière de travailler. J'ai pour habitude de générer du mouvement par le fait d'imaginer quelque chose. Par exemple, je dis à un interprète : « imagine un objet qui vient vers toi et que tu dois l'éviter » ... Esquiver un objet imaginaire en studio permet de créer une amorce de mouvement, une base qu'on retravaille ensuite. Avec les huit interprètes de In the Fall, j'ai remplacé cet objet imaginaire par un danseur. Un corps bel et bien réel et présent. Cette matérialisation a changé toute la donne. Il a permis la création de duo dont je ne gardais que la réponse du danseur en position d'esquive. Le rendu était alors plus littéral, concret. Cette option de l'objet matérialisé par un danseur m'a semblé être plus en phase avec ce groupe d'interprètes qui a une capacité à travailler le mouvement de manière très concrète et directe.

Quant au mouvement brownien, il est très fluide. On a l'impression que son accomplissement se fait sans effort, que les corps bougent par eux-mêmes. Mon propre vocabulaire inclut des gestes hachés, inorganiques, des contrastes dans l'écriture. Je pense que cette recherche de la rupture a permis aux interprètes d'appréhender un nouvel univers qui joue à la fois de la fluidité et de l'opposition. J'ai beaucoup appris de cette collaboration.

### Comment s'articule In the Fall avec les des deux autres pièces du programme : For MG et Working Title?

Difficile de l'exprimer clairement ce jour (NDLR: interview réalisée le 7 novembre) car nous n'avons pas encore eu de filage avec les costumes, les lumières, sur scène. On va le découvrir prochainement. Ce qui est certain c'est que le programme en question met au jour une exploration inédite de l'écriture du mouvement. Il y a chez Trisha Brown une manière très physique de travailler le mouvement. On y perçoit les forces qui s'exercent sur le corps et le mouvement. C'est différent de ce qu'on peut voir chez Cunningham ou Balanchine où la géométrisation du mouvement est prégnante. Là, le mouvement se définit en termes de force. Il nous fait éprouver notre corps comme une chose physique appartenant au monde physique au même titre que tous les objets qui nous entourent. C'est une expérience presque existentielle que Trisha Brown nous propose.

Mon vocabulaire est construit sur la base d'actions (par ex. frapper ou éviter) avec lesquelles j'explore là une toute autre strate du mouvement. C'est pourquoi je vous disais que j'instaure un dialogue avec l'œuvre de Trisha. Un dialogue entre deux strates ; qui s'exprimerait de manière intuitive, comme une résonance, une greffe.

### Savez-vous pourquoi For MG et Working Title ont-été choisis pour ce programme?

Je ne sais pas exactement ce qui a abouti à ce choix. Ces pièces n'ont pas été très vues en France, comparées à Set and Reset au répertoire de quelques ballets français, Glacial Decoy ou encore Newark.

For MG est une pièce radicale où un des danseurs reste totalement immobile, de dos, durant toute la durée de la représentation. Créée en 1991, cette pièce reste très contemporaine. Elle est à part dans le répertoire de Trisha Brown, évoluant comme un film, avec sa théâtralité et sa narration à peine esquissée, cryptique. Je trouve que For MG est une pièce des plus pièces les plus intrigantes du répertoire de la TBDC.

Working Title est plus dans la veine de Set and Reset: une explosion de mouvements avec une composition complexe, fluide et énergique. C'est une pièce jouissive.

Vous avez chorégraphié pour le Ballet du Rhin (D'un pays lointain, 2011), le Ballet de Lorraine (Corps de ballet, 2014), L.A. Dance Project (Second Quartet, 2017), le Ballet de l'Opéra de Lyon (Self Duet, 2021) et cette année le Nederlands Dans Theater (About Now, 2023). En quoi travailler avec la TBDC a été une expérience différente ?

Toutes les formations que vous venez de citer passent d'un chorégraphe à un autre au gré des commandes de création. Ses artistes naviguent d'un univers à l'autre avec aisance. Avec la Trisha Brown Dance Company, il m'a fallu créer une relation. Je m'y suis beaucoup concentré, ai été beaucoup à l'écoute de la troupe et de la résonnance de l'œuvre de Trisha Brown.

Vous savez, quand j'ai travaillé avec le NDT, une compagnie qui possède un lien très fort avec la danse classique, j'ai eu l'impression d'être dans un échange avec Forsythe ou Balanchine. Pour *In the Fall*, j'étais en dialogue avec l'œuvre de Trisha Brown. On créé toujours par rapport à une certaine histoire, une tradition. Quand on écrit une lettre à quelqu'un, on s'adresse à lui d'une certaine manière qui ne sera pas la même qu'à une autre personne. *In the Fall* est une pièce adressée à Trisha. On pourrait presque dire que je lui ai écrit.

### Le CNDC entretient une histoire avec Trisha Brown. En parallèle de la tournée à venir d'In the Fall va se dérouler un temps fort au CNDC. Quel en est le programme ?

Il y aura des ateliers pour les amateur-es, ouverts à tous car je trouve important qu'on puisse éprouver dans son corps l'héritage de la chorégraphe new-yorkaise.

Emmanuelle Huynh qui fut directrice du CNDC ( NDLR : de 2004 à 2012) a publié un livre d'échanges avec Trisha Brown (NDLR : Histoire(s) et lectures aux Presses du réel, 2012). Elle l'a également beaucoup invitée pendant sa direction du CNDC ; l'école a également profité de ces échanges France/USA. Il sera donc intéressant de l'entendre parler de Trisha.

Et puis les étudiants de l'école du CNDC vont jouer une version Set and Reset... Ce temps fort durera près de deux semaines et je l'espère sera aussi riche que l'histoire entre la chorégraphe américaine et le centre angevin!

### Au-delà du CNDC, Trisha Brown a entretenu des liens forts avec la France. Avez-vous pu échanger avec la compagnie autour de ce compagnonnage?

Bien sûr, nous avons fait une sortie de résidence à l'issue de nos récentes répétitions new-yorkaises et d'anciens interprètes de la compagnie étaient présents et émus d'être là. Vous savez la France a beaucoup compté pour Trisha Brown. À ses débuts, dans les années 70, elle créait des performances auto-financées, à l'économie informelle. Mais à compter des années 80, elle a investi les théâtres et trouvait bien souvent les financements auprès de l'Europe et de la France notamment. Michel Guy, Ministre de la Culture et fondateur du Festival d'Automne, a œuvré en ce sens (For MG lui rend hommage). La venue de Trisha (et d'autres artistes américains) en France a d'ailleurs participé à nourrir la danse contemporaine européenne. Cette histoire transatlantique, au long cours, est riche d'échanges. Elle est précieuse, et oui l'équipe de Trisha ne l'oublie pas.

Propos recueillis par Cédric Chaory





# « C'est une pièce écrite à Trisha »

Dans le cadre du Temps fort Trisha Brown, le directeur du CNDC Noé Soulier crée « In the Fall » avec huit interprètes de la Trisha Brown Dance Company.

### **ENTRETIEN**

Noé Soulier, le directeur du CNDC (Centre national de danse contemporaine), a créé « In the Fall » avec huit interprètes de la Trisha Brown Dance Company dans le cadre du Temps fort Trisha Brown.

### Que représente la chorégraphe américaine Trisha Brown dans l'histoire de la danse?

Noé Soulier : « C'est la chorégraphe la plus importante de la deuxième moitié du XXe siècle. Elle marque la rupture post-moderne avec les grandes techniques modernes. Dans les années soixante, soixante-dix, beaucoup d'expérimentations se font à New York et notamment au sein du collectif Judson Church dont font partie notamment Steve Paxton, Simone Forti, Yvonne Rainer et donc Trisha Brown. Ils vont changer l'histoire de la danse en ayant une approche très libre et c'est symbolique que cela naît dans une église et non dans une salle de spectacle. C'est là où Trisha Brown est vraiment centrale : elle a inventé des nouvelles manières de composer et d'écrire le mouvement. C'est simplificateur mais jusqu'à elle, dans la danse classique, néoclassique, le mouvement est surtout défini géométriquement; elle, tout en partant de cette technique, elle définit le mouvement en termes de force : la gravité, l'inertie, la force musculaire. Tout ça a eu une influence énorme sur la danse moderne. Il y a un avant et un après Trisha Brown. »

Avec cette création « In the Fall », est-ce que c'est Trisha Brown qui traverse Noé Soulier ou Noé



Le Quai, Angers, jeudi. Le directeur du CNDC, Noé Soulier (au centre) donne ses indications aux danseuses et danseurs de la Trisha Brown Dance Company.

### Soulier qui traverse Trisha Brown?

« Des liens étaient déjà là, sans avoir besoin de les créer. Le corps du travail de Trisha Brown porte sur le mouvement. Elle travaille vraiment l'écriture du mouvement et c'est aussi ce que j'essaie de faire. Et comme l'expérience des œuvres de Trisha Brown en tant que danseur et spectateur a été tellement marquante pour moi, a tellement influencé ma propre pratique, je savais qu'il y aurait un lien. Il y a donc cette définition du mouvement par la géométrie, celle par la physique et la mécanique et moi je développe une définition par des actions: frapper, éviter, danser, attraper... Chez Brown, il y a une très grande fluidité; chez moi, il y a un rapport à la rupture. Le rap-

port à l'effort est différent et j'étais curieux de voir comment ces danseuses et danseurs là allaient s'emparer de cette approche. Et cela s'est traversé dans tous les sens (rire). Au final, ce n'est pas une pièce en hommage à Trisha, c'est une pièce que j'ai écrite en pensant à elle, écrite à elle plus que pour elle. »

### Votre création a engendré le Temps fort ou s'inscrit-il de dans ?

« La création a été l'occasion du Temps fort. Il naît de la convergence de plusieurs choses : on a déjà programmé des pièces de Trisha et notamment « Roof Piece », notre première proposition à Angers ; les étudiants ont travaillé sur son répertoire pendant leurs trois années; il y aussi l'histoire de Trisha avec le Cndc: la création de « Newark » en 1987, de nombreuses venues et interventions au sein de l'école et l'échange très riche entre Trisha Brown et Emmanuelle Huynh qui a donné naissance à un livre. Il y avait plein de fils à tirer de cette histoire. »

LELIAN





DANSE - CRITIQUE

## Noé Soulier la Trisha Brown Dance Company



CRITIQUE LA FILATURE / MAC CRÉTEIL / ANTIPOLIS THÉÂTRE D'ANTIBES / TOURNÉE / CHOR. TRISHA BROWN / NOÉ SOULIER

Publié le 20 novembre 2023 - N° 316

Pour la première fois de son histoire, la Trisha Brown Dance Company passe commande à Noé Soulier d'une création qui s'articule avec son répertoire. Une soirée exceptionnelle.

In the Fall (En automne) est une pièce signée Noé Soulier, qui sait rester simple comme son titre l'indique, tout en ouvrant un champ des possibles chorégraphiques. Débutant dans une pénombre où seuls les corps semblent prendre la lumière, s'écrit sous nos yeux un duo tout en complémentarité, où une figure complexe se construit à deux. Alors se déploie un mouvement absolument somptueux dans ces corps comme saisis en plein vol, à la limite de la chute. Les ensembles défient les contraintes gravitaires, dépassent les limites auxquelles ces corps non célestes sont assignés. Dans In the Fall, le mouvement, porté par des danseurs et danseuses d'exception, va le plus loin possible, comme s'il s'allongeait infiniment, dépassant même leurs extrémités physiques. La chorégraphie joue du répons et du contrepoint, les interprètes se rassemblant en brefs unissons aussitôt brisés qui composent une calligraphie de l'espace, avant d'alterner instants élégiaques et accélérations démoniaques, ensembles un peu sportifs et moments plus légers que l'air. In the Fall avec sa puissance et sa grâce s'inscrit dans une histoire de la danse et instaure un dialogue rêvé entre deux chorégraphes, deux époques, mais avec une même compagnie.

### Chorégraphies inaltérables

Working Title est une pièce époustouflante, joyeuse avec ses costumes bigarrés un peu seventies, rapide, dynamique, tout en courses, en sauts plein d'allégresse, dont certains sont presque perpendiculaires au sol. Le mouvement y est imprévu. La gestuelle conjugue simplicité et sophistication La musique de Peter Zummo, avec des accents de gamelan indonésien ou de cirque, ajoute à cette impression de légèreté pleine d'entrain. For MG: The Movie, (1991), est un hommage à Michel Guy, fondateur du Festival d'Automne. La chorégraphie explore une danse complexe, sans force ni élan, qui évolue dans une sorte de douceur mélancolique et d'abandon mystérieux. La gestuelle oscille d'une fluidité séduisante et sensuelle à la mise en espace de formes quasi-immobiles affinant la perception du mouvement dansé. Ralentis, subtils décalages, atmosphère lumineuse d'un automne qui laisse filtrer ses derniers éclats ou fumées noires qui envahissent le plateau auréolent la pièce d'une beauté énigmatique. Comme dans un film, bruits métalliques ou mécaniques, coup de feu, ou même canette qui roule au sol font entrer la vie dans la partition, une forme de narration invisible qui souligne l'émergence de mouvements flottants.

Agnès Izrine





Trisha Brown, Noé Soulier "In The Fall", "Working Title"et
"For M. G:The Movie" par la Trisha Brown Dance Company
: la révélation...United colors off Trisha...

La danse américaine a été marquée par la puissance et la créativité révolutionnaire de la danseuse et chorégraphe Trisha Brown. Six ans après le décès de celle-ci, ce programme concrétise une nouvelle étape dans la vie de la compagnie qui désormais invite d'autres chorégraphes à créer pour ses danseur-euses.

En bonne cum-panis...

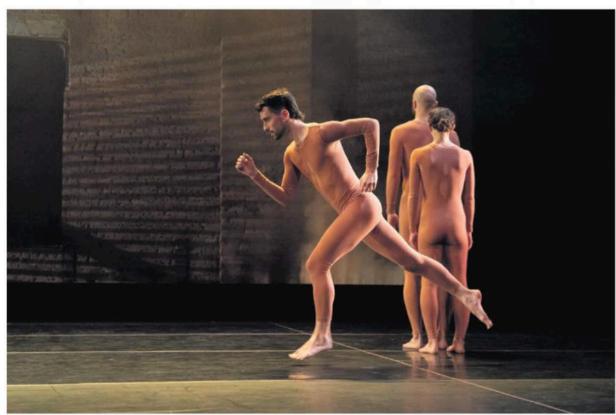
Reflétant l'esprit d'innovation incessant de Trisha Brown, le programme fait dialoguer son style et son héritage à elle, avec une nouvelle génération d'artistes talentueux·ses et généreux·ses. La création est portée par des danseur·euses formé·es à l'école de cette grande dame de la danse : la fluidité extraordinaire et la gestuelle fine des artistes, empreinte de puissance et d'émotions retenues, révèlent une énergie intérieure insoupçonnée. Au dynamisme des circonvolutions répondent l'immobilité ou l'imprévisible asymétrie des compositions. Les forces fondamentales guident les corps et s'harmonisent, avec des transitions inorganiques, des décalages entre intention et geste... Les spectateur·rices sont transporté·es au cœur d'un propos à défendre : celui de l'héritage, des racines et des permanences du langage chorégraphique.

Que la filiation est opérante!Noé Soulier invité à chorégraphier pour la légendaire compagnie: gravité, pressions, force, poids, volume, espace: la patte de Trisha s'y retrouve magnifiquement portée par l'esprit de "compagnie", cum-panis, ce qui se partage, se rompt ensemble pour se l'approprier. Pas de formes ici géométriques ni de courbes ou lignes solides chères au "ballet" moderne. Mais plane le geste qui vient s'ajouter à un autre à la manière d'une sédimentation, comme un palimpseste, une "accumulation" magnétique des corps dans l'espace commun. Des verbes d'action pour genèse de cet ""In the fall": contraction, explosivité, contrainte des mouvements inorganiques contraires à la grande fluidité remarquée des gestes de Trisha Brown: relax, détente, enroulements et feinte nonchalance débridée, relâchée...Surprise donc que cette soirée où domine la couleur et son traitement ainsi que la création musicale appropriée à ces opus singuliers. Déjà ,dans la pièce de Noe Soulier, c'est aux couleurs fondamentales de réfléchir le monde chorégraphique. Palette franche et bigarrée qui se décline en couples, solo et pour octuor qui ne cesse de se détricoter. Couleurs des costumes signés Kay Voyce, de la musique de Florian Hecker toute imprégnée de dialogues, de questionnement sans nuance de célébration univoque d'un langage trop solitaire. Release, mouvement sur mouvement se retrouvent dans la pièce de Noé Soulier comme une invitation à dépasser la technique brownienne sans la renier. Les corps des danseurs pétris de cette approche vivante et unique laisser la gravité agir sur le poids du corps sans cesse. Avec ses surprises, ses pieds flexes, ses jambes qui indiquent instinctivement les changements de direction alors que le buste les précède ou les infirment. C'est de toute beauté et les e-motions surgissent sans abstraction notoire; le corps est présent et raconte sa musicalité pleine de couleurs du temps: une composition très picturale à la manière d'un Kandinsky ravi par le traité des couleurs de Goethe...Hommage à ce qui pourrait être un héritage d'écriture mais qui au contraire fait fructifier le mouvement de Trisha Brown: des traces, des traits dans l'espace qui se gravent et s'impriment comme ses gestes dessinés."Pour In the Fall, je n'ai pas copié un style propre à Trisha Brown, pas essayé de l'imiter mais plutôt de m'appuyer sur la relation du mouvement que j'essaie de développer et celle qu'elle a construite. J'ai dialogué avec sa grammaire pour la questionner et me questionner." Noé Soulier « L'héritage du travail de Trisha Brown ne se situe pas uniquement dans les pièces qu'elle nous a léguées, mais aussi dans l'intimité des corps des interprètes qui ont contribué à créer cette œuvre au fil des décennies. L'histoire de la danse n'est pas seulement celle des œuvres, mais peut-être avant tout, celle des manières de répéter, de s'échauffer, de se mouvoir : celle de relations uniques à son propre corps qu'inventent ensemble danseur-euses et chorégraphes. » Noé Soulier

"Worging Title" succède à cette création, chorégraphie de 1985 reconstruite par Carolyn Lucas qui dirige la compagnie.La musique de Peter Zummo éclatante de diversités percussives et sonores tient aux corps des danseurs, tous costumés de couleurs pastels, tuniques et pantalons flottants. Pour mieux épouser une gestuelle angulaire, tectonique peu commune à Trisha que l'on connait mieux avec son velouté dynamique,énergique fluide et fuyant.i Un "Laterll pass" en devenir, architecture dansée à merveille dans un consensus de groupe soudé, interliguéré à souhait. Loin d'une relecture, une restauration, une reconstitution intelligente d'une pièce emblématique, "ancienne" du répertoire de la compagnie. Et quand loin d'un mausolée dressé en mémoire de, l'opus est vivant et en osmose, symbiose avec l'esprit d'aujourd'hui de la compagnie.

Il en va de surprise en surprise avec "For M.G.: The movie", une pièce de 1991: chorégraphie, costumes, lumières et décor de Trisha Brown! Seule la musique lui échappe, celle de Alvin Curran pleine de bruitages, d'évocation de sonorités du quotidien et autres aventures sonres au poing. Un espace musical pluriel qui contraste avec les costumes orangés, justaucorps traditionnels très cunninghamiens qui façonnent et délivrent les corps tels quels. Etrange composition stricte et pleine d'humour à la fois. où les corps composent des variations de déplacements, de directions de segments corporels étonnants, vecteur d'intentions, de décisions surprenantes dans l'espace. Une composition, écriture d'orfèvre de la chorégraphe pour souligner la virtuosité inhérante des interprètes galvanisés par ce vocabulaire pertinent et si efficace de Trisha Brown: chorégraphe "multiple", déroutante dont a su si bien parlé et contenir les paroles Lise Brunel dans son "Trisha Brown"...A relire absolument...à "Bâtons rompus".....

# 



En troisième partie, For M. G.: The Movie (1991), œuvre hommage à Michel Guy, fondateur du Festival. STÉPHANIE BERGER

# L'art de Trisha Brown revit au Festival d'automne

**DANSE** La compagnie de la grande dame de la post-modern dance présente deux pièces de son répertoire et une création de Noé Soulier, qui respecte l'esprit de celle qui a pulvérisé l'esthétique traditionnelle.

a Trisha Brown Dance Company est en France pour plusieurs représentations, avec deux pièces de sa fondatrice (1936-2017) et une commande passée à un chorégraphe extérieur, en l'occurrence une création mondiale de Noé Soulier (1). Depuis la disparition de Trisha Brown, sa compagnie, dirigée par Carolyn Lucas, continue de transmettre l'héritage de la grande dame de la post-modern dance

lorsqu'elle suspendait ses interprètes à des cordes nouées sur les toits carrés de quinze « blocs » de Manhattan. C'était alors les Roof Pieces (1971-1973). Trisha Brown a su désaxer le regard du public, prohiber tout point de vue unificateur, bousculer les hiérarchies, pulvériser le rapport scène-salle, orchestrer de neuves façons de se mouvoir et défier les contraintes de la gravité. Elle a inventé, au sens littéral, le mouvement « brownien ».

En 1998, dans son Orfeo, de Monteverdi, les danseurs, accrochés à des filins, évoluaient à plusieurs mètres du sol. Avec

Montpellier, avec It's a draw, remettant son art en question, elle, qui pratiquait le dessin depuis l'enfance, évoluait au sol sur une grande feuille blanche, des pastels entre les doigts de pied.

### LA VIVACITÉ DES CORPS

En création mondiale, donc, In the Fall, de Noé Soulier, met en scène les huit interprètes (quatre femmes, quatre hommes) de la Trisha Brown Dance Company, Noé Soulier avoue avoir éprouvé un choc la première fois qu'il a vu une pièce de Trisha. « Avec elle, dit-il, on fait l'expérience, en Sont légendaires les performances des If you couldn't see me (1994), elle dan- tant qu'être humain, de ce que c'est d'être un avant Beauvais (le 12 décembre), et le seront tout débuts à la Judson Memorial Church, sait carrément de dos. En juillet 2003, à corps physique dans un monde physique.» au Théâtre Jean-Arp de Châtillon-Clamart, le 16.

Un corps conçu en termes de « gravité, de pressions, de forces, de poids, de volumes, d'espace ».

En solo ou en groupe, Noé Soulier assume les accumulations de mouvements qui constituaient la signature de la chorégraphe. D'abord ils sont deux à oser toutes sortes de figures tendues. Le poids de chacun repose sur un seul talon, un seul coude, voire le dos ou la nuque. On guette la mise en tension, puis l'instant du déséquilibre qui crée la chute et signe la fin du geste. Avec Trisha Brown, le poids du corps devient l'une des composantes du mouvement. Elle nommait «release» le fait de laisser la gravité agir.

Noé Soulier compte sur les interprètes, véritables archives vivantes, pour sa danse à base de «contractions, d'explosivité, de mouvements inorganiques ». Il est des gestes captés en plein vol, comme des papillons chassés d'un revers de main. Les duos, trios et quatuors se répondent par segments d'anatomies aux inflexions musclées.

### LA NOSTALGIE EN POINTILLÉ

En deuxième partie, pour Working Title (1985), de Trisha Brown, la compagnie est en costumes bigarrés, couleurs acides (vert et jaune citron). Les gestes d'allégresse tirent vers le haut. C'est simple et complexe, pas d'émotion mais la vivacité des corps, qui ne restent jamais longtemps sur le même appui, comme évoluant sur de l'eau ou de la braise.

En troisième partie, c'était la pièce très attendue, For M. G.: The Movie, inspirée à la chorégraphe par ses conversations avec Michel Guy. C'est une œuvre hommage, composée en 1991, un an après la mort du fondateur du Festival d'automne. En justaucorps à la Cunningham couleur chair, ils évoluent dans une très douce lumière automnale. Un couple reste obstinément de dos, tourné vers hier, tandis qu'un danseur marche à reculons comme on remonte dans le temps. C'est à la fois fluide et plein de densités stoppées net. La musique (classique, une valse de Chopin à peine esquissée), s'étoffe de sons très concrets: bruits de rue, bruit d'une canette qui roule au sol, coups de feu... Là encore, Trisha Brown pulvérisait l'esthétique traditionnelle de la danse. Beaucoup d'elle passe dans cette pièce : mouvements flottants à l'architecture impensable, accumulations, limites arbitrairement imposées, combinatoire infinie, sauts, torsions et gestes en déséquilibre. Et puis, il y a la nostalgie en pointillé, issue de la plus sûre abstraction. Quel plaisir de voir la chorégraphe ainsi ravivée du dedans par ses propres danseurs, à travers le choix de cette pièce qui rend hommage au fondateur du Festival d'automne, lequel, à son tour, rend hommage à l'inoubliable Trisha Brown.

**MURIEL STEINMETZ** 

(1) Dans le cadre du Festival d'automne. Les trois nièces ont été présentées au MAC de Crétei



par Vincent Pialat - 21 mars 2024

C'est l'histoire d'une rencontre artistique longtemps désirée. Le chorégraphe français Noé Soulier, Directeur du Centre national de danse contemporaine à Angers, a été sollicité par la prestigieuse Trisha Brown Company de New York pour élaborer une pièce. « In the Fall » sera montrée au Joyce Theater (175 8th Avenue) du mardi 26 au dimanche 31 mars pour sa première américaine.

Depuis le décès de Trisha Brown en 2017, Noé Soulier n'est que la deuxième personne invitée à créer une nouvelle œuvre pour la très réputée troupe de huit danseurs et danseuses. « Quand ils m'ont sollicité, j'ai été très impressionné », confie ce trentenaire qui avait déjà travaillé aux États-Unis, il y a quelques années, en élaborant une pièce pour la LA Dance Project de Benjamin Millepied. « J'ai toujours été un admirateur du travail de Trisha Brown, poursuit-il. Elle a réellement inventé sa propre manière de bouger, de se mouvoir. »

### Un livre bientôt traduit pour les Etats-Unis

Le chorégraphe français, lui aussi, a su inventer petit à petit son propre langage des corps. Il le développe dans son livre *Actions, Mouvements et Gestes*, bientôt traduit en anglais et qui va paraître aux États-Unis. L'ouvrage débute justement par sa découverte de Trisha Brown, et par la difficulté à reproduire les mouvements de l'artiste américaine. Face à cette difficulté, Noé Soulier en tire le besoin de se détacher de sa formation classique pour faire naître une nouvelle approche.



Le chorégraphe français Noé Soulier, directeur du CNDC d'Angers, a été invité par la Trisha Brown Dance Company pour créer une nouvelle pièce. © Wilfried Thierry

« Ce que j'ai développé depuis est né de ma rencontre avec le travail de Trisha Brown, explique Noé Soulier. Mais il y a des différences entre nos approches : dans le travail de Trisha, tout est très fluide. Chez moi, on trouve quelque chose de plus rugueux, plus haché. » Ce qui lui a évité de tomber dans le piège de la copie ou du pastiche quand il s'est agi d'imaginer une œuvre pour la compagnie de la chorégraphe qui l'a tant marqué.

La pièce, qui joue sur le double-sens du mot « Fall », puisqu'elle met en scène une chute, a été imaginée l'automne dernier lors de <u>la résidence</u> du danseur français à Albertine. Pendant un bon mois, il a travaillé avec la troupe dans un studio de l'East Village. Le loft était auparavant occupé par le Boy's Club of New York et en gardé les vestiges (douches, vestiaires, etc.) qui lui donnent un charme un peu désuet. Noé Soulier, lui, n'a pas boudé son bonheur de faire partie un temps de la Grosse Pomme.

### Entre Brooklyn et Manhattan

« Être un mois à New York à l'automne est quelque chose de génial, reconnaît-il. En y passant quelques jours, on a juste le temps de visiter quelques lieux. En y restant plusieurs semaines, on peut vivre un peu dans la ville, éprouver son rythme, sentir son énergie. Je logeais à Brooklyn et je traversais tous les jours le pont à vélo. Je me régalais de voir devant moi ce paysage moderniste qui ne ressemble à aucun autre. »

La pièce a déjà commencé à être rodée à travers diverses dates en France fin 2023. À New York, elle a été présentée en studio auprès, notamment, d'anciens danseurs de la compagnie. « La réception a été très chaleureuse, ils ont tous été très touchés par ma proposition et y ont vu une résonance avec le travail de Trisha Brown », exprime Noé Soulier. L'histoire donc d'une rencontre entre des artistes du corps qui se sont longtemps tournés autour. Quoi de plus naturel, finalement, pour des danseurs.



## SPRING CULTURE PREVIEW

What we're watching, listening to, and doing this season.

Seven years after Trisha Brown's death, the **Trisha Brown Dance Company** soldiers on, and lately it has begun commissioning new work. "In the Fall" is the second such creation; Noé Soulier, its choreographer, is based in France, where the influence of Brown's momentum-driven, lucid dances has loomed large. At the Joyce (March 26-31), Soulier's piece is performed alongside "Glacial Decoy" (1979), a beautiful, spare work by Brown in which luminous dancers clad in white pleated dresses move, with loose-limbed elegance, in front of black-and-white images of everyday places. (The set and costume designs are by Robert Rauschenberg.)





# Spring Preview: Myth, Ancient History, And Burt Bacharach Inspire Dance and Opera

### Trisha Brown Dance Company at The Joyce (March 26-31)

A pioneer in finding the choreographic beauty in pedestrian movement and site-specific performance, <u>Trisha Brown</u> may have passed in 2017, but her company is going strong. Their new season at the Joyce includes the TBDC's second ever commission, *In the Fall*, by French choreographer Noé Soulier. It will be presented alongside two of Brown's iconic works, *Glacial Decoy* (1979)—her first collaboration with Robert Rauschenberg—and *Working Title* (1985), a test of her dancers' strength and stamina.



### Review: A New Dance at Trisha Brown Examines the Act of a Fall

The Trisha Brown Dance Company returned to the Joyce Theater with an enthralling premiere by the French choreographer Noé Soulier.



Members of the Trisha Brown Dance Company in Noé Soulier's "In the Fall," which pren on Tuesday at the Joyce Theater. Credit...Andrea Mohin/The New York Times



### By Gia Kourlas

March 27, 2024

As the Trisha Brown Dance Company continues on without Trisha Brown — the great postmodern choreographer  $\underline{\text{who died in 2017}}$  — the group has staged works on and off the proscenium stage, and even relocated her works  $\underline{\text{to a beach}}$ .

But a company can only get so far with its founding choreographer's dances. It has entered the inevitable phase of needing to commission new works, and for its latest season at the Joyce Theater, which began on Tuesday, the group tapped the French choreographer Noé Soulier to create a premiere, its second by someone other than Brown.

Soulier's "In the Fall" is part of a season dedicated to <u>Steve Paxton</u>, who died last month. In the new work, Soulier presents a finely wrought response to Brown's vocabulary, deconstructed painstakingly as he places it under a microscope.

"In the Fall," created with the support of Dance Reflections by Van Cleef & Arpels and others, features eight dancers in all, wearing separates in blue, yellow or red, designed by Kaye Voyce. The performers periodically show up at the same time, but even when they do, it is still a stage of individuals. The stark lighting, by Victor Burel and Soulier, makes them glimmer like jewels seen from a distance in a cave.



Burr Johnson, left, and Ashley Merker in "In the Fall." Credit...Andrea Mohin/The New York Times

At first, two dancers are highlighted, Ashley Merker and Burr Johnson, each in blue and moving with ample space in between them as they navigate a darkened stage. Their bodies slowly morph and deepen into shapes and balances, and they succumb to gravity. It's not fast and furious but initiated, seemingly, by a deep internal pull.

The dancers aren't outwardly showy, yet they are dramatic, with matter-of-fact, glacial clarity. In contrast with the willowy fluidity of Brown's movement, which brushes and tickles the air with seemingly unrestrained looseness, Soulier organizes bodies carefully, segment by segment. His idea of a fall is one of everlasting motion; it trickles out of the body not as much to collapse as to crumble, leaving behind pools of flesh.

Soulier, who is the director of the Centre National de Danse Contemporaine in Angers, France — one of that country's government-supported choreographic centers — studied Brown's vocabulary and repertoire as a student at <a href="the Performing Arts Research and Training Studios">the Performing Arts Research and Training Studios</a> in Brussels. In a program note for the Joyce, he writes that while Brown "reveals the fundamental forces at work in the body," he explores "inorganic transitions, the gap between intention and gesture, effort and contraction."

But as "In the Fall" attests, there is an inner and outer force for both. While movement has a way of melting off bodies in Brown's work, Soulier, in his way of slowing things down, demonstrates an order and logic that echoes the structure binding Brown's ribbonlike flow

Set to a score by Florian Hecker, in which environmental sounds wash over the stage evoking sprinklers and distant traffic, Soulier's dance moves through solos and duets that feel like personal contests of control and dimension. It builds to a place of speed — bodies turn more turbulent as they rise and fall — before settling into its earlier pace, in which Johnson, repeating an image, uses his length to incredible effect as he balances on one foot with the other bent backward. His knees remain close as he folds over with his arms straight behind him until he rounds over so deeply that this torso twists into a fall.



Jennifer Payán, left, and Cecily Campbell in "Glacial Decoy," with designs by Robert Rauschenberg. Credit...Andrea Mohin/The New York Times

This premiere was joined by two of Brown's works, the masterpiece "Glacial Decoy" (1979), featuring visual design and costumes by Robert Rauschenberg, and "Working Title" (1985), set to music by Peter Zummo. In that second, playful work, a brighter, more connected foray into solos and duets, Brown used its phrases, which pushed the dancers' physical limits, as a choreographic resource. (One iteration of the dance features a performer lifted into the air by a harness — Brown was transfixed with the idea of flying — but the Joyce production omits it.)

On Tuesday, "Working Title" was an opportunity to study its dancers, including the alluring Jennifer Payán, who imparts an exciting rag doll precision to all of her parts, and Amanda Kmett'Pendry, a former company member filling in for an ill dancer, whose artistry is imbued with ease.

And here, the elegant Catherine Kirk found more softness in Brown's movement. In a solo, her long limbs became liquid while still on high alert as she made a mad dash into a back wing. It was glorious, bringing to life Brown's program note about the dance: "If you're going fast, you just have to pick where you place your feet."

In "Glacial Decoy," Brown's first collaboration with Rauschenberg and her first proscenium work, four women — a fifth enters later — wear the artist's long, diaphanous dresses that make them look as if they're floating. They slide back and forth in choreography that, at first, has them curling in from either side of the stage. It's sly, purposely trippy: How many dancers *are* there?

All the while, Rauschenberg's images of Americana slide by, too. Black-and-white photographs — a tree with a string tied around it, a single lightbulb, a bicycle seat — provide stunning contrast as everyday life, much of it dusty and summertime hot, brushes up against gliding and ghostly female forms. "Glacial Decoy" remains the marvel it always has been.

### Trisha Brown Dance Company

Through Sunday at the Joyce Theater, Manhattan; joyce.org.

<u>Gia Kourlas</u> is the dance critic for The Times. She writes reviews, essays and feature articles and works on a range of stories. <u>More about Gia Kourlas</u>





# Quand Avignon danse

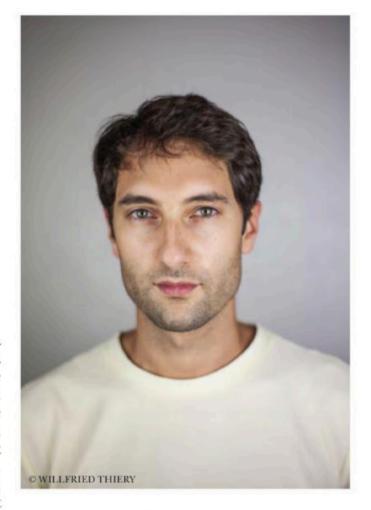
Nouvelle étape dans la recherche de **Noé Soulier** sur une danse savante et joyeuse, *Close Up* intègre six danseurs, cing musiciennes, Bach et cadrage vidéo.

PAR THOMAS HAHN



La grande création chorégraphique, sur le plateau de l'Opéra d'Avignon, incombe donc à Noé Soulier, ce fils par procuration de la danse américaine en France, qui dirige le Centre National de Danse Contemporaine d'Angers. Nous avions dit toute notre estime pour ses recherches et la joyeuse complexité de son travail à partir de gestes du quotidien, en janvier 2023, autour de ses créations First Memory et Clocks & Clouds. Avec son envie de mouvement et de technicité, qui parfois donne le vertige à ses interprètes comme au spectateur, Soulier tient haut le flambeau d'une composition chorégraphique et d'une exigence technique qui peuvent encore rivaliser avec celles des compositeurs classiques ou jazz, jouant en permanence avec les formes et leur dépassement.

Et justement, en créant *Close Up*, il se tourne vers Johann Sebastian Bach, cherchant l'endroit où le Kantor de Leipzig travailla sur une construction polyphonique abstraite ou contrapuntique: *L'Art de la fugue* et *L'Offrande musicale* ainsi que des mouvements de sonates choisis pour leur



inventivité mélodique et harmonique. Mais à partir de cette abstraction, Soulier tire une fois de plus des lignes directes en direction de la vie réelle : « Nos expériences les plus intenses comme les plus infimes sont complexes et polyphoniques. C'est cette dimension non linéaire de notre expérience affective que je souhaite sonder. »

Avec six interprètes, qui peuvent venir de la danse contemporaine comme des danses urbaines, il poursuit son exploration du mouvement. Mais il leur laisse cette fois, au cours du processus de recherche, une grande liberté à improviser à partir de tâches précises, comme cela se pratiquait en partie à la Judson Church, berceau new-yorkais de la danse contemporaine. L'enjeu? « Déjouer l'aspect prévisible d'une improvisation spontanée, où les habitudes motrices se déploient librement, comme celui d'une écriture planifiée, limitée par mes propres automatismes compositionnels. » Attraper, éviter, frapper ou lancer restent la base de cette fulgurance bien méditée, ici accompagnés sur instruments anciens, dont le clavecin et la viole de gambe, par un quintette féminin, l'Ensemble il Convito sous la direction de Maud Gratton, en diapason avec deux chorégraphies : celle qui se danse sur le plateau et l'autre, créée en live par la caméra, où un savant cadrage répond à l'abstraction musicale en se rapprochant des corps et de leur architecture. D'où le titre : Close Up.











En répétition pour Close Up, Noé Soulier, chorégraphe et directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers, s'affranchit des cadres.

# Au plus orès de adanse

ne faible lumière baigne le studio du Centre national de danse contemporaine d'Angers ce jour-là. Pourtant, à l'extérieur, c'est grand beau temps. Mais au plateau, une autre intensité se fait jour, portée par un sextet de danseur-ses. Close Up, création en cours, marque pour Noé Soulier une nouvelle étape dans une trajectoire parfaite. Une approche entre écriture et improvisation, un ensemble musical, Il Convito, dirigé par Maude Gratton,

et l'usage de l'image, enfin. Le chorégraphe n'a cessé de nous surprendre - et parfois, de nous perdre. Après avoir étudié la danse et obtenu un master en philosophie à la Sorbonne, Noé Soulier a multiplié les expériences de Performing Art à Beaubourg jusqu'au film Fragments. Ses pièces ont à voir avec la mémoire, celle des interprètes comme du public. Sous nos yeux, le mouvement prend encore une autre approche. "J'essaye de trouver un endroit chorégraphique ni complètement abstrait ni complètement narratif", témoigne Noé Soulier. Des actions pratiques comme "éviter, frapper, lancer"

sont ainsi détournées de leur finalité. Il s'agit de créer une forme d'expressivité non narrative. Ici une épaule pointée, là une jambe tendue, retournée. "On travaille avec beaucoup de choses qui concernent le centre du corps. Cela amène une certaine sensualité à partir de cette articulation chorégraphique." L'usage de la caméra - dans une autre partie de Close Up - vient confirmer le centre comme un tout. "Les phrases de mouvement étaient très écrites dans mes précédentes pièces. Au point d'avoir l'impression de rentrer dans un automatisme compositionnel. Avec cette part d'improvisation, j'entends déjouer les automatismes de l'un par l'autre", confie l'auteur-chorégraphe.

En duo ou en solo, les répétitions s'étirent dans un climat apaisé, seulement trouées des rires de Nangaline Gomis. Avec, à ses côtés, Julie Charbonnier, Samuel Planas, Mélisande Tonolo, Gal Zusmanovich et Yumiko Funaya, dernière complice de Soulier depuis quelque temps, il·elles forment un ensemble tout en harmonie. "Je demande aux interprètes des choses très difficiles. Ils donnent beaucoup d'eux-mêmes, d'un certain point de vue, leur intimité chorégraphique est mise en jeu. Je dois, par conséquent, créer un espace dans lequel ils se sentent en sécurité, lâche le chorégraphe. Si on veut qu'un danseur aille loin dans la recherche, soit vous optez pour un état de choc, le sortant de sa zone de confort, ce qui est un peu la méthode traditionnelle - et je trouve cela violent, on obtient autant qu'on annule -, soit vous arrivez à partager la curiosité. Et vous avez un danseur qui se surprend lui-même. Cela devient passionnant. Voilà comment je veux travailler avec eux. Il s'agit d'un chemin de confiance que nous empruntons. Après tout, cela n'est pas si courant dans la vie."

Avant la pause, il faut s'activer à trouver des genouillères, prendre un instant pour visionner un extrait, être dans un dialogue permanent avec l'équipe, dont les musicien-nes d'Il Convito présent-es à Angers. Noé Soulier a fait, cette fois, le choix de Bach, avec des pièces appartenant à L'Art de la fugue. Le compositeur allemand est sans doute l'un des plus prisés des chorégraphes. D'Anne Teresa De Keersmaeker à Dominique Bagouet, de Trisha Brown à Alain Platel, il-elles sont nombreux-ses à avoir pris ce risque. Noé Soulier cite volontiers une pièce de William Forsythe, The Vile Parody of Address, dans laquelle Bach est joué par Glenn Gould. "Il y a un côté intemporel avec Bach, dans la plupart de ses œuvres. Lorsque vous écoutez Scarlatti, vous êtes dans le baroque, Schumann, dans le romantique; mais avec Bach, c'est autre chose. On pourrait même imaginer que cela a été composé à une autre

époque que la sienne. J'aime son abstraction dans la polyphonie. Ce qui est prenant chez Bach tient à ce génie structurel, presque mathématique, et tout autant à quelque chose d'émouvant. Comme une union des contraires. Dès lors, le point de rencontre, c'est peut-être le geste." Noé Soulier, plus jeune, a appris le clavecin, "un répertoire que je peux jouer, il m'est très intime". Close Up est, dès lors, riche de toutes ses expériences. L'usage de la vidéo n'est pas la moindre. Une façon de relier des perceptions visuelles différentes dans un espace commun. Un cadre resserré, une caméra, un écran. Et la danse, comme capturée dans la toile. Le soleil décline sur les quais de la Loire. On s'éclipse. Du mouvement plein les yeux.

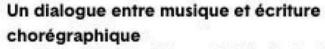
### 9 Philippe Noisette

Close Up, conception et chorégraphie Noé Soulier, à l'Opéra Grand Avignon, du 15 au 20 juillet à 18h (relâche le 18).



Noé Soulier s'empare de L'Art de la Fugue de Jean-Sébastien Bach, joué live par l'ensemble il Convito, pour poursuivre sa recherche sur le mouvement. Il utilise pour la première fois dans Close Up la vidéo sur scène.

«Close Up est divisé en deux parties. La première est une composition pensée pour le plateau. J'y joue beaucoup sur la manière de changer l'orientation du corps dans l'espace, comme s'il pouvait se démultiplier pour faire face aux différents points de vue du public dépendant de l'endroit où chacun est placé. La seconde fait intervenir la vidéo. J'y reprend le dispositif développé pour mon film Fragments: une caméra fixe capture ce qui se déroule dans un cadre de 60 cm de large sur 30 cm de haut, centré sur le ventre des danseurs et danseuses. Il y a donc dans Close Up un contraste entre une première partie qui joue de la multiplicité de points de vue du théâtre et une seconde qui joue sur l'unicité du point de vue de la caméra.



Après About Now créé pour le Nederlands Dans Theater, je reviens dans cette pièce à Bach et à l'Art de la Fugue. Il y a quelque chose d'infiniment riche dans cette œuvre qui permettrait d'y travailler de multiples fois. Elle contient des thèmes mélodiques, des structures harmoniques très émouvantes, mais cette expressivité n'est pas structurée comme un récit, contrairement aux sonates d'époques postérieures. La structure proprement polyphonique crée une multiplicité d'évènements



qui s'entrelacent. Cela résonne vraiment avec ce que j'essaie de faire en termes de mouvements. Si ma danse n'est pas narrative elle n'est pas non plus complètement abstraite puisqu'elle s'appuie sur des actions – frapper, attraper, éviter, lancer – qui sont détournées de leur finalité première mais portent en elles une émotion. De plus, ces séquences sont aussi structurées de manière assez polyphonique.»

Propos recueillis par Delphine Baffour

Festival d'Avignon. Opéra Grand Avignon, Place de l'Horloge, 84000 Avignon. Du 15 au 20 juillet à 18h, relâche le 18 juillet. Tél. 04 90 14 14 14. Durée: 1h15.



### Avec le plasticien et musicien Tarek Atoui, faire du son une matière première

« Avant l'exposition » (2/6). L'artiste d'origine libanaise, qui façonne des sculptures sonores, sera exposé pour la première fois en France à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne, en octobre.

Par Emmanuelle Lequeux

Publié le 01 août 2023 à 10h44, modifié le 08 août 2023 à 06h57 - 🐧 Lecture 4 min.



L'artiste et compositeur électroacoustique Tarek Atoui dans son atelier parisien, le 24 juillet 2023 AUDOIN DESFORGES POUR « LE MONDE »

Si vous prêtez bien l'oreille, au gré d'une balade dans le Marais, à Paris, vous entendrez peut-être une étrange musique sourdre des bas-fonds, à travers une soupente aux vitres brisées. C'est là, dans la cave voûtée d'un hôtel particulier, que Tarek Atoui a installé son atelier, depuis quatre ans. En bas de l'escalier, un incroyable bric-à-brac: des dizaines d'instruments de musique, inventés par le plasticien-DJ-musicien et conçus sur mesure par des artisans du monde entier.

Installé depuis une vingtaine d'années à Paris, l'artiste d'origine libanaise, né en 1980, a fait du son sa matière première. Mais, plutôt que de se contenter de simples concerts, il le sculpte, le façonne, le détourne, en explore plastiquement les qualités. Un travail d'une infinie singularité, qui le fait circuler partout sur la planète, de <u>Chardja (Emirats arabes unis)</u> au Luxembourg, de Yokohama (Japon) à Porto (Portugal). Pinault, Vuitton, il a conquis toutes les fondations privées. Pourtant, jamais Tarek Atoui n'a exposé dans une institution publique française.

L'Institut d'art contemporain de Villeurbanne (Rhône) lui offre sa première chance, à partir de la mi-octobre. Un centre d'art ouvert aux plus folles expériences. L'idéal, pour lui. « J'ai imaginé l'exposition comme l'articulation d'une décennie de projets, dans l'idée de mélanger tous ces corps de travail, sans les isoler ni les cloisonner, dévoile-t-il. Ce sera comme un grand flux d'énergie, qui traversera l'espace. » S'y croiseront ainsi les œuvres de la série The Whisperers, sculptures poétiques qui conduisent et amplifient le son, et d'autres, créées dans le cadre de Within, projet d'instruments de musique conçus en collaboration avec des personnes sourdes et malentendantes.

### Une cour de jeu

L'exposition sera comme une cour de jeu, où l'artiste compose avec les instruments, et où ces derniers interagissent : «Ils peuvent être animés de façon mécanique, ou par un système de larsen, par des vibrations, ou encore par la transformation d'un signal électrique en ondes musicales », détaille Tarek Atoui. Le tout construira une sorte de nuage sonore, toujours changeant, enveloppant. «Depuis une dizaine d'années, j'ai créé plus d'une soixantaine d'instruments, et je me dis qu'il faut peut-être ralentir cette production, pour explorer la façon dont on donne à entendre ces instruments, dont on les perçoit. Mon travail avec le monde des sourds m'a appris que l'expérience du son, c'est bien plus que de lui faire traverser l'air jusqu'à nos oreilles. »

C'est plutôt une expérience de tout le corps, de ses vibrations, des sensations offertes par la conduction osseuse, par l'électricité. Bref, une synesthésie, qui passe aussi beaucoup par le regard. Avec Tarek Atoui, l'œil écoute, pour reprendre une formule de l'écrivain Paul Claudel. Au sein de ses sculptures, les formes et les matières font voyager le son autrement: la porcelaine, le bois, le papier, une brindille, une bassine d'eau, chaque matière « joue ».



L'artiste et compositeur électroacoustique Tarek Atoui dans son atelier parisien, le 24 juillet 2 auxons DESFORGES POUR - LE rombis -

Pour l'expliquer, il nous fait toucher du doigt cette percussion inspirée par la tradition coréenne. Les haut-parleurs s'enclenchent, un tremblement de terre. Trois plaques de céramique, fichées près du tambour, y répondent, chacune avec leur résonance : elles ont été moulées à la pâte molle sur une cloche, qui était frappée au moment du moulage. Se souviennent-elles de cet instant tintinnabulant de leur genèse? «Je trouve l'idée belle, de les savoir traversées par quelque chose de si intense, et les vibrations de la cloche ont dû travailler la densité de la matière. Un peu comme le bois d'un violon, qui est travaillé par le jeu du violoniste. »

Pour mettre en place les harmoniques étranges à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne, il compte un bon mois d'installation pour tester le système, relier les instruments, calibrer l'ensemble, jusqu'à « créer son propre étonnement ». Oter aussi un maximum de murs, créer des perspectives, des traversées, pour que le son circule. Mais attention, même si la tentation est grande, il sera interdit de toucher, comme dans tout musée. « Tout sera délicatement balancé, il ne s'agit pas d'en faire un Luna Park où le public peut tourner tous les boutons ; sinon, on n'apprend rien sur l'écoute. »

### La pédagogie au centre de l'œuvre

En revanche, toutes sortes d'ateliers seront proposés, aux scolaires, aux familles, aux adultes. Cela n'a rien d'annexe pour Tarek Atoui : cette pédagogie est au centre de son œuvre. « Pouvoir toucher le son, mettre un micro dans l'eau et percevoir les variations, toutes ces explorations enfantines sont essentielles pour que chacun entre dedans avec ses propres capacités auditives et sa connaissance du phénomène. »

A ses yeux, Villeurbanne promet d'être un «chouette terrain de jeu: des associations de sourds, des écoles, toutes sortes de groupes sont intéressés par le projet ». Pour répondre à de nombreuses demandes, Tarek Atoui va d'ailleurs éditer, avec l'Institut d'art contemporain, un manuel destiné à tous, qui rassemble différents jeux sonores à reproduire chez soi, avec quelques outils de cuisine.



L'artiste et compositeur électroacoustique Tarek Atoui dans son atelier parisien, le 24 juillet 2023.

«Je viens de l'oralité, écrire pour moi est une douleur, mais j'ai franchi le pas », s'amuse-t-il, en évoquant ce Whisperer Manual, déjà édité en anglais. «Moi, je suis venu tard à la musique, je n'y ai pas touché avant mes 20 ans, c'est ce qui explique mon aisance pédagogique », raconte celui qui raffole de ces temps d'atelier avec les enfants, qu'il mène de Cordoue (Espagne) à Istanbul. Il a fait ses premiers pas dans la musique comme DJ, dans son Beyrouth natal. Puis il a filé vers Reims, pour faire des études d'électroacoustique, avant de repartir vers l'Orient.

«J'ai travaillé avec les enfants de camps de réfugiés palestiniens, avec les gamins qui collectent les poubelles au Caire. Bref, j'ai toujours utilisé ce que je fais pour me mettre en dialogue avec les autres et découvrir des endroits où je n'aurais pu aller. » C'est une des raisons qui lui ont fait choisir l'art, plutôt que le monde de la musique. «Je voulais explorer l'univers du son avec une approche plus conceptuelle et abstraite », dit-il. Et d'ajouter : «A travers le son, je peux tout revisiter, la matière, l'espace, l'architecture. »

- ¶ «The Drift», <u>Institut d'art contemporain de Villeurbanne</u>, 11, rue Docteur-Dolard, Villeurbanne (Rhône). Du 13 octobre 2023 au 28 janvier 2024.
- ¶ Retrouvez tous les épisodes de la série « Avant l'exposition » ici.

Emmanuelle Lequeux







### Comment est née l'envie de créer une pièce autour de L'Art de la fuque de Bach ?

Noé Soulier: Tout d'abord, il y a eu la rencontre avec la claveciniste Maude Gratton, qui dirige l'ensemble II Convito, il y a quelques années lors d'une résidence de recherche commune. J'avais envie que l'on travaille ensemble. Plus spécifiquement par rapport à Bach, il y avait comme une résonance dans le vocabulaire chorégraphique que je développe depuis un moment. Et tout particulièrement, avec *L'Art de la fugue*, il y a chez lui, je trouve, une tentative de se situer à un endroit assez spécifique par rapport au mouvement, qui n'est pas narratif. Dans cette partition, il n'y a pas une histoire ou une thématique définie. Ce n'est ni complètement formel, ni complètement abstrait. On se rattache plutôt aux émotions qui se dégagent des notes et que l'on peut, chorégraphiquement parlant, exprimer à partir du corps. Dans mon travail, cela se traduit par des actions pratiques — frapper, éviter, lancer, attraper, etc. —, mais détournées de leurs fonctic premières. On peut s'y projeter grâce à l'intensité, l'effort et l'élan impulsés par l'artiste, sans que-cela soit forcément implicite.

### C'est-à-dire ?

Noé Soulier : En fait, je trouve qu'il y a une résonance entre la musique de Bach et ce que je cherche à explorer dans mon processus créatif. Dans cette partition spécifique qui n'est pas vraiment une sonate, il y a quelque chose de l'ordre de l'entre-deux, fait de modulations, de traversées d'univers différents. Ce n'est absolument pas linéaire. Son œuvre est par essence très polyphonique, elle est saturée d'affects. Dans la manière dont la fugue se déploie, il y a une dimension très énergisante et très rythmique qui, pour moi, est assez viscérale, corporelle et



émotionnelle. Il y a vraiment quelque chose de très actuel dans sa manière de conjuguer narration et abstraction. Dans le monde d'aujourd'hui, où il se passe tout le temps mille choses, les grands récits ont perdu de leur capacité à rendre compte de ce que l'on vit, de ce que l'on traverse aussi bien individuelleme que collectivement ; néanmoins, on est toujours parcouru d'émotions, d'affects, d'impulsions. Je pense que l'œuvre de Bach, étonnamment, permet de faire le lien entre ces deux constats.

### Quand vous écrivez, la musique est-elle présente où vient-t-elle plus tard se mêler au mouvement ?

Noé Soulier : Il y a un mélange des deux. Ici, clairement, ma partition chorégraphique ne s'est pas écrite ni calée sur la musique de manière linéaire. On ne va pas suivre le déroulement d'un air ou d'une mélodie. Il plutôt toutes sortes de relations qui peuvent s'établir. La musique étant jouée en direct au plateau, parfois c'est la relation entre les danseurs et danseuses qui va entrer en résonance avec celle qui existe entre les musiciennes, sans pour autant qu'il y ait une sorte de décalque littéral de la musique. Parfois aussi, il p y avoir quelque chose qui relève davantage de l'énergie. Mais je dirais que c'est souvent la relation spatiale temporelle qui se joue entre les différents interprètes qui m'intéresse. Ténue, forte ou évidente, elle sert d rouge à mon écriture.

### EN APARTÉ / FESTIVAL D'AVIGNON

# Noé Soulier: « Il fallait que la vidéo fasse partie intégrante de la danse »

Pour sa première fois au Festival d'Avignon, l'artiste à la tête du Cndc d'Angers imagine avec "Close up" une variation chorégraphique et filmique autour de "L'Art de la fugue" de Bach, joué en direct au plateau.

27 juin 2024

## C'est la première fois que vous utilisez la vidéo dans un de vos spectacles. Qu'est-ce qui vous a donné envie de tenter cette nouvelle aventure ?



utilisé la vidéo en temps réel. Par contre, i'avais réalisé un film de danse, qui s'appelle Fragments. J'y utilisais un dispositif très particulier où une caméra fixe capture ce qui se déroule dans un cadre de 60cm de large sur 30cm de haut, centrée sur le ventre des danseurs et danseuses. Cela m'a permis d'explorer des aspects du mouvement imperceptibles pour le spectateur. Grâce à ce système, il est possible d'accéder à un nouveau détail dans l'articulation des différentes parties du corps qui ne peut exister lorsque l'on n'a qu'un point de vue

Noé Soulier: C'est vrai que je n'ai jamais

unique. C'est cette possibilité d'isoler visuellement certaines parties du corps, chargées d'affects multiples, que j'ai souhaité explorer plus en avant. C'est d'autant plus complexe et passionnant de le faire en direct sur scène, que chaque danseur ou danseuse contrôle ce qui est dans le champ et ce qui est hors-champ. Cela renverse complètement la relation entre celui qui danse et celui qui filme, et par là même, forcément aussi avec celui qui regarde.

### Qu'est-ce qui vous intéresse dans cette approche ?

Noé Soulier: Elle me permet de construire une image chorégraphique, une image en mouvement chorégraphique. C'est d'autant plus fascinant qu'ici, on le fait en temps réel. Et puis cela m'a obligé à explorer de nouveaux champs artistiques, car je ne voulais pas quelque chose de fixe, je voulais trouver comment intégrer chorégraphiquement la vidéo. Il fallait qu'elle fasse partie intégrante de la danse. C'est pour moi et les interprètes un changement d'échelle radical. Mais toute la pièce n'utilise pas ce dispositif : il y a toute une partie où la vidéo n'est pas du tout présente.

### La présence de la caméra a-t-elle changé votre manière d'écrire ?

Noé Soulier : Forcément, parce qu'on est vraiment sur des fragments de corps. C'est impossible de mettre tout son corps dans l'image avec ce dispositif-là. On est à un niveau de précision qu'on ne pourrait pas avoir sur scène parce que ces parties de corps sont projetées en très grand. On est à l'échelle du centimètre dans la chorégraphie, donc tout est nécessairement très écrit. Il y a aussi tout un travail au niveau du son : j'ai souhaité que des petits micros soient intégrés au cadre vidéo pour amplifier les respirations, les bruits du corps. Je voulais que le public ait la sensation d'être au plus



près des danseurs et danseuses. C'est un peu comme quand on danse avec quelqu'un, on ne voit pas tout de lui, on ne perçoit pas tout. On est plutôt dans une sorte d'interaction intime autant que fragile

### C'est votre premier Avignon, qu'est-ce que cela vous fait ?

Noé Soulier : Avignon, en tant qu'artiste, c'est assez mythique. Il y a quelque chose de très impressionnant à faire partie de la programmation. Pour l'avoir vécu souvent en tant que spectateur, il y a quelque chose qui dépasse l'œuvre. Il y a cette émulation, cette ferveur dans toute la cité. Je crois que c'est un des cas assez rares où on a l'impression que la ville fait corps avec le festival. L'énergie y est très différente que partout ailleurs. C'est assez jubilatoire et très excitant, en tout cas, d'en faire partie, d'en être pour la première fois acteur. Ce que je trouve aussi intéressant à Avignon, c'est que c'est un public assez différent de ce que l'on voit en salle à l'année. Avignon est avant tout un festival de théâtre, la présence de la danse est récente. De ce fait, les spectateurs sont plus hétérogènes et diversifiés que dans un festival uniquement consacré à la danse. l'ai hâte de vivre ce premier festival en tant que créateur.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore





## 78º ÉDITION DU FESTIVAL D'AVIGNON

# Eh bien, dansez maintenant!

Pour sa deuxième année à la tête de la manifestation, Tiago Rodrigues invite Boris Charmatz à être «artiste complice» d'une édition qui met à l'honneur l'art chorégraphique sous toutes ses formes.

La danse est à l'honneur décidément avec la première participation de la chorégraphe et performeuse La Ribot. Celle qui a fait du corps féminin un sujet politique dans des propositions aussi intenses que rigoureuses a créé, en duo avec le chef d'orchestre Asier Puga, et en compagnie du

danseur et comédien Juan Loriente, *Juana ficción*, sur une reine mélancolique au destin tragique, Jeanne I<sup>ne</sup> de Castille, dite Jeanne la Folle (1479-1555), désespérée à la mort de son époux et internée par sa famille à Tordesillas. Encore un chorégraphe à suivre: Noé Soulier, depuis 2020 directeur du CNDC d'Angers, a imaginé à l'occasion du festival *Close Up*, pour six danseurs et cinq musiciennes sur une musique de Bach. À partir de séances d'improvisation filmées puis reconstruites, la pièce utilise la vidéo en temps réel afin de zoomer sur certains gestes et d'explorer par fragments chaque mouvement du corps. Une représentation aussi originale que poétique où la scène se démultiplie avec grâce.



Close Up, une création originale de Noé Soulier à l'Opéra Grand Avignon.

### Liberté Cathédrale

de Boris Charmatz • du 5 au 9 juillet • stade de Bagatelle

### Dämon - El funeral de Bergman

d'Angélica Liddell • du 29 juin au 5 juillet • Palais des papes

### Juana ficción

de La Ribot & Asier Puga • du 3 au 7 juillet • cloître des Célestins

### Los Días afuera

de Lola Arias • du 4 au 10 juillet • Opéra Grand Avignon

### de Noé Soulier • du 15 au 20 juillet • Opéra Grand Avignon **Léviathan**

de Lorraine de Sagazan • du 15 au 21 juillet • gymnase du lycée Aubanel • en lien avec l'installation *Monte di Pietà* 

### du 29 juin au 21 juillet • Collection Lambert La Gaviota

de Chela De Ferrari • du 15 au 21 juillet • L'Autre Scène du Grand Avignon – Vedène





Six danseurs qui distordent le mouvement et cinq musiciens qui jouent à vue subliment l'œuvre de Bach. DELPHINE PERRIN / AGENCE HANS

# L'Art de la fugue selon Noé Soulier



DANSE Depuis Angers où il a répété,

jusqu'à ce lundi soir à l'opéra d'Avignon, le chorégraphe révèle, avec *Close up*, des vagues d'énergie infinie dans la musique de Johann Sebastian Bach. Angers (Maine-et-Loire), envoyée spéciale.

le cadre du Festival. Une pièce pour cinq danseuses, un danseur et cinq musiciennes de l'ensemble et orchestre il Convito.

« Tirer, frapper, lancer, attraper, éviter », voilà quelques-unes des actions que Noé Soulier propose « en impro » à ses interprètes. C'était à la fin juin, au Centre national de danse contemporaine (CNDC) d'Angers qui réunit un centre de création chorégraphique et une école supérieure de danse contemporaine. Noé Soulier en est à la tête depuis juillet 2020. Les ultimes finitions de sa pièce Close up, présentée ce lundi soir à Avignon, sont alors en cours de rodage. Lecteur fervent de Virginia Woolf (il a donné sa version dansée des Vagues), Noé Soulier travaille sur une approche

originale du mouvement à l'aide d'actions détournées de

leur but comme dans le geste de lancer sans objet en main

ur l'Art de la fugue de Bach, le

chorégraphe Noé Soulier présente

Close up à l'opéra d'Avignon dans

ou celui de solliciter des parties de corps inadaptées... Les cinq à six actions qu'il propose à ses interprètes exigent alors l'accélération, le ralentissement, du tonus et un certain état émotionnel. «Éviter, par exemple, déclenche un sentiment d'urgence, de vigilance. Frapper oblige à s'engager, à se projeter au-dehors.» Il précise: «On peut frapper avec la cage thoracique, l'oreille, la gorge, le genou!» Il cherche le «regard kinesthésique du public, pas son regard rétinien». En distordant le mouvement, en détournant les actions de leur but, Noé Soulier entend capter le vécu du spectateur ainsi sollicité, désorienté.

### DES VIDÉOS PROJETÉES EN DIRECT

« Nous filmons nos impros. Nous les rejouons après et il m'est arrivé, nous dit la danseuse Nangaline Gomis, d'incorporer l'impro d'un autre interprète. » « Paradoxalement, c'est très écrit, précise Noé Soulier. À partir des rushes d'images d'impro, un choix drastique s'opère. J'élimine, je resserre. Je suis en quête d'éclats, de pépites. »
L'Art de la fugue de Johann Sebastian Bach, œuvre qui

L'Art de la Jugue de Johann Sebastian Bach, œuvre qui sera jouée à vue, si riche en thèmes et mélodies, n'a pas la structure linéaire propre à la forme sonate. « Il y a du pluriel. C'est très moderne. » Noé Soulier évoque à nouveau Virginia Woolf: « Dans son roman les Vagues, il y a six personnages dont on ne sait s'ils sont une seule et même personne. Ce multiple fait justice aux côtés polyphonique et pluriel de notre propre vécu. Si on voulait se souvenir de sa propre vie, on se trouverait face à une multitude de bribes, de fragments. Rien de vraiment organisé, » Il utilise la vidéo. Au centre

### Un mouvement explosif au début peut finir comme un coup de pinceau à la Pollock.

Il utilise la video. Au centre de la salle, vers le mur du fond, un cadre de 50 cm de large sur 30 cm de haut est posé au niveau du nombril. La caméra sur un trépied filme en temps réel ce qui a lieu dans ce pré carré. Les images sont projetées en di-

rect sur le mur du fond. Noé Soulier fabrique ainsi un microcosme où chaque détail revêt une importance considérable. « Toutes les parties du corps peuvent aller au cadre. Les interprètes composent eux-mémes l'espace. » L'être regardé est aussi celui qui construit l'image. Le tournage en train de se faire est montré au public, qui voit aussi le horschamp. Avec ces changements d'échelle radicaux au sein d'une même scène, à partir d'une danse en chair et en os doublée de son image amplifiée, Noé Soulier génère, dit-il, une «cohabitation» semblable à ces couches d'images, de souvenirs, d'émotions sous notre boite crânienne.

### UN ENGAGEMENT TOTAL

« Aujourd'hui, on finalise l'ordre des fugues », nous explique-t-il après la pause-déjeuner. Joueur de clavecin depuis l'enfance, le chorégraphe trouve dans les fugues une source infinie d'inspiration. « Il est mille manières de faire jouer ensemble les thèmes et chacune est un chefd'œuvre. Bach, génie de la composition, est un artiste d'une telle humanité. Ses fugues sont cérébrales, dignes d'un traité de contrepoint. C'est profondément inspirant. »

Il le reconnaît, sa pièce est dure à danser. «C'est très précis. Cela requiert de l'énergie, du relâchement, mais aussi de la tension. » Un mouvement explosif en ces débuts peut se conclure comme un coup de pinceau à la Pollock. Noé Soulier aime par-dessus tout mettre ses interprètes dans un état d'engagement total: «C'est presque similaire au sportif qui, devant un penalty ou lors d'un lancer franc, oublie les regards du public pour se concentrer sur l'action.» »

PHINIPI STPINNET

### FESTIVAL D'AVIGNON. « CLOSE UP », L'ART DE LA FUGUE

Posted by infernolaredaction on 16 juillet 2024



78e FESTIVAL D'AVIGNON. « Close up » – Noé Soulier – Opéra du grand Avignon – Les 15 17 19 20 juillet à 18 h.

### L'ART DE LA FUGUE

Après Boris Charmatz et son immersion dans la danse de Pina Bausch, c'est au tour de Noé Soulier, le nouveau directeur du Centre National de Danse Contemporaine d'Angers de présenter « Close up », sa nouvelle création chorégraphique, accompagnée par l'ensemble Il convito qui interprète sur scène des pièces contrapuntiques de Bach dont le célèbre « Art de la fugue ». C'est sans doute la première fois depuis « Mozart Arias » de Anne Teresa de Keersmaeker que la danse et la musique font aussi bon ménage...

Le début est austère. La pièce, presque janséniste, rassemble outre les cinq musiciennes un seul homme au milieu de cinq danseuses. L'orchestre est à jardin, un peu coincé au cadre de la scène. Le fond est tendu de noir mais l'espace est suffisamment petit à la face pour qu'on se doute que le dispositif va évoluer.

Une danseuse fait son entrée d'abord à cour presque dans le noir, puis une autre à jardin et l'homme surgit. Attitude, déhanché contemporain, bras tendu le vocabulaire fait penser à la danse de l'américaine Trisha Brown dans sa fluidité mais surtout dans le fait que le mouvement part du bassin des interprètes...

La pièce s'accélère. Il me semblait que depuis Bouvier-Obadia, on avait arrêté de marquer les accents de la danse par des souffles excessifs, ce qui n'empêche pas Noé Soulier de s'amuser à composer duos, trios, quatuor... seuls, en ligne, tantôt au sol, tantôt à la verticale.

La torsion du bassin joue un grand rôle dans cette chorégraphie que les danseurs exécutent avec précision. Cela reste néanmoins une danse formelle, esthétiquement datée mais belle à regarder avec des ensembles précis, ce qui ne gâche rien.

Comme l'annonçait le début, le rideau noir se lève et laisse apparaître un grand écran qui permet de voir la danse comme au microscope, alors que l'interprète est juste en dessous... Ainsi, on peut voir la rotation du buste, le bras qui se tend, la main à plat. Cet écran apporte un peu de modernité à cette pièce. Ce n'est pas encore Julien Gosselin ou Séverine Chavrier, mais la qualité des images — qui pour une fois sont fixes — permet de faire apparaître le détail, sorte de nature morte des corps.

Dans cette édition du Festival, côté danse, on assiste à une mise en avant de tous les gestes par l'accumulation de gros plans... Les mouvements deviennent lisibles. La grâce s'empare du regard. Comme dans « Forever » de Boris Charmatz, Noé Soulier n'hésite pas à dévoiler ses secrets et la nature de la danse. C'est un cadeau qu'il nous fait.

Pour la troisième partie, l'écran se lève et laisse apparaître le mur du lointain, éraflé par la vie de l'Opéra-Théâtre. Une grande chorégraphie de groupe surgit sur la scène.

Même si l'ensemble est sage, très écrit, très formel pour un si jeune chorégraphe, les spectateurs applaudissent à tout rompre. C'est le signal que la danse contemporaine, son langage, son esthétique ont été adoptés par le public du Festival et c'est une bonne nouvelle.

### Emmanuel Serafini

Photo C. Raynaud De Lage / Festival d'Avignon



# La polyphonie des corps

— Au Festival d'Avignon, le chorégraphe Noé Soulier présente *Close Up*, sa nouvelle création sur *L'Art de la fugue* de Jean-Sébastien Bach.

— Un spectacle élaboré en lien étroit avec la claveciniste Maude Gratton et son ensemble Il Convito.

Six danseurs et cinq musiciennes partageant la même scène. À
l'Opéra d'Avignon, Noé Soulier,
chorégraphe et directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers, présente Close Up,
son nouveau spectacle conçu autour de L'Art de la fugue de JeanSébastien Bach. Une partition
énigmatique, laissée inachevée
par le compositeur et dont on suppose, mais sans certitude, qu'elle
fut écrite pour le clavecin...

«Si cette œuvre de Bach semble d'une construction très abstraite, elle utilise des motifs d'une grande expressivité, analyse Noé Soulier. Et c'est précisément ce que je cherche à faire: fonder les mouvements des danseurs sur des gestes concrets de la vie de tous les jours comme lancer, frapper, attraper... mais en les détournant de leur objectif pratique.»

Ainsi, l'émotion naît du décalage entre la familiarité et le mystère. «L'exceptionnelle beauté, émotionnelle et spirituelle, de la musique de Bach nous renvoie également au mystère, abonde la claveciniste Maude Gratton qui, avec son ensemble Il Convito, interprétera en direct L'Art de la fugue au côté des danseurs. C'est une chance d'avoir longuement répété avec eux une œuvre aussi riche et complexe, de respirer d'un même élan, de tisser Close Up tous ensemble.»

S'il ne veut en aucun cas «illustrer» la musique, Noé Soulier – qui est lui-même claveciniste – explore «cet espace laissé libre entre les corps tout comme la musique joue de l'espace entre les différentes voix

entrelacées par Bach en une savante polyphonie». Le vide et le silence jouent ainsi pleinement leur rôle, tout comme les angles de vue resserrés créés par un dispositif vidéo dans la seconde partie du spectacle.

Le chorégraphe et la musicienne n'en sont pas à leur première collaboration. En 2018, Maude Gratton tenait déjà le cla-

vecin – dans Bach également, mais aussi Froberger – pour le spectacle Faits et gestes. « Noé aime la musique vivante sur le plateau, favorisant l'interaction permanente et la singularité de chaque instant. Pour les instrumentistes, c'est formidable de se tenir au plus près de la virtuosité et de l'énergie des danseurs : ils nous portent!» Emmanuelle Giuliani

(1) Du 15 au 20 juillet à Avignon puis les 9 et 10 octobre à Angers, 27 et 28 novembre à Valence, et à partir de janvier 2025 dans toute la France.



# 

# Noé Soulier, la danse comme une mathématique

### **Ariane Bavelier**

Invité pour la première fois de sa carrière au Festival d'Avignon, le chorégraphe mêle idées conceptuelles et recherche sur le mouvement avec «Close Up».

9 écriture du mouvement concentre les efforts de Noé Soulier, 37 ans, chorégraphe formé à Parts, l'école d'Anne Teresa de Keersmaeker. Lunettes vissées sur le nez, pieds nus dans le grand studio du CNDC d'Angers, il mettait, début juillet, la dernière main à Close Up, création qu'il présente au Festival d'Avignon.

Côté jardin, un quintet de musiciens autour d'un clavecin. Au fond, une sorte de cage métallique, large et blanche comme un ascenseur, avec une caméra fixe. Les danseurs qui s'y glissent retrouvent leur image projetée sur un immense écran situé au-dessus. La caméra saisit leur buste en gros plan. Elle est posée sur un pied, possède une seule focale.

tement? Soulier cherche son alphabet. Celui qui lui serait personnel et n'emprunterait ni à l'académisme ni à la signature d'autres chorégraphes. «J'ai demandé aux danseurs de travailler sur des actions : attraper, éviter, lancer, tirer, pousser », dit-il. Entre un bras, une jambe, l'espace s'intercale comme les blancs dans le dessin des lettres de l'alphabet.

Close Up s'écrit pour cinq danseuses et un danseur. Si la deuxième partie travaille sur les gros plans de bustes, présentés un par un, en duo ou en trio, dans des entrelacs rendus complexes par l'exiguïté de la cage, la première partie, sans vidéo, réunit tous les interprètes sur le plateau. Soulier travaille alors sur un autre type de séquence. Il donne aux danseurs des instructions,



Noé Soulier cherche son alphabet. Celui qui lui serait personnel et n'emprunterait ni à l'académisme ni à la signature d'autres chorégraphes.

Le cadre de la cage donne aux danseurs l'indication des limites et du milieu. Comme s'ils composaient à l'intérieur d'eux-mêmes ce qu'ils vont donner à filmer.

### Entrelacs complexes

«Le buste, c'est le lieu de l'affectivité et de l'expressivité du corps. Regardez les torses de la statuaire antique comme ils parlent même sans tête et sans membres, dit Noé Soulier. Ce qu'ils traduisent est bien moins conventionnel que ce qui se lit sur un visage. Dans le mouvement des bustes se discernent à la fois l'abstraction du corps et son expression, ce qui laisse paraître un certain mystère.» Soulier a voulu rapprocher cela de L'Art de la fugue de Bach, des compositions qui possèdent elles aussi un grand niveau d'abstraction et des mélodies intenses. Entre les fugues, les musiciens posent leurs instruments. Le souffle des danseurs scande leurs mouvements déroulés en silence. Quels mouvements exac-

par exemple d'évitement, et ceux-ci les suivent par des séquences d'improvisation. «Ce sont des tâches difficiles à mettre en œuvre qui obligent à construire quelque chose qui n'est pas spontané et où il faudra tout de même faire entrer des réponses individuelles personnelles», souligne Soulier. À force de calculs, son écriture reste-t-elle de la danse? «On a tellement exploré les flux que j'ai voulu revenir du côté de l'écriture tel que Merce Cunningham ou le classique l'ont pratiquée. » On le suit à l'école de à la spontanéité. ■

Jusqu'au 20 juillet au Festival d'Avignon (84).





# 

# Noé Soulier au combat avec Bach



Pour sa première fois au Festival d'Avignon, le chorégraphe et directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers présente *Close Up*, une pièce qui voudrait conjuguer *L'Art de la fugue* de Bach et une gestuelle délibérément combative.

Dans la lignée de ses récentes pièces telles que *Faits et gestes, Les Vagues* et *First Memory*, **Noé Soulier poursuit, dans** *Close Up***, son exploration de la relation qu'entretient la danse avec la musique**. Inspiré par *L'Art de la fugue*, sa nouvelle création restitue quelques portions congrues du vaste ensemble qu'est l'œuvre ultime et laissée inachevée de Bach. D'un côté du plateau, un quintet de musiciennes – **l'ensemble Il Convito** dirigé par **Maude Gratton** au clavecin ; de l'autre, un sextet de danseuses et danseurs. Les espaces qui leur sont dédiés sont irrémédiablement séparés. De fait, **les deux disciplines semblent davantage coexister qu'interagir, au point que leur dialogue paraît ténue, voire invisible. Considérée comme une emblématique synthèse de l'art polyphonique et contrapuntique de Bach, la partition regorge de fulgurances rythmiques, de variété ludique, qui seraient pourtant à l'origine des phrases écrites par Noé Soulier pour ses interprètes. Malgré son indéniable dimension expressive, <b>la musique passe quasiment pour secondaire, accomplissant un rôle d'accompagnatrice décorative remisée dans son coin**. D'ailleurs, les danseurs semblent plus éloquents lorsque la partition se tait. Plongés dans un profond silence, les corps se meuvent alors, pulsés par une respiration courte et haletée.

Faire intervenir Bach revient forcément à voir s'imposer de multiples références, à commencer par Anne Teresa de Keersmaeker qui travaille à l'envi, et avec tant de justesse, sur le compositeur allemand. Partita 2, les Suites pour violoncelle, les Concertos

Brandebourgeois, les Variations Goldberg ont été pour elle, comme pour le public, autant d'occasions privilégiées de créer à chaque fois une étape supplémentaire de connaissances, d'appréhension, d'imprégnation intime de l'œuvre. « Pour moi, la musique de Bach porte en elle comme nulle autre le mouvement, la danse, et parvient à associer l'abstraction extrême avec une dimension concrète, physique et même transcendante, peut-être précisément pour cette raison », souligne-t-elle à dessein.

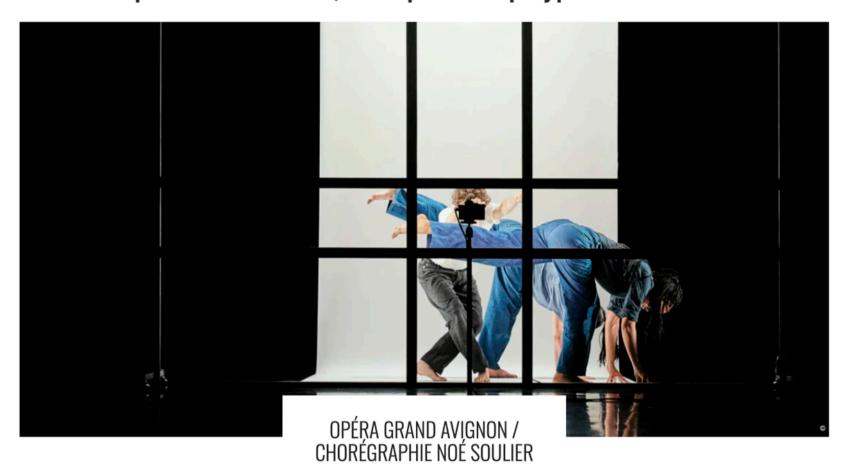
Sans être, narrative, ni purement abstraite, la danse de Noé Soulier trouve son point d'équilibre à l'intermédiaire des deux. S'il lui manque une certaine explosivité, *Close Up* se place dans la veine assez mouvementée d'anciennes pièces d'inspiration sportive ou gymnique, et profite d'une importante dimension physique et organique. Rien n'est réellement massif dans les mouvements proposés, mais ces gestes toniques et tranchants pourraient être empruntés à la lutte tribale et aux arts martiaux. La pièce s'apparente donc à un combat d'où émane une tension évidente entre assaut et défense. En multipliant les rapides entrées et les sorties, puis les orientations des corps dans l'espace, Julie Charbonnier, Yumiko Funaya, Nangaline Gomis, Samuel Planas, Mélisande Tonolo et Gal Zusmanovich se livrent, seuls ou en groupes, à d'intempestifs jetés de tête, de buste, de bras, de mains. Les corps nettement élancés se trouvent comme dans une sorte d'état d'urgence, tout en faisant montre d'une énergie bien contrôlée.

La pièce avance et débouche sur un nouvel espace : une sorte de boîte blanche à la fois ouverte et close, surplombée par un très large écran. Noé Soulier utilise la vidéo pour la première fois sur scène. Son dispositif original, proche de l'installation, se révèle pertinent dans sa façon d'orienter la perception et de renverser la focale : ce n'est plus le regardant qui compose l'image qui s'offre à voir, mais une caméra sur pied qui capte, en direct, en plan fixe et au plus près, les corps des interprètes projetés d'une manière à la fois maximalisée et nécessairement fragmentée. Formé à la danse classique et contemporaine, fin penseur et analyste de l'histoire de la danse, Noé Soulier ne cesse de s'intéresser au mouvement dans une approche réflexive qui s'interroge autant sur l'intention précise qui le motive que sur sa réalisation concrète. Sa danse parfois austère trouve ici un bel l'élan dans la combativité et sait aussi ménager, même un peu tardivement, une étonnante douceur lorsque les corps jusqu'ici en alerte se présentent suavement entrelacés et dévoilent les affects dont ils sont traversés avec une émotion qui jusque-là manquait.

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr



# « Close Up » de Noé Soulier, une splendide polyphonie de mouvements



Jouant de contrastes qu'offrent différents points de vue, Noé Soulier retrouve Jean-Sébastien Bach et crée le superbe *Close Up*.

Pour *Close Up*, Noé Soulier retrouve les polyphonies de Bach jouées live par l'excellent Ensemble II Convito mené par Maude Gratton. Il y répond dans une première partie par une polyphonie de mouvements mais aussi de points de vue. En solo, duo, ou trio à la composition fine et savante, six remarquables interprètes déploient le vocabulaire très identifiable du chorégraphe, composé à partir d'action comme frapper, attraper, éviter, lancer, détournées de leur finalité première. Ils le font dans de multiples directions, offrant ainsi à apprécier les entrelacs de leur danse d'où que l'on soit placé dans le théâtre à l'italienne qu'est l'Opéra Grand Avignon. Selon que les gestes sont effectués avec fluidité ou brusques à-coups accompagnés d'un souffle sonore, ils prennent des couleurs émotionnelles différentes.

### Dans l'intimité du mouvement

Mais très vite une particularité nous frappe. Cet enchaînement d'actions semble cette fois s'étirer à l'horizontal. Les corps des danseuses et danseurs sont souvent cassés au niveau des hanches, qu'ils se plient en avant ou se penchent sur le côté, les grands pliés se multiplient comme les séquences au sol. Une particularité qui prend tout son sens dans la deuxième partie de *Close Up*. Une caméra centrée sur le nombril des danseurs capture leurs mouvements en format paysage, un grand écran situé au-dessus d'eux nous retransmettant l'image. Fin de la multiplicité des points de vue et fin de l'hégémonie du public qui choisit l'endroit où son regard se porte. C'est maintenant le danseur ou la danseuse qui décide ce qu'il nous montre, en gros plan, au plus près de sa chair. Et ce qu'il nous montre est superbe. Justement acclamé à sa création, *Close Up* est une œuvre splendide et d'une grande cohérence.

Delphine Baffour



# Avignon 2024 : la danse érudite de Noé Soulier enchante le Festival

Porté par une distribution à la belle énergie, « Close Up », présenté à l'Opéra du Grand Avignon, conjugue rigueur et joie de danser dans un mouvement continu au rythme de Bach.



Les corps, comme galvanisés par une force invisible, se redressent, se soulèvent presque dans un bel unisson. (© Christophe Raynaud De Lage)

### Par Philippe Noisette

Publié le 16 juil. 2024 à 09:53 Mis à jour le 16 juil. 2024 à 10:16

Noé Soulier est un personnage à part dans le milieu chorégraphique français. Passé par le Conservatoire de Paris et P.A.R.T.S., l'école bruxelloise, diplômé de philosophie, il cultive une image de créateur érudit au point de brouiller les pistes. Ou parfois de nous perdre en chemin. Admirateur de William Forsythe, le génial américain, et du ballet classique, Soulier a créé pour la compagnie de feu Trisha Brown et dirige depuis 2020 le Centre de national de danse contemporaine d'Angers, école autant que lieu de création. Cet éternel jeune homme arrive au Festival d'Avignon avec « Close Up », une de ses pièces les plus ambitieuses pour 6 danseurs et l'ensemble de musiciennes Il Convito.

Déployant son savoir-faire, une danse faite de torsions et de gestes comme dépliés, Noé Soulier ose l'abstraction sensuelle. Les interprètes plutôt jeunes aux côtés de Yumiko Funaya, complice de longue date du chorégraphe, échangent regards et placements au sol, épousent le rythme des pièces contrapuntiques de Bach jusqu'à l'épuisement. Et lorsque la gestuelle appelle le silence, c'est le souffle heurté des solistes qui donne la cadence. « Close Up » surprend par sa liberté revendiquée, celle d'une danse connaissant ses bases, ici les maîtres américains modernes, là les principes de l'improvisation. Le résultat enchante le plus souvent bien qu'à l'étroit sur le plateau de l'Opéra d'Avignon.

### Origami

Les corps, comme galvanisés par une force invisible, se redressent, se soulèvent presque dans un bel unisson. Puis « Close Up » bascule, optant pour le plan rapproché. Le cadre se resserre et chaque danseur filmé par une caméra se retrouve plein écran. La chorégraphie change de registre, film de danse qui ne dit pas son nom. Le geste devient origami, ces papiers pliés japonais. Trois jambes d'un duo, un bras enroulé, un instant suspendu, l'oeil du spectateur ainsi sollicité passe d'une image à l'autre. Le final, une simple rampe de lumières aux pieds de la troupe avant l'extinction des feux, saisit la salle. On croit voir les ombres danser à leur tour.

« Close Up » ne révolutionne pas la danse, mais fait le pari d'une mise en scène des affects. Car au-delà de l'écriture chorégraphique de Noé Soulier, se dessine une série de portraits dansants. Citons ces jeunes gens modernes : Julie Charbonnier, Nangaline Gomis, Mélisande Tonolo, Gal Zusmanovich et Samuel Planas. Dans la chaleur d'Avignon, ils partagent avec la salle leur folle énergie.





(Avignon 2024) (Danse)

« Close Up », la danse cadrée de Noé Soulier au Festival d'Avignon

par Amélie Blaustein-Niddam 17.07.2024



Le directeur du Centre national de danse contemporaine à Angers est le plus philosophe des danseurs. Ses spectacles questionnent toujours les traces dessinées par les corps et leurs puissances intellectuelles. Nous avions adoré son *Mouvement sur mouvement*, solo décalé et drôle sur les *Improvisation technologies* de William Forsythe. *Close Up* se place dans la droite ligne, c'est le cas de le dire, de son étude de l'articulation entre les signifiants et les gestes.

### **Fugue**

Pour s'insérer dans l'entre-deux du mouvement, celui qui se niche entre son point de départ et son arrivée, Noé Soulier a choisi de composer un groupe quasiment à 100 % féminin. Sur scène, on trouve cinq danseuses (Julie Charbonnier, Yumiko Funaya, Nangaline Gomis, Mélisande Tonolo, Gal Zusmanovich) et un danseur (Samuel Planas), toustes en jean tee-shirt. Iels sont accompagné.e.s par les cinq musiciennes de l'ensemble Il Convito: Christine Busch en alternance avec Sophie Gent (violon), Claire Gratton (viole de gambe), Maude Gratton (clavecin), Amélie Michel (traverso) et Ageet Zweistra (violoncelle). Elles jouent notamment la célèbre fugue de Bach. La présence de la musique est posée comme une réminiscence. Elle n'est pas narrative, elle ne sert ni à accompagner la danse ni à l'incarner. Noé Soulier dépasse les réflexions d'Anne Teresa de Keersmaeker sur la danse mathématique et sur la fusion entre la musique et les corps. Lui, il ne dissocie pas, il se sert du quintette comme d'une lame de fond qui facilite la perception du point de suspension.

### Hips don't lie

La danse est fulgurante. Son écriture très obsessionnelle est un délire sur les torsions, les appuis sur une jambe. Elle a comme point de départ les hanches qui sont au cœur de *Close Up*. Tout commence par le solo d'une danseuse qui rapidement glisse au sol en avant-scène, elle se relève, vrille, passe par un grand écart, rejoint une nouvelle fois le sol en imposant une ouverture de hanche immense. Elle sera vite rejointe par les cinq autres interprètes qui toustes vont épuiser cette collection de torsions suspendues. Noé Soulier cherche la beauté dans une ligne contrainte et il la trouve. *Close Up*, comme toutes les autres pièces de Noé, est très référencée, sans aucune forme de plagiat. Il maîtrise son Cunningham, son Forsythe et son Keersmaeker, c'est-à-dire que la chorégraphie est faite de lignes, de courbes inversées, de contre-temps ou encore d'appuis décalés. Il sait exactement comment rendre la géométrie sensible par le bout des orteils.

### Pop culture

Le close up est un cadrage serré. Pour le traduire en danse, le chorégraphe utilise une caméra qui vient filmer les corps en 16/9. On voit alors les hanches (toujours) se mouvoir dans des demi-cercles presque orientaux. On voit surtout les jambes se multiplier dans des portés de pieds qui troublent le regard. Les entremêlements des corps sont comme un puzzle complexe. Il crée ainsi des carrés dans le rectangle, dans un culte de la ligne au service de la fluidité. Ces jeans très bien coupés de la marque Arket nous ont fait basculer dans les publicités Lee Cooper des années 1980, celle-là en particulier. Est-ce que le si smart Noé Soulier avait cette référence ? Pas sûr. Ce qui est sûr en revanche, c'est que la vidéo en direct est très peu utilisée de la sorte en danse, elle vient souvent apporter un décor. Là, elle zoome sur les corps. Une nouvelle fois, Soulier nous ordonne où regarder et cela fonctionne au millimètre.



# 

# « Forever » et « Close Up » à Avignon : la mémoire et la vivacité des corps

Avec « Forever » de Boris Charmatz et « Close Up » de Noé Soulier, la danse se cherche de nouvelles voies tout en s'appuyant sur les références du passé. Deux représentations actuellement à l'affiche du festival d'Avignon, jusqu'au 21 et 20 juillet.





Journaliste au pôle Culture Par **Jean-Marie Wynants** 

n matière de danse comme de théâtre, Avignon est souvent le lieu où peuvent surgir des formes nouvelles, d'autres manières d'appréhender le spectacle. C'est encore le cas cette année avec Forever (Immersion dans Café Müller de Pina Bausch), de Boris Charmatz et Close Up de Noé Soulier.

### La vivacité de six feux follets

Sur la scène de l'Opéra, les choses sont a priori plus simples. Avec *Close Up*, Noé Soulier rassemble six danseurs évoluant tantôt en silence (hormis leur souffle), tantôt sur des pièces de Bach jouées en direct par les cinq musiciennes d'Il Convito. En quête d'un vocabulaire différent, le chorégraphe a invité ses danseurs à travailler sur des verbes d'action tels que « lancer », « frapper » ou « éviter ». Cela se voit dès les premières minutes avec les six danseuses et danseurs arrivant les uns après les autres, s'étirant et se déplaçant comme pour éviter une balle qui foncerait dans leur direction, s'étendant brusquement comme pour lancer un javelot ou frapper un adversaire invisible. Tels des feux follets, les danseurs semblent intenables, capables des figures les plus inattendues. Les gestes sont vifs, amples, avec, par moments, un petit côté arts martiaux.

De grands mouvements de jambes latéraux, des unissons à deux, trois ou quatre, une manière déroutante d'aboutir au grand écart, des torsions du buste, déhanchements et autres déséquilibres savamment maîtrisés... la première partie est impressionnante mais un peu froide. Dans la seconde, le rideau se lève, cédant la place à une sorte de studio photo, dans lequel les danseurs vont évoluer face à une caméra fixe. Entre eux et celle-ci, un cadre noir vient délimiter un espace précis : celui de ce qui sera filmé et projeté en direct sur grand écran. Capturant les danseurs à mi-corps, la caméra livre alors un fascinant ballet de torses, de mains, de bassins, de pieds venant parfois s'immiscer dans le cadre.

Les corps en mouvement deviennent une sorte d'écriture dans l'espace. Ils se touchent également, pour la première fois. La danse, abstraite, au sens où elle ne déroule aucun récit, mais nourrie de mouvements très concrets, laisse aussi la place à des moments de douceur, de contact, de complicité intense. Jusqu'à l'ultime séquence, sur un plateau désormais nu, où la musique de Bach et la fougue des six jeunes danseurs viennent clore la soirée en un véritable feu d'artifice.

# Les gestes dans le détail

## FESTIVAL D'AVIGNON

Dans Close up, le chorégraphe Noé Soulier met en avant le détail du mouvement et l'intention qui le provoque.

Le contraste est saisissant entre les premières notes de Bach dont l'Art de la Fugue - jouées par les cinq musiciennes de l'ensemble Il Convito, dirigées par la claveciniste Maude Gratton, et les mouvements sportifs et contemporains qui se dessinent sur scène. Dans Close Up les morceaux joués sur les instruments baroques que sont le clavecin, la viole de gambe ou le traverso s'harmonisent pourtant avec les impulsions des six danseurs. Noé Soulier, directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers, travaille une écriture du mouvement inédite qui vise à renouveler la perception du corps à partir d'actions pratiques.

### Gros plans sur les gestes

Close Up s'échafaude autour de verbes d'actions du quotidien. Faire la planche, frapper ou s'élan-

CONSTANCE STREBELLE

Close Up Jusqu'au 20 juillet Opéra Grand Avignon



Close Up de Noé Soulier © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

cer, sont autant de gestuelles gymnastiques précises et brutes qui coexistent avec les pièces contrapuntiques de Bach, dont la polyphonie se prête à une absence de narration. Les mouvements sont décomposés dans leur structure, puis recomposés lentement ou intempestivement. Grâce au dispositif vidéo, le public peut analyser en direct les gestes, délimités par le champ de la caméra, en gros plan sur un écran. La mise en scène, pensée en strates successives de rideaux qui s'ouvrent sur une installation retirée ensuite, n'existe plus à la fin du spectacle. Les danseurs investissent un plateau dépouillé de tout artifice, comme un voyage au centre du corps humain à travers les diverses couches de peau.

### Porteurs d'une intention

Si les mouvements se fixent par la répétition, ils ne portent pas d'intention. Tout l'intérêt pour le spectateur est alors d'en saisir la nuance: le tonus ou la douceur, le dynamisme ou le délassement. Les danseurs sont en diagonale ou en parallèle, forment des structures hexagonales ou triangulaires, sont synchrones ou non dans leurs gestes, créant un dialogue à plusieurs voix. Leurs ruptures de rythme, leurs respirations saccadées et audibles lorsque la musique s'interrompt, confèrent à la danse une dimension organique et imprévisible. Dans le relâchement des mouvements précis amorcés se distinguent de nouvelles trajectoires personnelles : les pieds dévient, les muscles des bras se détendent et partent dans d'autres directions, se laissent guider par les impulsions données.





### **AU FESTIVAL D'AVIGNON**

# "Close Up", art de la fugue ou du combat?



"Close Up", un laboratoire avec six jeunes danseurs à l'engagement sans faille. / PHOTO ALEXANDRE DIMOU

Étoile montante de la danse contemporaine française, Noé Soulier, directeur du Centre chorégraphique national (CCN) d'Angers, a mené une impressionnante recherche avec six jeunes danseurs à l'engagement sans faille-Julie Charbonnier, Yumiko Funaya, Nangaline Gomis, Samuel Planas, Mélisande Tonolo, Gal Zusmanovich - dans Close Up, à voir jusqu'au 20 juillet sur des partitions de Bach interprétées sur scène par l'ensemble Il Convito. À la polyphonie des instrumentistes répond celle des danseurs qui déploient un vocabulaire singulier. Noé Soulier explique en effet avoir travaillé avec des verbes d'action: attraper, taper dans une balle, éviter, etc. Le premier solo est éblouissant, et se transforme en trio. Le choix de se saisir d'un art martial, gestes saccadés au son du souffle, sur les fugues et les contrepoints de Bach, interroge, même si la jeunesse et la virtuosité des danseurs nous touchent.

Dans la deuxième partie, changement de dispositif. Une caméra fixe filme les danseurs au centre du corps, à eux de jouer avec ce cadrage. On les regarde de loin à travers une fenêtre stylisée et de près à l'écran fixé en hauteur, chaque détail, torsion, élan apparaissant à l'image, d'où le titre, *Close Up*.

Un laboratoire qui ne convainc pas toujours mais ouvre des pistes.

M.-E.B.

"Close Up", jusqu'au 20 juillet, festival-avignon.com





# À Avignon, une manière "révolutionnaire" de montrer la beauté de la danse

Scènes Le Festival d'Avignon s'achève, une édition très réussie, avec encore trois pépites bien différentes, de Noé Soulier, Krystof Warlikovski... et Pina Bausch. Guy Duplat Envoyé spécial à Avignon

e deuxième festival d'Avignon dirigé par le Portugais Tiago Rodrigues est un succès populaire avec plus de 97 % des places vendues en deuxième semaine. Tiago Rodrigues a déjà annoncé la couleur pour 2025. Après l'anglais en 2023 et l'espagnol cette année (30 % des spectacles), il a choisi de célébrer l'arabe au prochain, une "langue pont". Il a encore annoncé qu'après Angelica Liddell qui a ouvert, cette édition 2024, ce sera la chorégraphe cap-verdienne Marlene Monteiro Freitas qui ouvrira la prochaine édition dans la Cour d'honneur du Palais des papes. Elle sera "l'artiste complice du festival" comme l'est cette année le chorégraphe Boris Charmatz.

Née au Cap-Vert dans la ville de Cesaria Evora, et basée à Lisbonne, le public belge l'a souvent vue au Kunstenfestivaldesarts. Elle est de la dynamite, elle aime le carnaval, se grimer, grimacer, semer le trouble, jouer les rituels de la métamorphose, de l'excès carnavalesque. Formée à l'école Parts d'Anne Teresa De Keersmaeker, à Bruxelles, elle a toujours conservé son univers qui lui permet, à la manière d'un Jérôme Bosch, de creuser au plus profond de l'intimité de la nature humaine. Elle offre des spectacles généreux, baroques et contemporains, mythologiques et pop. "J'aime les créatures hybrides", ditelle

Close up de Noé Soulier

Mais retour à cette édition-ci, avec d'abord un vrai bijou d'une suprême beauté: Close up du chorégraphe français Noé Soulier, 37 ans, par ailleurs directeur du Centre national de danse contemporaine à Angers. Il nous avait déjà enthousiasmé en 2022 au Kunsten, avec First Memory. Sa création pour Avignon en est, en quelque sorte, la suite. Accompagné par les polyphonies de Bach (Art de la fugue et l'offrande musicale) jouées live par six musiciennes de l'excellent ensemble Il Convito mené par Maude Gratton, les six danseurs (cinq femmes et un homme) sont formidables. Ils savent aussi bien réaliser les performances physiques éprouvantes des chorégraphies de Noé Soulier sans perdre leur beauté, qu'hypnotiser dans des solos ou duos très lents, d'une sensualité étonnante. Il crée une danse faite de mouvements du quotidien arrêtés en plein vol, comme stroboscopiques, scandés aussi par la respiration des danseurs: jeter, frapper, lancer, éviter. On les voit se succéder rapidement, chacun ouvrant la porte de nos imaginaires. Des danseurs peuvent confronter leurs gestes dans ce qui ressemble à des combats sans contact. Le groupe peut éclater et au même moment deux ou trois danseurs repartir à l'unisson. Les performances sont impressionnantes, les corps cassés à 90 degrés, les jambes à l'exact horizontal dans l'air, les corps arqués en arrière, les bras fouettant l'air, les tournoiements... Mais sans jamais perdre une beauté soufflante.

L'idée géniale a été d'insérer au milieu du spectacle, un dispositif vidéo: une caméra fixe sur la scène est placée à mi-corps des danseurs et filme les détails de leurs corps et de leurs mouvements passant devant l'objectif: torsion du buste, inclinaison des têtes, position des doigts et des pieds. Une manière neuve de voir la beauté des détails de la danse et des corps. Rodin dans ses dernières sculptures avait déjà mis en lumière la beauté des fragments de corps.



"Close up" de Noé Soulier avec son dispositif vidéo permettant de détailler les mouvements des danseurs.

# 

In | Close up à l'Opéra d'Avignon, 18 h | Rencontre avec le chorégrahe Noé Soulier

« On peut dire avec des gestes ce que

l'on ne peut pas dire avec des mots »

### Festival d'Avignon

Le chorégraphe Noé Soulier vient poser son mouvement à l'Opéra d'Avignon avec Close Up. Il met au plateau six d'anseurs/d'anseuses et l'ensemble de cinq musiciennes Il Convito pour interpréter des pièces contrapuntiques de Bach. Rencontre avec l'artiste.

### A quel moment avez-vous décidé d'agir dans et sur le monde par le mouvement?

« Très tôt, tout petit, on m'a raconté que ma mère regardait sur Arte Merce Cunningham et que j'étais stupéfait par les mouvements que je voyais. J'ai demandé ce que c'était, on m'a dit que c'était de la danse. Un peu plus tard, j'avais 5 ou 6 ans et ma mère m'a emmené au théâtre de Nîmes, voir un spectacle de Merce Cunningham, je me souviens de mon émerveillement. Le fait que la danse inventait de nouvelles manières d'éprouver le corps est devenu un moteur profond. »

### Qu'y a-t-il derrière Close Up, un peu de magie?

« Oui et non, Close Up c'est comme un gros plan au cinéma. Une dimension en usage de la vidéo en temps réel avec un cadre métallique physique entre les danseurs et la caméra qui leur permet de contrôler le cadrage. Cela renverse celui qui danse et celui qui cadre, c'est la personne qui danse qui compose l'image avec sa vulnérabilité. Ce n'est qu'une partie de la pièce mais j'avais plus largement l'envie d'aller au plus

Ce n'est qu'une partie de la pièce mais j'avais plus largement l'envie d'aller au plus proche du corps, du mouvement, de l'expérience physique du geste. On a dû inventer une technique propre, à un centimètre près on est dans le champ ou horschamp, c'est projeté en temps réel, un fragment de corps architectural avec micros pour zoom auditif. On utilise beaucoup le proscenium, dans un théâtre à l'italienne comme l'Opéra d'Avignon il y aura une pluralité de points de vue, en plongée, en contreplongée, selon la place que l'on occupera dans le théâ-

### Comment définiriezvous votre geste artistique ?

« La tentative de développer une écriture qui me soit propre, elle n'est pas narrative, elle n'est pas complètement abstraite. Je travaille avec des verbes d'action comme frapper, éviter, attraper... pour les détourner de leur fonction première, mais je garde l'affectif, l'émotionnel,



 Close Up c'est comme un gros plan au cinéma = explique le chorégraphe Noé Soulier. Photo Willfried Thiery

j'essaie de trouver des contraintes qui vont permettre aux interprètes de développer des schémas de mouvements conventionnels pour révêler quelque chose de très

intime, qui échappe aux règles motrices que l'on apprend dans les cours de dans e . D e s c h o s e s t r è s singulières qui me touchent beaucoup. Il y a une expressivité mais adossée à un arc narratif. »

Tiago Rodrigues propose de « chero

propose de « chercher les mots » ensemble, quel est celui qui vous touche en tant qu'artiste ?

« "Geste" : il peut être pratique mais aussi symbolique. Parfois on peut dire avec des gestes ce que l'on ne peut pas dire avec des mots. Le Premier chancelier Willy Brandt s'est agenouillé lors de sa visite au ghetto de Varsovie... Quels mots auraient-ils pu dire? Un geste est parfois plus sincère. La danse permet de réunir toutes les dimensions du geste. »

### Un souvenir fort d'Avignon ?

L'an dernier, la reprise du spectacle d'Anne Teresa De Keersmaeker au Cloître des Célestins (En attendant) en fin de journée. C'était quelque chose d'incroyable de voir un spectacle que je n'avais pas vu mais que j'avais rêvé avoir vu. C'était hors du temps, le temps présent, le temps des corps qui avaient mûri... je ne savais plus de quel temps était cette pièce...

### • Propos recueillis par Sophie Bauret

| Close Up, jusqu'au 20 juillet à | 18 h à l'Opéra Grand Avignon. | Durée : 1 h 15. | Rés. 04 90 14 14 14

# Close up, quand la danse se fait guerrière

Le chorégraphe Noé Soulier signe un divin mariage de la danse contemporaine et de la musique baroque!

Au commencement de Close up, il y a la musique, avec l'entrée des cinq musiciennes de l'ensemble Il Convito. Elles viennent s'installer en bord de plateau: violon, violoncelle, viole de gambe, clavecin et traverso. Elles vont accompagner toute la chorégraphie par des pièces contra puntiques de Bach, dont le célèbre Art de la fugue, qui alternent avec le souffle coupé des six interprètes (5 danseuses et 1 danseur), en jean bleu et tee-shirts unis. Deux partitions pour deux tempos et deux types de mouvements bien distincts. Le premier, lié, ample et

fluide, aux allures de taichi. Le second, saccadé, aux allures de kung-fu et de danse guerrière, avec ses coups de pied et de bras fendant l'air, frappant ou esquivant. Seuls, à deux, à trois ou en groupe, les danseurs se livrent avec une belle énergie, à un ballet aux mouvements d'un genre nouveau qui se jouent des lois de la gravité et de l'inertie des corps.

### En gros plan

Après un premier mouvement en avant-scène sur fond noir, le deuxième se joue sur fond blane, derrière les barreaux noirs d'une fenètre, qui donne à la danse les allures d'un Mondrian. Devant une caméra fixe qui les filme en gros plan à hauteur du nombril (close up), et projette leurs corps sur un écran géant au-dessus d'eux, les danseurs jonglent avec les lignes, verticales, horizontales et obliques, avant que leurs mains, leurs bras, leurs pieds et leurs corps tout entiers ne se mêlent et ne s'entrelacent.

Puis tout disparait dans les airs pour un dernier mouvement en groupe, aérien, sur l'intégralité du plateau, immense, aux murs bruts.

Dernier coup de pied, noir. Le public laisse éclater sa jole!

### ter sa joie! • Marie-Félicia Alibert

Å l'Opéra Grand Avignon, jusqu'au 20 juillet à 18 heures, Durée : 1 h 15). Rés. 04.90.14.14.14.



Dirigés par Noé Soulier, les six danseurs de Close up défient la gravité sur la scène de l'Opéra d'Avignon. Photo Christophe Raynaud de Lage

# 

In | Close up à l'Opéra d'Avignon, 18 h | Rencontre avec le chorégrahe Noé Soulier

### Festival d'Avignon

Le chorégraphe Noé Soulier vient poser son mouve-ment à l'Opéra d'Avignon avec Close Up. II met au plateau six danseurs/danseuses et l'ensemble de cinq musiciennes Il Convito pour interpréter des pièces contrapuntiques de Bach. Rencontre avec l'ar-

### quel moment avez-vous décidé d'agir dans et sur le monde par le mouvement?

« Très tôt, tout petit, on m'a raconté que ma mère regardait sur Arte Merce Cunningham et que j'étais stupéfait par les mouvements que je voyais. J'ai demandé ce que c'était, on m'a dit que c'était de la danse. Un peu plus tard, j'avais 5 ou 6 ans et ma mère m'a emmené au théâtre de Nîmes, voir un spectacle de Merce Cunningham, je me souviens de mon émerveillement. Le fait que la danse inventait de nouvelles manières d'éprouver le corps est devenu un moteur profond. »

### Qu'y a-t-il derrière Close Up, un peu de magie?

« Oui et non, Close Up c'est comme un gros plan au cinéma. Une dimension en usage de la vidéo en temps réel avec un cadre métallique physi« On peut dire avec des gestes ce que

# l'on ne peut pas dire avec des mots »

que entre les danseurs et la caméra qui leur permet de contrôler le cadrage. Cela renverse celui qui danse et celui qui cadre, c'est la personne qui danse qui compose l'image avec sa vulnérabilité. Ce n'est qu'une partie de la pièce mais j'avais plus large ment l'envie d'aller au plus proche du corps, du mouvement, de l'expérience physique du geste. On a dù inven-ter une technique propre, à un centimètre près on est dans le champ ou horschamp, c'est projeté en temps réel, un fragment de corps architectural avec micros pour zoom auditif. On utilise beaucoup le proscenium, dans un théâtre à l'italienne comme l'Opéra d'Avignon il y aura une pluralité de points de vue, en plongée, en contreplongée, selon la place que l'on occupera dans le théâ-

### Comment définiriezvous votre geste artistique?

« La tentative de dévelop-per une écriture qui me soit propre, elle n'est pas narrative, elle n'est pas complète ment abstraite. Je travaille avec des verbes d'action comme frapper, éviter, attraper... pour les détourner de leur fonction première, mais je garde l'affectif, l'émotionnel,



« Close Up c'est comme un gros plan au cinéma » explique le chorégraphe Noé Soulier. Photo Willfried Thiery

j'essaie de trouver des contraintes qui vont permettre aux interprètes de développer des schémas de mouvements conventionnels pour révéler quelque chose de très

intime, qui échappe aux règles motrices que l'on apprend dans les cours de dane. Des choses très singulières qui me touchent beaucoup. Il y a une expressivité mais adossée à un arc parratif. »

### Tiago Rodrigues

propose de « chercher les mots - ensemble, quel est celui qui vous touche en tant qu'artiste?

« "Geste" : il peut être pratique mais aussi symbolique. Parfois on peut dire avec des gestes ce que l'on ne peut pas dire avec des mots. Le Premier chancelier Willy Brandt s'est agenouillé lors de sa visite au ghetto de Varsovie... Quels mots auraient-ils pu dire? Un geste est parfois plus sincère. La danse permet de réunir toutes les dimensions du geste. »

### Un souvenir fort d'Avignon?

L'an dernier, la reprise du spectacle d'Anne Teresa De Keersmaeker au Cloître des Célestins (En attendant) en fin de journée. C'était quelque chose d'incroyable de voir un spectacle que je n'avais pas vu mais que j'avais rêvé avoir vu. C'était hors du temps, le temps présent, le temps des corps qui avaient mûri... je ne savais plus de quel temps était cette pièce...

### • Propos recueillis par Sophie Bauret

Close Up, jusqu'au 20 juillet à 18 h à l'Opéra Grand Avignon. Durée: 1 h 15. 1 Rés. 04 90 14 14 14

# Close up, quand la danse se fait guerrière

Le chorégraphe Noé Soulier signe un divin marjage de la danse contemporaine et de la musique baroque!

Au commencement de Close up, il y a la musique, avec l'entrée des cinq musiciennes de l'ensemble Il Convito. Elles viennent s'installer en bord de plateau: violon, violoncelle, viole de gambe, clavecin et traverso. Elles vont accompagner toute la chorégraphie par des pièces contra puntiques de Bach, dont le célèbre Art de la fugue, qui alternent avec le souffle coupé des six interprètes (5 danseuses et 1 danseur), en jean bleu et tee-shirts unis. Deux partitions pour deux tempos et deux types de mouvements bien distincts. Le premier, lié, ample et

fluide, aux allures de taichi. Le second, saccadé, aux allures de kung-fu et de danse guerrière, avec ses coups de pied et de bras fendant l'air, frappant ou esquivant. Seuls, à deux, à trois ou en groupe, les danseurs se livrent avec une belle énergie, à un ballet aux mouvements d'un genre nouveau qui se jouent des lois de la gravité et de l'inertie des corps.

### En gros plan

Après un premier mouvement en avant-scène sur fond noir, le deuxième se joue sur fond blanc, derrière les barreaux noirs d'une fenêtre, qui donne à la danse les allures d'un Mondrian. Devant une caméra fixe qui les filme en gros

plan à hauteur du nombril (close up), et projette leurs corps sur un écran géant au-dessus d'eux, les danseurs jonglent avec les lignes, verticales, horizontales et obliques, avant que leurs mains, leurs bras, leurs pieds et leurs corps tout entiers ne se mêlent et ne s'entrelacent.

Puis tout disparaît dans les airs pour un dernier mouvement en groupe aérien, sur l'intégralité du plateau, immense, aux murs bruts.

Dernier coup de pied, noir. Le public laisse écla-

### ter sa joie! • Marie-Félicia Alibert

À l'Opéra Grand Avignon, jusqu'au 20 juillet à 18 heures. Durée: 1 h 15). Rés. 04.90.14.14.14.



Dirigés par Noé Soulier, les six danseurs de Close up défient la gravité sur la scène de l'Opéra d'Avignon. Photo Christophe Raynaud de Lage



# A Avignon, dans « Close Up », Noé Soulier passe le mouvement à la loupe

Le chorégraphe est invité pour la première fois au Festival

## **DANSE**

AVIGNON - envoyée spéciale

*lose Up*, titre de la nouvelle pièce pour six interprètes du chorégraphe Noé Soulier, directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers depuis 2020, invité pour la première fois au Festival d'Avignon, touche à différents domaines. Si le verbe anglais signifie «fermer, se refermer», le terme «close up» évoque, dans l'art de la magie, un magicien qui exécute des tours à une très courte distance des gens pour mieux les bluffer. En photo et en cinéma, il fait référence à un type de cadrage serré, qui parie sur le zoom pour mieux donner l'illusion de pénétrer dans la matière.

Avec cet indice gros comme une maison, une opération de resserrage du propos finit par arriver au milieu du spectacle créé le 15 juillet, devant un public enthousiaste, à l'Opéra Grand Avignon. Changement de focale, une longue séquence se déploie en fond de scène devant une caméra posée sur pied qui ne bougera pas. Les interprètes se glissent dans un espace circonscrit par un panneau blanc, comme pour une prise de vues dans un studio. Ils y passent et repassent, livrant des ima-

ges fragmentées de leurs évolutions projetées sur un grand écran. Ils choisissent d'y inscrire telle ou telle partie de leur corps en mouvement. Cette écriture cinématographique en direct de la danse, qui flirte parfois avec l'imagerie mode, permet néanmoins d'avoir la sensation de presque toucher le muscle lié au geste, tout en ayant la possibilité de considérer l'ensemble de l'interprète lancé dans son enchaînement de pas.

### Verbes d'action

Macro-micro, avant-arrière, ce jeu de plans est l'un des attraits ludiques de *Close Up*, où la gestuelle segmentée et physique, quasi athlétique, devenue la signature de Noé Soulier, éclate. Depuis les pièces Removing (2015) ou Les Vagues (2018), sous influence notamment de la danse classique, qu'il a pratiquée et décortiquée, ainsi que du sport, qui offre selon lui « un répertoire de gestes d'une richesse extraordinaire», il a mis au point une partition à partir de verbes d'action. Il creuse ici de nouveau autour de «frapper», «éviter», «lancer»... Tout en détentes sans cesse bloquées, la danse se déplie en lignes brisées: un interprète shoote dans un ballon (invisible), bifurque dans un lancer de javelot (inexistant), puis s'étire dans un immense plié au ras du sol.

Pour soutenir et tempérer ses salves intempestives, Noé Soulier a conçu *Close Up* en s'appuyant sur la musique de Bach jouée par les cinq musiciennes de l'ensemble Il Convito, installées sur un côté du plateau. Les œuvres contrapuntiques du compositeur déroulent une trame sur laquelle les interprètes rebondissent et fluidifient leurs bouquets gestuels aussi vite composés que décomposés.

Des pans de silence hachent le spectacle. Et, là encore, de façon différente, on se rapproche des interprètes, qui laissent filer les sons de leurs efforts. Bruitée, soufflée, ahanée, la danse sous pression de Noé Soulier se raconte plus intimement. La musique du corps se fait crue, au diapason des volteface de la virtuosité. Avec *Close Up*, Noé Soulier peaufine son écriture très technique dans la lignée des explorateurs du mouvement qu'il admire, dont les Américains Merce Cunningham (1919-2009), qui fut son premier choc artistique à l'âge de 4 ans, Trisha Brown (1936-2017) ou William Forsythe. ■

**ROSITA BOISSEAU** 

**Close Up,** de Noé Soulier. Opéra Grand Avignon. Jusqu'au 20 juillet.







© Christophe Raynaud de Lage

CRITIQUES / FESTIVAL D'AVIGNON

# « Close up », Noé Soulier zoome la danse

Pour sa première participation au Festival d'Avignon, le chorégraphe à la tête du CNDC d'Angers affiche en gros plan les gestes de ses danseurs et démultiplie les mouvements sur des airs de Bach.

20 juillet 2024

À jardin, des pupitres et des instruments meublent l'espace. Pieds nus, à pas feutrés, les musiciennes du quintet Il Convito entrent en toute discrétion. Au clavecin, Maude Gratton donne le la. Les notes de Bach s'envolent dans les cintres. Des coulisses, une première danseuse en tee-shirt et jeans foule les planches. Les gestes sont précis, ciselés. La grammaire très angulaire et très physique de Noé Soulier est immédiatement reconnaissable. Cérébral, il pense le mouvement comme un figure géométrique. Chaque jambe tendue, chaque bras plié et chaque enchaînement demande aux interprètes non seulement une haute technicité, mais aussi une virtuosité indéniable.

### L'art plastique de la danse

Dans une sorte de ronde, où chaque interprète passe le relais à une ou un autre, la gestuelle se répète, se répond ou s'oppose. Les corps ondulent, se replient ou se tendent. Traversés par les sonates de Bach, divinement jouées, ou se laissant porter par une musique intérieure quand le silence se fait, les danseuses et le danseur habitent la scène que ce soit en solo tout d'abord, puis en duo ou trio. Leur souffle exagérément expiré sert de rythmique. Le tourbillon de mouvement savant autant que fluide convie à une transe qui n'invite pas tant au lâcher-prise, qu'au concept même



© Christophe Raynaud de Lage

d'un abandon très maîtrisé. Si le maître mot de cette nouvelle création est l'action. Le chorégraphe poursuit son travail analytique de la danse, ne laisse rien au hasard.

Close up, qui signifie fermer, refermer en anglais, est un terme qui, en photographie ou en cinéma, renvoie à un type de cadrage particulier, un resserrage sur une partie du corps. Ayant testé cette technique pour son film Fragments, Noé Soulier a eu le désir de tenter l'expérience au plateau. En zoomant grâce à une caméra sur un détail du mouvement et du corps, il propose en cours de spectacle de regarder la danse par un autre prisme. En fond de scène, face à l'objectif d'une caméra, danseuses et danseur poursuivent leur interprétation dans une zone délimitée par un panneau. Projetées sur grand écran au-dessus du plateau, n'apparaissent que des images fragmentées de leur mouvement, un bras, un pied, un dos. L'effet est troublant, puissant. Plus que de la chorégraphie, c'est du grand art.

### Corps à l'unisson

L'écran s'envole vers les cintres. Le plateau est à nouveau nu. Par deux, trois, six, les interprètes reprennent d'assaut la scène, l'habitent avec une fulgurance sidérante. Jouant sur les clairs-obscurs, les pulsations des corps, Noé Soulier fait vibrer à l'unisson scène et salle. Les uns utilisent leur respiration pour cadencer leur mouvement, les autres retiennent leur souffle tant ce dernier tableau chorégraphique atteint une incroyable intensité. En permettant aux spectateurs d'approcher au plus près de chaque geste, le chorégraphe signe une œuvre exigeante autant qu'exaltante!



# Close Up : Noé Soulier en gros plan à l'Opéra Grand Avignon

Le 21 juillet 2024 par Delphine Goater

Signé <u>Noé Soulier</u>, *Close up* propose un portrait très rapproché du mouvement pour un sextuor de danseurs à l'Opéra Grand Avignon. Virtuose.

Sur la fosse couverte de l'opéra Grand Avignon, l'ensemble il **Convito** prend place proscenium, bientôt rejoint par les danseurs qui se produisent à l'avant-scène, au plus près de la rampe. <u>Noé Soulier</u>, directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers, choisi d'accompagner nouvelle création, Close Up, par un quintette de clavecin, cordes et traverso jouant différentes pièces de Bach, dont L'art de la fugue.

En jean bleu ou noir et T-shirt simple, six danseur et danseuses puisent dans un vocabulaire gestuel inspiré de verbes d'action (frapper, lancer, attraper) et donc, souvent proche du mouvement sportif



(karaté, Taekwondo, volley), pour danser avec élan, rythme et précision, comme il l'avait fait de manière plus expérimentale dans sa pièce *Faits et gestes*, en 2016, déjà accompagnée au clavecin sur *Le clavier bien tempéré* de Bach. Si le souffle, haletant, tient parfois lieu de musique, sans avoir le naturel des respirations d'une Anne Teresa De Keersmaeker, nous sommes envoûtés par l'engagement de ces jeunes et talentueux interprètes, tous formidables. Mis à nu dans la dissection et le déploiement de chaque geste, ils se montrent concentrés, au plus près de leur effort physique.

Construite en contrepoint avec la musique, la chorégraphie très structurée s'appuie sur des solos, duos, ou plus, à l'unisson ou en canon, suivant la basse continue ou la ligne mélodique. Ces lignes croisées forment un tableau abstrait dans la première partie du spectacle, où Noé Soulier expérimente une écriture chorégraphique et un procédé proche finalement d'un Merce Cunningham ou d'une Trisha Brown, à l'image de la pièce *In the fall* qu'il a créé pour la compagnie de cette dernière. Dans la deuxième partie, le champ s'élargit et s'approfondit avec l'ouverture du fond et du cadre de scène, mais se rétrécit derrière un rectangle de cinéma, le cadre devant lequel les danseurs vont être filmés par une caméra dont les images vidéo sont projetées en direct au-dessus d'eux. On assiste donc simultanément à l'exécution de la danse en direct, dont on perçoit entièrement l'amplitude des mouvements, et à sa captation *live*.

Le procédé, assez vertigineux, pourrait virer à l'artifice si les danseurs ne faisaient montre de la même attention et virtuosité que celle dont ils faisaient preuve dans la première partie, faisant et défaisant l'image, qui ne laisse apparaître que des gros plans de membres, tête, hanche, bassin, fesses, perturbant le regard sur le corps. Cette dissection du corps en direct est à la fois tout à fait précise et fascinante.

Crédit photographique : © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon



# Récap Festival d'Avignon semaine 3 : clap clap de fin

Cette semaine, on ondule avec le chorégraphe Noé Soulier, on cauchemarde avec le «Léviathan» de Sagazan. On se raconte des histoires et on est renversé.



«Close Up» de Noé Soulier, à l'Opéra Grand Avignon, le 14 juillet. (Jacky Godard/Photo12 via AFP)

Avignon, c'est presque fini et déjà nous manquent ces groupes d'amis circulant par grappes dans les rues de la ville, stationnant de longues minutes (heures ?) devant un mur d'affiches vantant les 1 683 spectacles recensés dans les 141 théâtres du festival off (vrais chiffres). «Le seul en scène sur l'inceste il doit être fort... - Sinon il y a le seul en scène sur la fin de vie, t'en penses quoi ?» Nous manquera aussi le délicieux spectacle des habitués du festival in. «Qu'est-ce que tu dis ? - Je dis qu'on en a marre de Richard III, il y en a trop des Richard III - Et tu as vu comme ils étaient mauvais ces jeunes comédiens qui jouaient Isabelle Huppert? - Elle devrait porter plainte.» Nous manqueront un peu moins les sonnettes hystériques des vélos et de leurs conducteurs à tote bag, cherchant à optimiser dans les ruelles d'Avignon leur trajet entre le théâtre du Train bleu et celui de la Manufacture et ayant visiblement juré sur la tête de Jean Vilar qu'ils ne freineraient pas, dussent-ils renverser un couple de petits vieux.

Sur scène, ce sont d'autres véhicules et d'autres collisions qui nous auront transportés cette année - les voitures étant garées à plusieurs reprises sur les plateaux d'Avignon, que ce soit dans le fabuleux Absalon, Absalon de Séverine Chavrier ou dans Los Días Afuera de l'Argentine Lola Arias. On se souviendra de ces corps butant et cognant. Celui de l'ancienne danseuse de Pina Bausch, Héléna Pikon, 67 ans, percutant les chaises du mythique Café Müller, dans Forever de Boris Charmatz, ou les pas mal assurés de Belén González del Amo, l'actrice non voyante de La Gaviota de Chela de Ferrari. Cette année le festival a mis sur scène la vulnérabilité – <u>des vieilles et des vieux</u>, des personnes en situation de handicap, des vies cabossés d'anciens détenus chez Lola Arias et dans le beau Léviathan de Lorraine de Sagazan, et montré pourquoi elle pouvait être si puissante.

### On adore

Close Up de Noé Soulier. Le chorégraphe français sublime le mouvement de ses danseurs virtuoses, qui se répondent comme en transe sur la scène de l'Opéra Grand Avignon. Notre critique.











Noé Soulier a construit sa pièce sur un travail d'improvisation des danseurs. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

# «Close Up», les jeans toniques de Noé Soulier

ls ont une pêche et une virtuosité, ces danseurs de Noé Soulier! Julie Charbonnier, Nangaline Gomis, Yumiko Funaya, Samuel Planas, Mélisande Tonolo et Gal Zusmanovich, vêtus en jean et tee-shirt ou débardeur, ont emporté le public de l'Opéra Grand Avignon dans Close Up, l'énergique dernière création du plus cérébral des chorégraphes français, invité pour la première fois au Festival. Au son de pièces de Bach exécutées par le quintette tout féminin d'Il Convito sur scène à leurs côtés (l'Art de la fugue, l'Offrande musicale et des mouvements de sonates), ils ondulent, se replient, repartent, leur corps comme possédé par une transe, puis s'arrêtent en plein vol, pas tant close-up que freeze-frame, semblant encaisser un choc, et redémarrent, extraordinairement fluides. Les gestes passent d'une danseuse à l'autre, le solo devient un duo, parfois un trio, la grammaire se répète à l'identique puis se défait totalement, et lorsque la musique s'interrompt, l'on entend encore mieux l'effort, les saccades de respirations sonnant comme des percussions. C'est grisant.

**Syntaxe du kung-fu.** Dans le dossier de presse, Noé Soulier explique avoir construit les phrases de mouvement de *Close Up* grâce à un travail d'improvisation des danseurs,

Le chorégraphe français sublime le mouvement de ses danseurs virtuoses, qui se répondent comme en transe sur la scène de l'Opéra Grand Avignon.

qui sont partis de tâches extrêmement précises, des actions pratiques détournées de leur but d'origine (attraper, éviter, frapper, lancer) afin de faire «émerger des transitions instinctives entre les mouvements». Ces tâches sont désormais méconnaissables, les enchaînements ayant davantage le feu et la syntaxe du kung-fu.

Au mitan du spectacle, un écran blanc tombe derrière les danseurs, et devant eux se glisse une partition composée de larges cases géométriques les séparant d'une caméra posée au sol et tournant en plan fixe. Les danseurs reprennent, et c'est le rectangle du milieu qui fournit le cadre de la prise de vue, l'image étant projetée au-dessus. L'on a tout le loisir d'y observer de manière plus précise le centre du corps, la bascule des hanches, le penché en avant – la chorégra-

phie a été pensée pour. L'on craint un instant un geste un peu gratuit (le fond blanc et les jeans font irrémédiablement penser à l'esthétique Calvin Klein...) mais l'apparition des mains se cherchant et se nouant, mains auxquelles l'on s'attache si rarement en regardant les danseurs, charrie une force immense. Le regard passe sans arrêt des corps tout entier au détail de l'écran, et à nouveau aux danseurs, le va-et-vient donnant l'impression d'assister à deux temporalités distinctes et pourtant simultanées.

**Tout l'espace.** Dans le troisième et dernier mouvement, le cadre et la caméra s'en vont, les six danseurs occupent désormais tout l'espace, reprenant les gestes bien assimilés du début, par groupes de deux ou trois et enfin de six, à l'unisson. A la recherche d'une forme «d'expressivité non narrative», Noé Soulier a su créer aussi, avec Close Up, une proximité totalement emballante.

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS Envoyée spéciale à Avignon

CLOSE UP de NOÉ SOULIER Après le festival d'Avignon, les 9 et 10 octobre au CNDC d'Angers, et les 27-28 novembre à La Comédie de Valence.



Le Dauphiné libéré 19 juillet 2024



Vaucluse matin 19 juillet 2024



In | Close up à l'Opéra d'Avignon, 18 h | Rencontre avec le chorégrahe Noé Soulier

### Festival d'Avignon

Le chorégraphe Noé Soulier vient poser son mouvement à l'Opéra d'Avignon avec Close Up. Il met au plateau six danseurs/danseuses et l'ensemble de cinq musiciennes Il Convito pour interpréter des pièces contrapuntiques de Bach. Rencontre avec l'artiste.

A quel moment avez-vous décidé d'agir dans et sur le monde par le mouvement?

« Très tôt, tout petit, on m'a raconté que ma mère regardait sur Arte Merce Cunningham et que j'étais stupéfait par les mouvements que je voyais. J'ai demandé ce que c'était, on m'a dit que c'était de la danse. Un peu plus tard, j'avais 5 ou 6 ans et ma mère m'a emmené au théâtre de Nîmes, voir un spectacle de Merce Cunningham, je me souviens de mon émerveillement. Le fait que la danse inventait de nouvelles manières d'éprouver le corps est devenu un moteur profond. »

Qu'y a-t-il derrière Close Up, un peu de magie ?

« Oui et non, Close Up c'est comme un gros plan au cinéma. Une dimension en usage de la vidéo en temps réel avec un cadre métallique physi« On peut dire avec des gestes ce que l'on ne peut pas dire avec des mots »

que entre les danseurs et la caméra qui leur permet de contrôler le cadrage. Cela renverse celui qui danse et celui qui cadre, c'est la personne qui danse qui compose l'image avec sa vulnérabilité. Ce n'est qu'une partie de la pièce mais j'avais plus large ment l'envie d'aller au plus proche du corps, du mouvement, de l'expérience physique du geste. On a dû inventer une technique propre, à un centimètre près on est dans le champ ou horschamp, c'est projeté en temps réel, un fragment de corps architectural avec micros pour zoom auditif. On utilise beaucoup le proscenium, dans un théâtre à l'italienne comme l'Opéra d'Avignon il y aura une pluralité de points de vue, en plongée, en contreplongée, selon la place que l'on occupera dans le théâ-

Comment définiriezvous votre geste artistique ?

« La tentative de développer une écriture qui me soit propre, elle n'est pas narrative, elle n'est pas complètement abstraite. Je travaille avec des verbes d'action comme frapper, éviter, attraper... pour les détourner de leur fonction première, mais je garde l'affectif, l'émotionnel,



 Close Up c'est comme un gros plan au cinéma = explique le chorégraphe Noé Soulier. Photo Willfried Thiery

j'essaie de trouver des contraintes qui vont permettre aux interprètes de développer des schémas de mouvements conventionnels pour révéler quelque chose de très

intime, qui échappe aux règles motrices que l'on apprend dans les cours de danse. Des choses très singulières qui me touchent beaucoup. Il ya une expressivité mais adossée à un arc narratif. »

Tiago Rodrigues propose de « chercher les mots » ensemble, quel est celui qui vous touche en

tant qu'artiste?

« "Geste" : il peut être pratique mais aussi symbolique.
Parfois on peut dire avec des gestes ce que l'on ne peut pas dire avec des mots. Le Premier chancelier Willy Brandt s'est agenouillé lors de sa visite au ghetto de Varsovie...
Quels mots auraient-ils pu dire? Un geste est parfois plus sincère. La danse permet de réunir toutes les dimensions du geste. »

### Un souvenir fort d'Avignon ?

L'an dernier, la reprise du spectacle d'Anne Teresa De Keersmaeker au Cloître des Célestins (En attendant) en fin de journée. C'était quelque chose d'incroyable de voir un spectacle que je n'avais pas vu mais que j'avais rêvé avoir vu. C'était hors du temps, le temps présent, le temps des corps qui avaient mûri... je ne savais plus de quel temps était cette pièce...

### Propos recueillis par Sophie Bauret

| Close Up, jusqu'au 20 juillet à | 18 h à l'Opéra Grand Avignon. | Durée : 1 h 15. | Rés. 04 90 14 14 14

# Close up, quand la danse se fait guerrière

Le chorégraphe Noé Soulier signe un divin mariage de la danse contemporaine et de la musique baroque!

Au commencement de Close up, il y a la musique, avec l'entrée des cinq musiciennes de l'ensemble Il Convito. Elles viennent s'installer en bord de plateau: violon, violoncelle, viole de gambe, clavecin et traverso. Elles vont accompagner toute la chorégraphie par des pièces contra puntiques de Bach, dont le célèbre Art de la fugue, qui alternent avec le souffle coupé des six interprètes (5 danseuses et 1 danseur), en jean bleu et tee-shirts unis. Deux partitions pour deux tempos et deux types de mouvements bien distincts. Le premier, lié, ample et

fluide, aux allures de taichi. Le second, saccadé, aux allures de kung-fu et de danse guerrière, avec ses coups de pied et de bras fendant l'air, frappant ou esquivant. Seuls, à deux, à trois ou en groupe, les danseurs se livrent avec une belle énergie, à un ballet aux mouvements d'un genre nouveau qui se jouent des lois de la gravité et de l'inertie des corps.

En gros plan

Après un premier mouvement en avant-scène sur fond noir, le deuxième se joue sur fond blanc, derrière les barreaux noirs d'une fenètre, qui donne à la danse les allures d'un Mondrian. Devant une caméra fixe qui les filme en gros plan à hauteur du nombril (close up), et projette leurs corps sur un écran géant au-dessus d'eux, les danseurs jonglent avec les lignes, verticales, horizontales et obliques, avant que leurs mains, leurs bras, leurs pieds et leurs corps tout entiers ne se mêlent et ne s'entrelacent.

Puis tout disparaît dans les airs pour un dernier mouvement en groupe, aérien, sur l'intégralité du plateau, immense, aux murs bruts.

Dernier coup de pied, noir. Le public laisse éclater sa jole!

### ter sa joie! • Marie-Félicia Alibert

Å l'Opéra Grand Avignon, jusqu'au 20 juillet à 18 heures, Durée : 1 h 15). Rés. 04.90.14.14.14.



Dirigés par Noé Soulier, les six danseurs de *Close up* défient la gravité sur la scène de l'Opéra d'Avignon. Photo Christophe Raynaud de Lage





# « Source d'une singulière émotion »

Le directeur du CNDC, Noé Soulier, présentera demain et jeudi sa nouvelle création, « Close Up », au Quai d'Angers. Y sont conviés Bach par l'ensemble il Convito et de la vidéo.

### **ENTRETIEN**

Pièce pour six danseuses et danseurs et cinq musiciennes et musiciens de l'ensemble il Convito emmené par la claveciniste Maude Gratton, « Close Up » a été créée le 15 juillet dernier au Festival d'Avignon. Il s'inscrit dans le cadre du Festival Trajectoires et de Baroque en Scène et donc dans la saison d'Angers Nantes Opéra.

### C'était une première pour vous à Avignon... Première heureuse?

Noé Soulier: « Créer là-bas a été très intense, pour toute l'équipe du spectacle et aussi pour toute l'équipe du CNDC. Il y a beaucoup d'attentes, beaucoup de visibilité et donc beaucoup d'enjeux à Avignon. Nous avons eu la chance d'avoir eu aussi beaucoup de presse, et, c'est un fait heureux, de retours positifs de sa part, et d'avoir reçu un accueil public très chaleureux. Dans ces cas-là, le bouche-à-oreille fonctionne à merveille auprès des professionnels et des programmateurs. Au niveau de l'équipe de création s'est construite une vraie alchimie entre danseusesdanseurs et musiciens-musicien-

### Apportez-vous des modifications entre ces premières en Avignon et ces représentations angevines?

« C'est la première date post-Avignon ici à Angers. Le plateau est différent : à Avignon, il s'agissait d'un théâtre à l'italienne, comme le Grand Théâtre, et le proscenium (avant-scène) y est plus étroit. Le T900 du Quai offre une tout autre dimension aux interprètes, en termes de respiration aussi. Il faut utili-

est très impressionnante. Mais c'est une pièce avec une musique très écrite et une structure chorégraphique qui l'est tout autant. L'ordre des pièces n'a pas changé. Et c'est une œuvre qui fait naître une interaction dans le groupe, dans le sens d'une résonance assez fine : danseuses et danseurs sont affectés en temps réel au niveau du phraser, de l'énergie qu'ils partagent les uns avec les autres et c'est un processus qui se fait spontanément, naturellement, quel que soit l'espace de jeu. Ce qui change par l'espace se situe au niveau des repères, des élans, de la lumière aussi. Mais, dès le départ, j'ai pensé cette pièce pour deux cadres : celui de la grande boîte noire comme le Quai ou le Théâtre de la Ville à Paris et des théâtres à l'italienne comme Graslin à Nantes. Enfin, côté musique, j'ai un régisseur son exceptionnel (Jérôme Tuncer) qui est hyper à l'écoute des interprètes.»

### Qu'a particulièrement apprécié le public à la découverte de « Close Up »?

« Cela tient au caractère très physique et engagé de cette danse. C'est une émotion un peu différente qui ne passe pas par une histoire mais par l'énergie déployée par les corps. Cela se rapproche de l'émotion ressentie à l'écoute d'une musique. C'est logique d'être ému par la mort d'un héros mais pourquoi et par quoi est-on ému à l'écoute d'une Fugue de Bach? Qu'est-ce qui nous touche? Et ce côté abstrait est plus évident en musique qu'en danse : la tension y est plus forte entre cette dimension abstraite de l'écriture du mouve-

ser la profondeur de la cage qui, ici, Une image de la nouvelle création de Noé Soulier, « Close Up », qui convoque musique en direct, danse et vidéo.

ment et la présence bien charnelle de corps qui transpirent, qui tremblent... C'est ce contraste entre affect et abstraction et corporéité et expressivité qui est source d'une singulière émotion. Cette pièce tente de faire éprouver cela par des types de transitions entre des mouvements qui échappent à ceux de coordination fonctionnelle que l'on retrouve dans le quotidien ou dans le sport. Elle explore cette gamme de mouvements vers lequel le corps refuse d'aller... Marcher, c'est aller vers un but sans tomber. Ici, la fonctionnalité est détournée de ces buts. Ce sont de nouveaux chemins qui demandent beaucoup à tout le monde, une intensité folle qui, je crois, transparaît sur scène. »

### Une nouvelle saison commence pour le CNDC. Vous êtes arrivé à sa tête en juillet 2020. Comment vous y sentez-vous?

« Très bien! C'est harmonieux avec une équipe pleinement engagée. Il y a une synergie entre la création, la programmation, l'École, les artistes accueillis qui est inspirante et vertueuse. Le public est là ; notre relation avec les acteurs culturels de la Ville est bienveillante, précieuse et facile. »

LELIAN

Ces mercredi 9 et jeudi 10 octobre à 20 heures au Quai d'Angers (T900, 1 h 15). De 6 à 27 euros (0241 22 20 20 - www.leguai-angers.eu).





# Au Quai d'Angers, Noé Soulier passe son Bach mention passion

Le directeur du CNDC d'Angers présentait les 9 et 10 octobre derniers, en son antre du Quai, sa nouvelle création, « Close Up », sur des fugues et sonate de Bach, avec vidéo impérieuse.

Le Courrier de l'Ouest LELIAN.

Publié le 14/10/2024 à 14h24



Cinq danseuses et un danseur à l'énergie palpable et transcendante. | DELPHINE PERRIN

Pour la première fois, le jeune prodige de la danse contemporaine française créait en Avignon (lire édition du 8 octobre et la version en ligne). Succès critique et succès public dans ses valises, il devait repenser sa pièce pour la faire vivre au plus près de son intention dans un T900 du Quai à la configuration toute différente de l'espace-théâtre à l'italienne avignonnais. Jouer donc entre autres de la profondeur vertigineuse du plateau : les scènes finales où la danse se dessine à perte de vue symbolisent la maîtrise esthétique et arithmétique de cette nouvelle appréhension de l'espace.



La vidéo comme focale du regard du spectateur. | DELPHINE PERRIN

Côté jardin, l'ensemble il Convito composé de Maude Gratton au clavecin et à la direction, Amélie Michel (traverso), Claire Gratton (viole de gambe), Ageet Zweistra (violoncelle) et Simon Pierre (violon) pour des pièces appartenant à « L'Art de la fugue » et « Andante », extrait de la « Sonate n°2 pour violon seul » de Johann Sebastian Bach. Soit une musique qui porte à son acmé l'écriture contrapuntique qui superpose plusieurs lignes mélodiques nécessitant évidemment une extrême rigueur, une solide virtuosité mais qui d'où, et c'est là tout le génie de ces portées, sourdent une liberté, un souffle porteur.

# Tous impressionnants de physicalité et d'expressivité

L'écriture chorégraphique de Noé Soulier est exactement à cet endroit de friction entre extrême rigueur et extrême liberté qui prend ici la forme d'un détournement : les tâches de lancer, éviter, attraper, frapper... sont ici déplacées par le geste dansé et le corps dansant. D'où cette impression de voir à la fois des danseurs empêchés et totalement émancipés. Cela tient avant tout à leur énergie tour à tour contenue et fugitive. Julie Charbonnier, Nangaline Gomis, Yumiko Funaya, Samuel Planas, Mélisande Tonolo et Gal Zusmanovich sont tous impressionnants de physicalité et d'expressivité. On évoquait le souffle musical : il est ici repris en fortes respirations par les danseuses et le danseur scandant leurs mouvements.

Alors tout beau, tout classe, tout puissant ce « gros plan » (close up) qui se décline concrètement en seconde partie, vidéo à l'appui ? Des parties de corps s'imposent sur grand écran, scindant le regard du spectateur entre danse réelle et danse imagée. Las, on a cette légère impression d'assister à une publicité pour jean époque diversité dans la communication des marques. Cela casse un peu un tableau à la délicatesse ignée par ailleurs remarquable.





# Les douze spectacles de danse les plus attendus en 2025

Hofesh Shechter, Emanuel Gat, Angelin Preljocaj ou l'"Onéguine" de John Cranko à l'Opéra de Paris... Le programme de danse de janvier à juin 2025 sera mouvementé. Notre sélection des productions à réserver dès maintenant.

(...)

# "Close up", de Noé Soulier



Photo Christophe Raynaud de Lage

Quand le chorégraphe Noé Soulier se frotte à la musique de Bach, il s'en donne les moyens! L'ensemble Il Convito, superbement dirigé par Maude Gratton, dialogue en direct avec les danseurs et danseuses... et ça change tout! Ils s'écoutent mutuellement, subtilement: l'un prolongeant ou précédant toujours la ligne – jouée ou dansée – de l'autre. Point culminant de la pièce, ce *close up* (« gros plan », en anglais) sur la danse filmée en direct et de très près, avec des images zoomant sur le buste, les mains et les pieds. Une révélation.



# 

# **SCÈNES**



Sur scène, une caméra zoome sur les danseurs, d'où le titre de la pièce, Close Up.

# **Close Up**

Noé Soulier

Mariant danse et vidéo en temps réel, sur une musique de Bach, Noé Soulier mêle l'art de la fugue à celui du geste, au plus près des danseurs. Intense.

### TTT

Sur un coin du plateau sont rassemblés une flûte et des instruments à cordes (violon, violoncelle, clavecin...), dont s'emparent les musiciens de l'ensemble baroque Il Convito avant de commencer à jouer et à faire résonner l'art de la fugue de Johann Sebastian Bach. À leurs notes, une danseuse aux pieds nus et à la silhouette marine glissée dans un jean large répond de ses mains pointées, de ses jambes tendues. Ainsi la subtile Julie Charbonnier est-elle envoyée, comme en éclaireuse, par le chorégraphe Noé Soulier pour dialoguer avec la musique. Admirateur de William Forsythe et d'Anne Teresa De Keersmaeker, l'actuel directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers aime accrocher le mouvement aux superpositions complexes de la musique baroque. Et l'assume avec une confiance tranquille. Trois danseuses et un danseur rejoignent ensuite la première interprète. Ensemble, ils multiplient les gestes et les élans dans un délicat mouvement continu. Ils dessinent parfois

brutalement de belles arabesques, atterrissent sur leurs genoux solidement écartés, ou cèdent peu à peu jusqu'au sol. Leur danse, très composée, sait aussi doucement lâcher prise.

Pourtant, on n'a encore rien vu. Au fond de la scène, un mini-studio de cinéma a été installé: caméra, cadre noir et fond blanc. Deux danseuses se glissent derrière le cadre, donnant son sens au titre de la pièce, Close Up («gros plan », en anglais). Car la caméra zoome sur leurs bustes - têtes et jambes restent en dehors – et projette au-dessus d'elles l'image en grand format. Les mains deviennent des personnages autonomes explorant un ventre ou un dos. Les deux femmes s'épaulent l'une l'autre – et pour la première fois dans cette pièce les corps se touchent -, tissant peu à peu des liens inextricables. Pieds et bras resurgissent soudain dans le cadre, s'encastrent au fil de postures inattendues, et l'œil du spectateur navigue du plan serré de l'image au plan large de la scène. Dans la foulée, on retrouve Julie Charbonnier pour un solo que

soutient l'andante d'un violon solitaire. Son visage, soudain projeté dans la vidéo comme par effraction, témoigne d'un intense voyage intérieur. Une fois la caméra éteinte, la danse en direct reprend seule ses droits. Et c'est l'équipe au complet qui jubile dans un élan commun enthousiaste et vibrant. > Emma nuelle Bouchez

| 1h15 | les 18 et 19 janvier, Opéra de Rennes; les 25 et 26 janvier, Nantes; le 28 janvier, Brest; le 31 janvier, Poitiers; le 5 février, Pau; le 7 février, Anglet; du 11 au 13 mars, Théâtre de la Ville, Paris 4°; le 27 mars, Metz.





# SCÈNES



Sur scène, une caméra zoome sur les danseurs, d'où le titre de la pièce, Close Up.

# **Close Up**

Noé Soulier

Mariant danse et vidéo en temps réel, sur une musique de Bach, Noé Soulier mêle l'art de la fugue à celui du geste, au plus près des danseurs. Intense.

### TTT

Sur un coin du plateau sont rassemblés une flûte et des instruments à cordes (violon, violoncelle, clavecin...), dont s'emparent les musiciens de l'ensemble baroque Il Convito avant de commencer à jouer et à faire résonner l'art de la fugue de Johann Sebastian Bach. À leurs notes, une danseuse aux pieds nus et à la silhouette marine glissée dans un jean large répond de ses mains pointées, de ses jambes tendues. Ainsi la subtile Julie Charbonnier est-elle envoyée, comme en éclaireuse, par le chorégraphe Noé Soulier pour dialoguer avec la musique. Admirateur de William Forsythe et d'Anne Teresa De Keersmaeker, l'actuel directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers aime accrocher le mouvement aux superpositions complexes de la musique baroque. Et l'assume avec une confiance tranquille. Trois danseuses et un danseur rejoignent ensuite la première interprète. Ensemble, ils multiplient les gestes et les élans dans un délicat mouvement continu. Ils dessinent parfois

brutalement de belles arabesques, atterrissent sur leurs genoux solidement écartés, ou cèdent peu à peu jusqu'au sol. Leur danse, très composée, sait aussi doucement lâcher prise.

Pourtant, on n'a encore rien vu. Au fond de la scène, un mini-studio de cinéma a été installé: caméra, cadre noir et fond blanc. Deux danseuses se glissent derrière le cadre, donnant son sens au titre de la pièce, Close Up («gros plan», en anglais). Car la caméra zoome sur leurs bustes - têtes et jambes restent en dehors - et projette au-dessus d'elles l'image en grand format. Les mains deviennent des personnages autonomes explorant un ventre ou un dos. Les deux femmes s'épaulent l'une l'autre – et pour la première fois dans cette pièce les corps se touchent -, tissant peu à peu des liens inextricables. Pieds et bras resurgissent soudain dans le cadre, s'encastrent au fil de postures inattendues, et l'œil du spectateur navigue du plan serré de l'image au plan large de la scène. Dans la foulée, on retrouve Julie Charbonnier pour un solo que

soutient l'andante d'un violon solitaire. Son visage, soudain projeté dans la vidéo comme par effraction, témoigne d'un intense voyage intérieur. Une fois la caméra éteinte, la danse en direct reprend seule ses droits. Et c'est l'équipe au complet qui jubile dans un élan commun enthousiaste et vibrant. > Emmanuelle Bouchez

| 1h15 | les 18 et 19 janvier, Opéra de Rennes; les 25 et 26 janvier, Nantes; le 28 janvier, Brest; le 31 janvier, Poitiers; le 5 février, Pau; le 7 février, Anglet; du 11 au 13 mars, Théâtre de la Ville, Paris 4°; le 27 mars, Metz.



# 

# «CLOSE UP», LE MOUVEMENT DÉFOULE

Ils ont une pêche et une virtuosité, ces danseurs de Noé Soulier! Au son de pièces de Bach exécutées par le quintette d'Il Convito, ils ondulent, se replient, repartent, les corps comme possédés par une transe, puis s'arrêtent en plein vol semblant encaisser un choc, et redémarrent. Les gestes passent d'une danseuse à l'autre, le solo devient duo ou trio, la grammaire se répète à l'identique puis se défait, et lorsque la musique s'interrompt, l'on entend encore mieux l'effort, les saccades de respirations sonnant comme des percussions. C'est grisant. É.F.-D.

**CLOSE UP** de NOÉ SOULIER. Du 11 au 13 mars au Théâtre de la Ville (75004).







# Dancing in the sands: Noé Soulier's nomadic choreography transforms AlUla's desert

By Apostolos Staikos

Published on 23/01/2025 - 8:14 GMT+1 • Updated 24/01/2025 - 16:05 GMT+1

A unique dance performance staged in AlUla's desert, marked the preopening of Villa Hegra, a Saudi-French cultural institution that aims to unite art, heritage, and community.

Sand, huge rocks and absolute silence. In this setting, 19 French dancers aged between 17 and 22 performed in the heart of the desert. Choreographer Noé Soulier created a new dance piece, conceived for non-scenic spaces - a nomadic work that explores the relationship between the movement of bodies and the spaces they dwell in, with site-specificity at its centre.

The performance was called "Crossings" and it took place just kilometres from the city of <u>AIUIa</u> in northwestern Saudi Arabia. It was a part of the pre-opening programme of "Villa Hegra", a new, Saudi-French cultural institution and its partnership with the Opéra national de Paris

"The desert was an ally, because it created a space that was shared between the audience and the performance. We are all in the same space and then the sand for example, it creates a very specific music in some way. When you dance on the sand, you hear the steps and also the sand flies, so it produces almost a kind of remnant in the air. You see the trace of the movement in the air" says Noé Soulier, the director of Angers' National Centre Contemporary Dance (CNDC).



French dancers from the Junior Ballet perform "Crossings" in AlUla's breathtaking desert, - Credit European

Performing in the desert was certainly a new experience for the dancers, all members of the Junior Ballet', as it was the first time they performed off stage, without music and on

Yet, it was also an unprecedented experience for us, as spectators, since instead of seats, we were surprised to see colourful carpets and pillows, which proved to be very comfortable and spacious. The setting also helped our contact with the dancers. We were all resting on the sand, we were all in contact with the ground.

As for the creator of the show, the venue was a challenge but also an opportunity.

"There is this amazing scale. There is so much depth, you could never have that much depth in the theatre. It's like 100 metres or maybe more. When the dancers go really far, you see them becoming very very small and they can also come very close. So, you really play with this depth. It was really inspiring to work and experience this environment with dance and through dance" choreographer Noé Soulier tells Euronews Culture.

# Ties that bind

Villa Hegra was born from the 2021 bilateral agreement between Saudi Arabia and France. The institution aspires to become a cornerstone for creative exchange, uniting the finest elements of both countries in the exceptional environment of AlUla. It will offer residency programs for artists and researchers and will be a part of the global network of French Villas, which include 'Villa Médicis' in Rome, 'Casa de Velázquez' in Madrid and 'Villa Kujoyama' in Kyoto. According to the team behind the project, "it represents a spirit of co-creation, co-direction and co-decision".



French dancers from the Junior Ballet perform "Crossings" in AlUla's breathtaking desert. - Crest: Europews

"It is a cultural institution that foster dialogue and co-operation between artists, researchers from Saudi Arabia and France. The goal is to create a hub of contemporary creation for all types of art, whether its visual arts, performing arts, poetry, literacy. It is also a hub foe educational and artistic programming for the local and the regional community", Fériel Fodil, the Chief Executive Officer of Villa Hegra tells Euronews Culture.

# NEUMA – "The Forgotten Ceremony"

This project is a symbolic gesture to the ritualistic practices of the pre-Islamic tribes. Inspired by AlUla's landscape, its local heritage and its mythologies, it unfolds across two interconnected sites. A 15-panel sculpture glass installation nestled outdoors within the canyon of Wadi Al-Naam exists in conversation with an indoor exhibition showcasing a series of hand crafted blown-glass sculptures at Dar Tantora in the old town.

At Wadi Al Naam, the installation rises as a spectral echo of a temple, a ruin eroded by time. The landscape evolves into a ceremonial space activated by a live performance rooted in breath and ritual. In the old town, glass-sculptures are presented alongside the projection of a film, a collaboration of AlUla's resident Muruj Alemam and her kids, Dema and Ibrahim. The story centres on her poetic life and performance, the choreography of her breath binding the expansive desert with the intimate interiors of the self, each exhale carries the resonance of AlUla's ancient ceremonies to the present.

The 'Forgotten Ceremony' is an artistic fusion of works by Saudi-American artist Sarah Brahim and her French counterpart Ugo Schiavi.

"The two artists joined forces for one year. They worked with scientists, archaeologists, epigraphists from Al Ula and representatives of the local community on an artwork. So, you see a sculpture in the desert, which is an artistic intervention within the landscape. A performance associating 20 members of the community using sculptures and glass blown sculptures as instruments, music instruments" says Arnaud Morand, co-curator of the pre-opening program 2023-24 season.

Neuma, the 'vital breath' in classical thought – the title chosen by the artists – finds its physical embodiment in these works, where the earthly body and breath appear entwined with the celestial body and the soul. For Aristotle, 'pneuma' was regarded as the animating principle of life, emanating from the heart and mediating between the

Transcending the individual in Stoic thought, 'pneuma' became the divine breath of the cosmos, a unifying presence that sustains and connects all life.

### The oasis and the mountain

AlUla is situated on an ancient Incense Route, and is home to many ruins including Hegra, an old Nabbatean city, Saudi Arabia first UNESCO World Heritage Site. The history and the landscape are impressive and fascinating, almost overwhelming in their strength and dimension.

The old town of AlUla is divided between a winter city, dense and compact, and a summer city, sprawled out in the oasis, under the palm trees, to take advantage of the oasis' microclimate and shadow. The wider area already receives thousands of tourists, while with the contribution of Villa Hegra, the goal is to become a world tourist and cultural centre.

"It's absolutely a unique experience coming to AlUla. I can't remember, maybe this is my 20th time that I have been here and I am still fascinated, every single time by the wonderful landscape. There is a lot to learn in terms of history, in terms of the landscape, in terms of even our movement within the space which was also part of the core thinking of our pre-opening cycle. We think of our role within the landscape, our role within this space. It's an opportunity to experience different cultures in one space" says Wejdan Reda, co-curator of Villa Hegra.

# The aspiration of Villa Hegra

The site is not the old city nor the great landscape. The project engages with the city, it is part of the modernity of AlUla, reflecting its historical particularity: a fixed stop on a nomadic route. It aims to become a link between different experiences of the site: nomadic or sedentary, temporary or permanent, local or touristic, educational or cultural, urban or agricultural. The space aims to give room to all these experiences and combinations.

The programme for Villa Hegra, comprising the cultural centre, the International College for Tourism and Hospitality (ICTH) and the apartment residences, is dense and requires multiple storey buildings. Local stones, rocks, mud brick, palm and sequoia beams, and other vegetal native species growing in AlUla will be used for the construction of the buildings.

The cultural center and the artist residencies are scheduled to launch towards the end of 2026. The project will occupy an area of 18,000m<sup>2</sup>.



Concept designs for Villa Hegra - Credits: Lacaton & Vassal Architects

In May 2025, the temporary home of Villa Hegra will start operating. It will have workshops, provide housing for artists, and host artistic and educational events for the locals:

"The goal of the villa is really to be completely imbedded within the community and to ensure we respond to certain needs. Doing a pre-opening programme is really a privilege to test and learn. Things that can work, things that don't, so we foster and implement and we rump-up things that do work and we make sure that the ones that are less relevant for the community are kind of decreased. The temporary site will also be a hub of testing phase for us to ensure that we have the relevant programming for the artists and the researchers at the final building" says Fodil.

Ahead of its establishment as a Saudi foundation, Villa Hegra is supported by the Royal Commission for AIUIa (RCU) and the French Agency for AIUIa Development (AFALULA).





# PARIS

# THÉÂTRE DE LA VILLE

# CLOSE UP

Parler de l'intimité à partir de l'observation du quotidien, tel est le propos de Close Up, la nouvelle création du chorégraphe français Noé Soulier, directeur depuis juillet 2020 du CNDC d'Angers, centre national de danse contemporaine qui regroupe un lieu de création chorégraphique, une école de danse contemporaine et diffuse chaque année une programmation originale. Dans cette suite de petits scénarios dans lesquels chacun peut se reconnaître, l'improvisation évoque ces surprises qui poétisent l'existence. D'autant plus que ces variations contemporaines sont dansées sur les pièces contrapuntiques de Jean-Sébastien Bach, de L'Art de la fugue à L'Offrande musicale, interprétées ici par il Convito. Comprenant clavecin, violons, violoncelles, pianoforte et parfois orgue, cet ensemble musical, créé en 2015 par Maude Gratton, fait rimer musique, arts et histoire. Et il n'y a rien de plus beau que ces instruments historiques pour mieux aborder le répertoire baroque et romantique. Cet intérêt pour l'intériorité, Noé Soulier la puise dans son parcours puisqu'après avoir étudié la danse au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris, puis à l'école nationale du Ballet du Canada, il a également fait des études en philosophie et a obtenu un master de la Sorbonne (Paris IV), puis a participé au programme de résidence du Palais de Tokyo. Dans toutes ses

créations, l'abstraction n'est jamais très loin de la trame narrative, sans doute parce que cette dernière se fonde toujours sur le mouvement, ce geste derrière lequel l'âme se cache. Pas étonnant alors de voir ses pièces envahir les espaces muséaux, ce qu'avait démontré Performing Art, exposition mêlant danse et art réalisée en 2017 au Centre Pompidou, puis au Mucem de Marseille. Cet amour du mouvement se retrouve dans Faits et gestes en 2016, dans son livre Actions, mouvements et gestes publié la même année, ou encore dans Mouvement sur Mouvement en 2013, Les Vagues en 2018, First Memory en 2022. Et c'est également à travers l'écoute du geste que Maude Gratton se rapproche de Noé Soulier. Une sensibilité que l'on retrouve dans l'action de transmission que son ensemble vocal soutient, grâce au MM Festival (Musique en Mouvement) qu'elle a créé à La Rochelle en 2017. Après avoir sorti un premier disque Concertos pour clavecin et cordes de Wilhelm Friedemann Bach, chez Mirare en 2016, un prochain disque en orchestre, dédié aux Double concerto pour clavecin et pianoforte de Carl Philipp Emanuel et Wilhelm Friedemann Bach, est en préparation.

Du 11 au 13 mars, 2 place du Châtelet 75004 Paris, Tél. : 01 42 74 22 77 et www.theatredelaville-paris.com



# Trisha Brown Dance Company & Noé Soulier review - perfect poses and brilliant bounce

### **★★★★☆**

### Sadler's Wells, London

Pairing Brown's classic Working Title with Soulier's recent In the Fall shows off both choreographers' highly skilled simplicity



☐ Gathering power ... scene from In The Fall by Noé Soulier, performed by Trisha Brown Dance Company at Sadler's Wells. Photograph: Tristram Kenton/The Guardian

n these times of shrinking arts budgets, in steps high-end jewellery brand Van Cleef and Arpels to curate and sponsor an impressively wide-ranging festival of 15 performances across four weeks in London, called <a href="Dance">Dance</a> Reflections (there have been editions in Hong Kong, Japan and the US too). Tonight's opening show sets out the intention: to honour classics of 20th-century dance, and introduce current artists following in their slipstream.

Here, Working Title, from 1985, by the great postmodern choreographer Trisha Brown (who died in 2017) is paired with a recent piece from French choreographer Noé Soulier, made for Brown's company. Soulier's piece, In the Fall, is full of Trisha Brown-ness. It opens with the dancers in long, still poses, bodies making sharp V-shapes or finely tuned angles. They balance, they lean, they inevitably fall. They create perfect forms and yet at the same time they're so human: all that impossible striving, all the failure, and the keeping-trying.

The solos and duos build to a mesmerising mass of movers on stage, who lunge, lean, hop, fold and push forward - you can see the weight travelling through their bodies. There's a gathering power and a clarity that is utterly satisfying.



🗅 Ease and naturalness ... Working Title by Trisha Brown Dance Company. Photograph: Joyce Baranova

Working Title is built on a similar highly skilled simplicity, with purposeful angles and casual bounce. There's ease and naturalness at the same time as absolute command of the material. Some of the movement is improvised, apparently, but it feels logical, as if someone had a plan. There's none of the mild anxiety of watching dance where you're wondering what's going on. It just is. And it invites you to just be.

The music, by composer Peter Zummo, keeps introducing new ideas, phrases phasing in and out, much as the dancers do. It's like a walk in nature – Look at this! Look at that! Listen! – or people-watching in the city. The world changes around us: duos, trios and different groupings, there's concord (never discord) and counterpoint. And there's a brightness too, an uncynical nature to the work. It feels hopeful. Onwards, they keep dancing, keep moving – as we all must.





# The week in dance: Trisha Brown Dance Company & Noé Soulier: Working Title & In the Fall; Osipova/Linbury - review



🗖 'Limpidly beautiful': New York's Trisha Brown Dance Company perform In the Fall by Noé Soulier. Photograph: Tristram Kenton/the Guardian

# Sadler's Wells; Linbury theatre, Royal Opera House, London

The late choreographer's company perform her vibrant 1985 work with a modern-day homage. Plus, a triple bill with a twist from Natalia Osipova

rying to see the past through contemporary eyes is one of the great challenges of dance. It's particularly difficult with the works of the great American pioneers of the postmodern period, the group who gathered at Judson church in New York and transformed everyday movement into abstract art: <a href="Yvonne Rainer">Yvonne Rainer</a>, <a href="Steve Paxton">Steve Paxton</a>, <a href="Lucinda Childs">Lucinda Childs</a> and Trisha Brown.

Watching films of their endeavours from the 1960s onwards, their radicalism is clear, but today it's sometimes hard to discern the gleam of inspiration, the absolute conviction that made them so influential. Now the enterprising Van Cleef & Arpels festival Dance Reflections, which is filling London with a huge variety of dance until 8 April, offers a chance to do just that.

Brown died in 2017, but her company have continued, and on a single bill they perform two works. One, *Working Title*, has been slightly adapted from Brown's 1985 choreography; the other, *In the Fall* (2023), is by French dancemaker Noé Soulier. Both are limpidly beautiful and performed with grace and poise by eight exceptional dancers.

**11** Osipova runs, turning, jumping and falling with freedom and a haunted expression that beautifully conjures Isadora Duncan

Yet it's Brown's piece, which sets them running and turning across the stage like excitable children finding their feet, that has all the vitality. Accompanied by music by Peter Zummo that floats in and out, and with lighting by Beverly Emmons that pastes the floor with subtle strips of colour, *Working Title* has a jazzy sensibility that seems to run through every body, as repetitive steps and minute calibrations of movement build a scene of constant motion.

Its energetic jumps and loose arms have a sense of continual inventiveness. In Soulier's *In the Fall*, the experimentation is more overt. This tribute to Brown plays with the falling body, creating geometrically extended shapes, but it feels like an academic exercise rather than a voyage of discovery.

The Russian ballerina Natalia Osipova has based her career on exploration as she leaves behind the bravura classical roles with which she made her name. In her latest offering for the Royal Ballet, she assumes the mantle of two female groundbreakers and then adds a twist all of her own. In *Errand into the Maze* (1947), she invokes Martha Graham's choreography as the female battler who must suppress her own fear as she encounters Marcelino Sambé's Minotaur. Osipova lends the stylised steps both ferocity and shaded emotion; she captures the joy of triumph as well as terror.

Yet her intelligence comes to life more strongly in the other two pieces. In *Five Brahms Waltzes in the Manner of Isadora Duncan* (1976), choreographed by <u>Frederick Ashton</u> as a memory of a dancer who inspired him, and beautifully filmed by Grigory Dobrygin (the film is screened halfway through the show), Osipova runs in peach chiffon, turning, jumping and falling with freedom and a haunted expression that beautifully conjures Duncan.

The Exhibition, a new work by the Norwegian Jo Strømgren, is a piece of comic dance theatre in which two strangers (Osipova and the expressive Christopher Akrill) meet in an art gallery. She talks voluble Russian; he's annoyed. But gradually her needling presence unlocks something in him, in a developing relationship shown in fluid movement and clever words. It's gentle but rewarding, a perfect vehicle for Osipova's vivid dramatic talent.

Star ratings (out of five)
Working Title & In the Fall ★★★★
Osipova/Linbury ★★★★



# Trisha Brown Dance Company: a return to pure dance at its best

Par Graham Watts, 17 mars 2025

More and more, these days, contemporary dance has become enmeshed in a kaleidoscope of visual effects, including projections, animations, monumental sets and whacky lighting designs, and so it is refreshing to have a programme that is devoted to pure movement, embellished only by simple but effective lighting, some ambient sounds and simple costuming.



© Joyce Baranov

Trisha Brown was a cutting-edge American choreographer who integrated visual and performance art with dance. Deconstructing the process and expanding the performance envelope was always at the heart of her work, whether having a marching band performing the music outside the theatre (*Foray Forêt*, 1990) or the dancers still performing in the wings, unseen by the audience (*Glacial Decoy*, her first work for the proscenium stage in 1979).

Brown died in 2017 but her company – currently eight dancers – continues under the leadership of longtime Brown performer, Carolyn Lucas, who out of respect to the company's founder is described as "Associate Artistic Director" (and who, by the way, performed in the premiere of *Working Title* in 1985). It respects and revives her repertoire and, in the eight years since Brown's death (the anniversary of which falls on 18 March) has commissioned just two new works, the second of which, Noé Soulier's *In the Fall* was included in this programme, alongside Brown's own *Working Title*, which was revived in a new production alongside *In the Fall*, in 2023. Brown had a special affinity with France, where her work is especially revered and so the choice of a French choreographer to help continue her phenomenal legacy is apt.



© Joyce Baranova

Since I was unfamiliar with both works, the first confusion was which piece was which, since both were performed by the same eight dancers. The programme and pre-event information indicated that *Working Title* preceded the new work, but their order of performance was reversed so that the modern homage came first. It's an important point since Soulier's recent work is so much in the style of Brown's early proscenium works that I could have been easily persuaded that it was by Brown herself.

In the Fall starts with an experimentation in pushing the extremity of a dancer's precarious balance until the weight transference creates a controlled fall. The opening, to Florian Hecker's sounds of a windblown natural environment, was a succession of these balances, on one leg, the other outstretched limbs pushed forward and back until the tipping point has been reached. One dancer exited the stage, and another appeared in a succession of mix-and-match duets of weight and balance. The group gradually increased with the costuming of the octet split into four pairs of primary block colours: when all eight were onstage the effect, against the bare floor and backdrop, was naturally vivid.



© Joyce Baranova

Although Soulier's title suggests otherwise his work is not all in the fall, since after that opening it shifts from the individual sphere to the ensemble in ever-changing configurations of individual and synchronised movement.

Working Title is exactly what it says on the tin. Although the original is now 40 years old, it has undergone significant revisions for this new production, not least in the fact that the 1985 version included aerial work and that the original costumes have been replaced by new outfits by Elizabeth Cannon that are sympathetic to those original, loose-fitting, floating tunics and trousers.

Where *In the Fall* started in contemplative mood, *Working Title* immediately starts with all the dancers fluidly moving from the right-side wings onto the stage in turning and walking mode. Brown has described her primary influence as a childhood walk through a forest, being careful where to tread and once this image comes to mind, it makes sense of the controlled and sometimes cautious movement. The music is Peter Zummo's *Six Songs*, which was the basis for Brown's *Lateral Pass* (also 1985) and is heavily influenced by the trombone, Zummo's principal instrument.

The eight dancers of the TBDC are an extraordinary mix of outstanding artists and all deserve praise but a special mention is due to Catherine Kirk. She graced this same stage only a few weeks ago as a guest with A.I.M by Kyle Abraham (her home for several years before moving to TBDC, two years ago) in *An Untitled Love*, my favourite piece in The Rose Prize. The juxtaposition of the comedic, vocal text and balletic movement of that work and this more austere Brownian style shows the immense versatility of this exceptional artist.

This main stage work opened the Van Cleef and Arpels *Dance Reflections* Festival, returning to London for the second time, which will feature some 15 works over the next month or so. At a time when funding for the arts is under serious threat, we must compliment the company on its massive commitment to dance. We are all much the better for it in these uncertain times.







NOÉ SOULIER – « LETTRE DE SOLIMAN LE MAGNIFIQUE À FRANÇOIS IER »

SPECTACLE VIVANT : CHORÉGRAPHIE POUR UNE ŒUVRE

31 mar. 2025

19 h 30 - 20 h 30

Richelieu

Galerie Mansart

La BnF invite des chorégraphes à s'emparer de ses collections à travers un art vivant, la danse. Pour la deuxième séance, Noé Soulier s'empare de la lettre de Soliman à François I<sup>er</sup> issue des collections pour la faire dialoguer avec son répertoire chorégraphique.

Après l'estampe japonaise chorégraphiée par Mathilde Monnier, c'est au tour du texte et des mots de partir à la rencontre du mouvement.

Noé Soulier met en parallèle la lettre envoyée par Soliman le Magnifique à François let en 1526 avec une série de duos créés en 2015, 2018 et 2022 qui explorent une manière particulière de danser ensemble. Les interprètes saisissent le corps de l'autre avec les plis de leur propre corps : cou, hanches, intérieur du coude ou du genou, poignets et chevilles. En évitant l'utilisation prédominante des mains, les danseuses et danseurs entrent dans une conversation qui met en jeu les parties les plus sensibles et les plus vulnérables du corps. déjouant ainsi toute lecture stéréotypée des relations entre les corps en évoquant tour à tour, plantes, roches, animaux, combats ou étreintes.

Ces corps à corps seront accompagnés par une présentation et une analyse de la calligraphie de la lettre de Soliman menée par Laurent Héricher, conservateur à la Bibliothèque nationale de France. Différents styles de calligraphie arabe se déploient sur ce document exceptionnel. La prépondérance et le développement des ligatures entre les lettres, leur dimension décorative comme les variations de sens qu'elles peuvent impliquer, entrent en résonance avec les multiples prises qui lient les danseuses et danseurs. Le geste, dans ses dimensions pratiques, formelles et symboliques, est au cœur de ces deux pratiques pourtant si différentes.

Chorégraphie : Noé Soulier

Avec : Stéphanie Amurao, Nans Pierson, Noé Soulier, Melisande Tonolo

Production : Cndc-Angers, STRUCTUUR

# NOÉ SOULIER, CHORÉGRAPHE

Le travail de Noé Soulier explore la chorégraphie et la danse à travers des dispositifs multiples incluant la scène, l'espace du musée et la réflexion théorique. Il développe ainsi une pratique à la fois conceptuelle et profondément ancrée dans le mouvement. Né à Paris en 1987, Noé Soulier a étudié la danse au CNSMD de Paris, à l'École nationale de ballet du Canada ainsi qu'à P.A.R.T.S. Il a également obtenu un master en philosophie à l'université de la Sorbonne (Paris IV) et participé au programme de résidence du Palais de Tokyo, Le Pavillon. En 2010, il est lauréat du premier prix du concours Danse élargie, organisé par le Théâtre de la Ville et le musée de la Danse.

De 2015 à 2019, il est artiste en résidence au Centre national de la danse à Pantin. Depuis juillet 2020, il dirige le CNDC – Angers (Centre national de danse contemporaine), une institution unique dans le champ chorégraphique qui réunit un centre de création chorégraphique, une école supérieure de danse contemporaine et une programmation danse.

« Chorégraphie pour une œuvre » est un projet imaginé par Aymar Crosnier en collaboration avec la Bibliothèque nationale de France. Avec le soutien de la Ménagerie de verre dans le cadre du dispositif StudioLab

STRUCTUUR remercie chaleureusement Olivier Saillard, Christophe Susset, Robinson Boursault





# Le festival Dance Reflections bat son plein à Londres

La passion et le soutien de Van Cleef & Arpels pour la danse n'a pas de limite. Démonstration dans la capitale britannique.





«Working Title» de Trisha Brown et «In the Fall» de Noé Soulier interprétés par la Trisha Brown Dance Company au Sadler's Wells, à Londres.

Londres, printemps 2022 marque le début de l'histoire du festival Dance Reflections by Van Cleef & Arpels 7 qui soutient les artistes en création et les institutions. Londres, printemps 2025 rime avec le second chapitre de ce soutien inconditionnel. Pendant trois semaines, les spectacles vont s'enchaîner dans quatre lieux distincts de la capitale anglaise. Mais au fait, à quand remonte ce lien historique entre la danse et la maison? Il date des années 1920, lorsque Louis Arpels, aficionado de ballet, emmenait son neveu Claude à l'opéra. C'est ainsi que les premiers clips ballerines Van Cleef & Arpels prennent forme et deviennent des pièces phares de la marque.

Tantôt habillées de pointes et de tutus, les silhouettes serties de pierres se déploient de manière éthérée. Pas étonnant donc que Serge Laurent, directeur des programmes danse et culture de la maison, affirme: «Répondant à nos valeurs de création, de transmission et d'éducation, le festival Dance Reflections by Van Cleef & Arpels est, chaque année, une occasion supplémentaire de partager avec le plus grand nombre notre passion pour l'art chorégraphique. Nous soutenons plus de 30 nouvelles pièces chaque année et avons tissé des liens de partenariat avec près de 60 institutions dans le monde.»

# Héritage chorégraphique

Catherine Rénier, CEO de la maison joaillière, commente à son tour: «Hong Kong en mai 2023 suivi de New York puis, plus récemment Saitama et Kyoto en octobre et novembre 2024. Le festival se développe à travers le monde et célèbre la danse contemporaine plus que jamais.» En sus du programme très riche, chaque édition dévoile un pan de l'histoire créative de Van Cleef & Arpels. À Londres en ce moment, c'est l'occasion de rappeler la présence du joaillier dans la capitale depuis 1930. La CEO poursuit: «En 2007, nous soutenions le Royal Ballet and Opera pour la représentation de «Joyaux», premier ballet abstrait, qui célébrait alors ses 40 ans. Cette œuvre de George Balanchine nous est particulièrement précieuse, sa création résultant probablement de la rencontre entre le célèbre auteur et Claude Arpels à la fin des années 1940.»

Il faut dire que la ville est le terrain de jeux de prédilection de l'art chorégraphique avec des lieux d'exception devenus partenaires du festival. Cette 2º édition, elle, s'articule autour des liens existant entre l'héritage chorégraphique et la création contemporaine qui sont explorés de différentes manières. «Prenez «In the Fall» (2023), une pièce du chorégraphe français Noé Soulier. Cette œuvre sera présentée avec une des créations emblématiques de Trisha Brown, «Working Title» (1985), caractérisée par cette habilité à repousser les limites athlétiques et l'endurance de ses danseurs», détaille encore Serge Laurent. Découvrir ces deux spectacles à quelques dizaines de minutes d'intervalle avec les danseurs de la Trisha Brown Dance Company démontre combien la chorégraphe disparue en 2017 a transformé le paysage de la danse contemporaine.

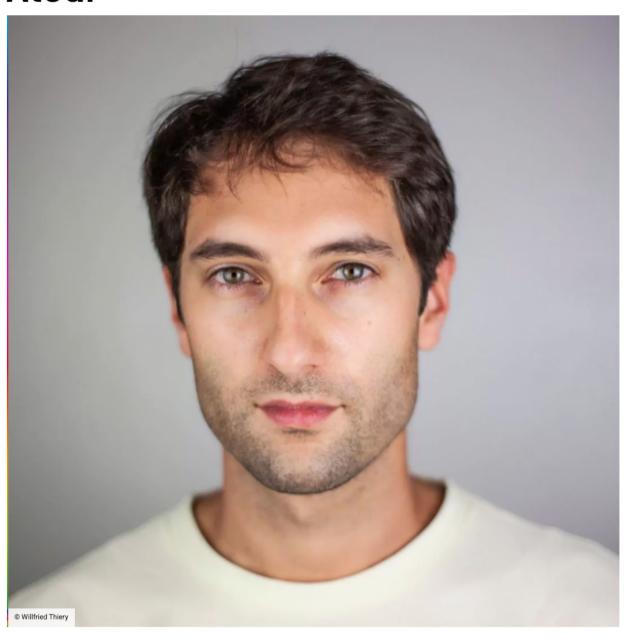
# Créations contemporaines

Les Suisses ne sont pas en reste avec la pièce du Bernois François Gremaud, «Giselle». Là, sur la scène vide, une seule oratrice doit apparaître. Il s'agit de la danseuse Samantha Van Wissen qui raconte l'histoire de Giselle, cette figure féminine tragique, à l'instar des deux premiers opus de Gremaud, à savoir «Carmen» et «Phèdre». Notons aussi les quelque 20 danseurs du ballet du Grand Théâtre de Genève qui seront sur une des scènes de Sadler's Wells les 26 et 27 mars prochains avec quatre sportifs de l'extrême. Une fois encore, sous la direction de Rachid Ouramdane, les disciplines se croisent, les pistes se brouillent.

L'œuvre interroge les limites qu'un danseur et un sportif peuvent dépasser. Pour Serge Laurent: «Les chorégraphes contemporains développent des langages inédits aux influences multiples. Je pense notamment à «Age of Content» du collectif (La) Horde - Ballet national de Marseille qui puise dans le cinéma d'action, la comédie musicale et l'univers des jeux vidéo.» Une scénographique monumentale s'est déployée sur la nouvelle scène de Sadler's Wells East. En marge du festival, des ateliers sont aussi organisés pour danseurs et amateurs. Alors, demandez le programme!

# 

# Organon de Noé Soulier & Tarek Atoui



Née de la collaboration entre Noé Soulier, chorégraphe et directeur du Cndc – Angers, invité régulier du Festival d'Automne depuis 2010, et du compositeur électro-acoustique Tarek Atoui, la performance Organon propose une reconfiguration audacieuse de la relation entre corps performatifs, espace et sons.

Déployé dans un espace hybride entre performance et installation, Organon allie deux univers artistiques puissants, portés par Noé Soulier et Tarek Atoui. Explorant la relation complexe tissée entre les corps et les sons générés par les dispositifs inédits de Tarek Atoui, la performance mobilise six danseur-euses dans un environnement où musique, scénographie et chorégraphie dialoguent de manière féconde jusqu'à l'effacement des frontières disciplinaires. Les interprètes entrent en résonance avec des objets artistiques inattendus, tels que les Soft Cells – des panneaux dont les touches déclenchent des enregistrements sonores réalisés notamment dans des villes portuaires lors des ateliers menés par Tarek Atoui avec des personnes sourdes sur plusieurs continents.

Nourri des tensions et des pulsions issues de la rencontre entre espace physique, sonore et corporel, Organon invite les spectateurices à plonger dans une performance-recherche à la fois sensorielle et conceptuelle.

Organon

Conception : Noé Soulier & Tarek Atoui

Interprétation et collaboration artistique : Stephanie Amurao, Yumiko Funaya, Nangaline Gomis, Samuel Planas, Mélisande

Tonolo, Gal Zusmanovitch Assistante : Julie Charbonnier

Production : Celine Chouffot, Anna Seneterre, Adèle Thebault

Coordination technique : Charles Gohy

Production : Cndc Angers

Coproduction : Kunstenfestivaldesarts, Studio Tarek Atoui, Festival d'Automne à Paris, Centre Pompidou, Avec le soutien de la Ménagerie de verre dans le cadre du dispositif StudioLab21-23 mai : Kunstenfestivaldesarts, Bozar Hall Horta – Bruxelles (Belgique)

21-23 mai 2025

Kunstenfestivaldesarts, Bozar Hall Horta - Bruxelles (Belgique)





'Tarek Atoui, Noé Soulier: Organon'

Événement passé

21 »--- 23 Mai'25

Blaz Gutman Whispere +

- ✓ Performances
- √ Vivement recommandé

### KunstenFestivaldesArts

Une brise souffle dans le Hall Horta. Tarek Atoui, artiste et compositeur reconnu, explore avec riqueur et liberté les vibrations de la matière par le son. Ses concerts et son exposition avaient marqué l'édition 2017 du festival, dont il était l'invité phare. Ses sculptures, comme des instruments, invitent à une interaction intuitive, où le mouvement façonne le son et où le son guide le mouvement. De son côté, Noé Soulier - dont la présence avait également marqué le festival, en 2022 - déconstruit la chorégraphie en gestes invisibles, générant des mouvements rapides et complexes qui frappent comme une rafale. Avec des approches différentes, **Tarek Atoui** et **Noé Soulier** partagent une fascination pour le geste et l'invisible. Réunis par le festival, ils repoussent dans cette création les limites de la performance. le son se mêle à la chorégraphie, le corps à la matière, l'humain au nonhumain. L'espace devient une forêt de gestes où tout se reconfigure sans cesse - comme porté par un même vent, circulant entre les corps, les sculptures et nous.

Événement en déambulation libre, debout, avec un nombre limité de places assises

Dans le cadre de Kunstenfestivaldesarts 2025

Vente de ticket à partir du 9 avril

Présentation: Kunstenfestivaldesarts, Bozar

Concept: Noé Soulier & Tarek Atoui | Danseur ses et collaborateur ices artistiques: Stephanie Amurao, Yumiko Funaya, Nangaline Gomis, Samuel Planas, Mélisande Tonolo, Gal Zusmanovitch | Assistante : Julie Charbonnier

Production: Cndc Angers | Coproduction: Kunstenfestivaldesarts, Studio Tarek Atoui, Festival

d'Automne à Paris, Centre Pompidou

Avec le soutien de la Fondation Ammodo et du programme Dance Reflections de Van Cleef & Arpels Performances à Bruxelles avec le soutien de l'Ambassade de France en Belgique et l'Institut français Paris dans le cadre d'IF Incontournable







# Informations pratiques



# **Dates**

Mercredi 21 mai, 19:00 »→ 20:00 Mercredi 21 mai, 21:30 → 22:30 Jeudi 22 mai, 19:00 »→ 20:00 Jeudi 22 mai, 21:30 »→ 22:30 Vendredi 23 mai, 19:00 »→ 20:00 Vendredi 23 mai, 21:30 »→ 22:30



# Lieu

Hall Horta rue Ravenstein 23 1000 Bruxelles





# Les mouvements circulaires du Ballet et de l'Opéra

Par **Nadja Pobel** 

Bulletin

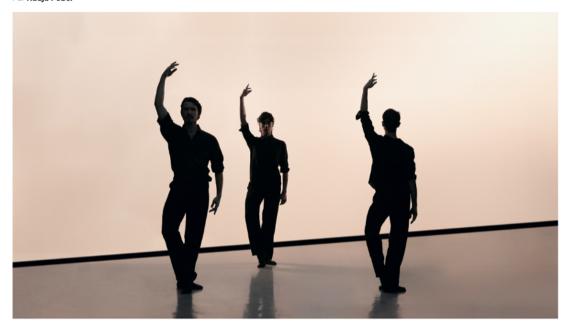


Photo: Concerto - Chor. Lucinda Child © Opéra de Lyon

Danse contemporaine / Alors que le concerto de Lucinda Childs entre au répertoire du Ballet et que Noé Soulier reprend le solo "Self Duet", c'est la chorégraphe au travail spectral Nacera Belaza qui sera l'évènement du programme "À l'infini" pour clore cette saison de l'Opéra de Lyon.

Commencer par faire le vide. Voilà comment la chorégraphe franco-algérienne Nacera Belaza entame chaque nouvelle session de travail. Sur le site de la compagnie qui porte son nom et qu'elle a créée en 1989, elle ne dit pas autre chose en parlant d'un « vide inattendu qui comble toutes nos attentes (...) le sculpter, lui donner un corps, le rendre palpable, le partager et enfin le dissoudre dans l'espace infini de nos corps ».

Cette autodidacte, marquée au fer rouge par le clip de *Billie Jean* de Michael Jackson, creuse une veine plus éthérée que la star de la pop, elle se nimbe d'ailleurs souvent de noir. C'est son art de la répétition et du tournoiement qu'elle met pour la première fois au service d'un autre collectif que le sien, celui du Ballet de l'Opéra de Lyon. *Untitled 1* réunit 14 danseurs parmi la trentaine que compte le Ballet et il sera question, confie la chorégraphe, de « *shamans et de magiciens* » pour chercher le commun au tréfonds des interprètes, plutôt que leurs particularités. Elle envisage de s'adresser à un public qui, malgré le rapport classique et frontal face à la scène, n'est « *pas spectateur mais fait partie de l'expérience* ». Pour pousser plus loin ce partage, elle accorde une importance toute particulière au son et la lumière qu'elle avait l'habitude de signer dans ses précédents spectacles (*La Nuée*, *L'Envol...*). Cette fois-ci, c'est Éric Soyer qui la prend à bras-le-corps. Celui qui, avec ses découpes de lumière ultra précises, fabrique en quelque sorte les décors de toutes les pièces de Joël Pommerat.

# Répertoire et création

Cette obsession du cercle est la clef de voûte du programme conçu par le directeur du Ballet, Cédric Andrieux pour clore la saison 2024-2025. Il l'a opportunément nommé À l'infini. En plus de cette création de Nacera Belaza pour le corps de danseuses et danseurs, il a adjoint une reprise et une entrée au répertoire. La reprise est celle de Self Duet, créée sur le plateau des Subs sous la *Tornade* en papier froissé d'Alexis Merat et de Domitille Martin par le chorégraphe français Noé Soulier en 2021. Cette pièce pour un seul interprète (en l'occurrence deux en alternance) vibre au son du *Grand Caprice* issu de l'opus 26 *Le Roi des Aulnes* du violoniste Heinrich Wilhelm Ernst, composé d'après l'œuvre éponyme de Schubert. C'est une nouvelle démonstration de la recherche expérimentale des relations entre danse et musique que poursuit l'actuel directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers.

Enfin, pour parfaire ce programme, c'est le retour d'une chorégraphe majeure de ces dernières décennies et de la *post-modern dance*, collaboratrice de créateurs phares tels l'homme de théâtre Bob Wilson (on peut citer le fameux *Einstein on the beach*!), le compositeur Philip Glass ou le plasticien Sol LeWitt: il s'agit de Lucinda Childs. L'Américaine entre au répertoire du Ballet de l'Opéra de Lyon pour la troisième fois seulement après *Perfect Stranger* en 1990 et *Dance* en 2020. On découvrira donc *Concerto*, créé en 1993, sur la composition pour clavecins et cordes d'Henryk Górecki, et qui joue avec des gestes minimaux et d'hypnose.





# À Paris, l'artiste sonore Tarek Atoui rencontre le chorégraphe Noé Soulier à la Ménagerie de verre

Par Maïlys Celeux-Lanval

Publié le 10 octobre 2025 à 19h00, mis à jour le 10 octobre 2025 à 19h05



Danseur et danseuses pendant la performance-recherche « Organon » créée par la collaboration entre Noé Soulier et Tarek Atoui, à la Ménagerie de Verre à Paris, 2025

**Tarek Atoui** (né en 1980) est un **artiste sonore**, dont les œuvres sont plus volontiers montrées **dans des lieux d'art contemporain** – comme l'IAC de Villeurbanne, où il a bénéficié d'une importante exposition en 2023 – que sur les scènes des salles de concert.

Il y a quelques années, le directeur du Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles a eu l'idée de lui proposer une **collaboration inédite** avec **le chorégraphe Noé Soulier** (né en 1987). Les deux artistes se connaissaient déjà, ils ont dit oui ; et ont commencé à travailler sur un **projet scénique**.

« Toutefois, raconte aujourd'hui Noé Soulier, nous nous sommes vite aperçus qu'une telle démarche **ne pouvait pas fonctionner**, puisque Tarek ne crée pas de musique pour la scène en tant qu'illustration ou accompagnement du mouvement. » L'invitation les a donc poussés à **aller plus loin**, et à réfléchir à une manière de « mettre en commun » leurs pratiques, pour créer une œuvre qui soit à **mi-chemin entre** l'installation et la performance dansée. Le résultat se découvre jusqu'au dimanche 12 octobre à la Ménagerie de verre, et se nomme *Organon*.

# Une cymbale activée par l'eau, des sons produits par la rencontre des corps...

Programmé par le Festival d'Automne en partenariat avec le Centre Pompidou, le spectacle se découvre d'abord comme une installation, où attendent les danseurs. En entrant, le public peut choisir de s'asseoir sur des gradins ou s'installer directement sur la scène, par terre ou sur des bancs, et observer les assemblages et instruments de Tarek Atoui. Ceux-ci empruntent des formes diverses : une cymbale sur laquelle tombe de l'eau au goutte-à-goutte, un bassin en pierre qui semble tout droit sorti d'un chantier archéologique, une grosse caisse parsemée d'objets divers, une feuille de métal suspendue, un tapis qu'un performeur viendra bientôt arroser d'eau comme un parterre de fleurs.



Danseuse performant la chorégraphie de Noé Soulier, devant l'œuvre sonore « The Whispers » (1) de Tarek Atoui, pour le spectacle « Organon » à la Ménagerie de verre à Paris, 2025

« Dans notre
performance, ni la
danse ni le son ne
s'enferment
exclusivement dans
un mode de
perception visuel ou
sonore. Il s'agit ici
d'une vraie
codépendance entre
ces pratiques. »

**Noé Soulier** 

À l'instar de cette diversité, les sons imaginés par Tarek Atoui sont produits de différentes façons. Soit les instruments jouent de manière autonome, comme la cymbale frappée de gouttes, et ce sont les danseurs qui doivent s'adapter à leurs rythmes. Soit les objets créent des sons grâce aux performeurs, qui les touchent, les frappent. « Enfin, explique Noé Soulier, un dispositif permet de connecter deux interprètes à un circuit électrique qui produit du son en fonction de la surface et de la pression du contact entre les corps. » Dans ce cas, une caresse se transforme en son, une distance en silence.

# La relation entre instruments et danseurs réinventée

Ici, les performeurs et les sons ne font pas que se compléter. Ils existent pleinement, s'enrichissent, et leur rencontre est à chaque occurrence un événement, qui se voit et s'entend. Chacun joue de et avec l'autre, chacun est l'outil (organon) de l'autre. « Dans notre performance, ni la danse ni le son ne s'enferment exclusivement dans un mode de perception visuel ou sonore, détaille le chorégraphe. Il s'agit ici d'une vraie codépendance entre ces pratiques ; toute hiérarchie est abolie. » À voir, à entendre, à vivre.

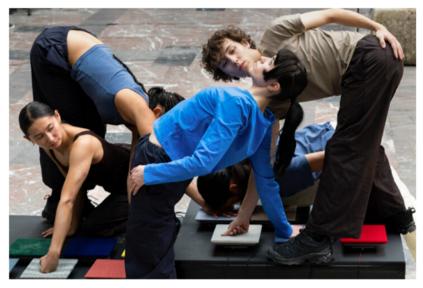




# Organon, ou l'art du dialogue entre Noé Soulier et Tarek Atoui

Le 12 octobre 2025 par Ariane Dollfus

Le travail commun du chorégraphe <u>Noé Soulier</u> et du performeur sonore <u>Tarek Atoui</u>, *Organon*, montré à la Ménagerie de Verre dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, donne un résultat bluffant et interpellant, où le corps et le son s'épousent, et se complètent.



L'un, <u>Noé Soulier</u>, est chorégraphe précoce, aujourd'hui directeur du prestigieux CNDC d'Angers (Centre national de danse contemporaine), l'autre, <u>Tarek Atoui</u>, est artiste sonore, exposé à la Biennale de Venise, dans la Collection Pinault, ou à la Tate Modern. La danse et le son. Un mariage de raison, qui devait bien finir par se faire entre les deux artistes, <u>Noé Soulier</u> aimant à décortiquer la naissance d'un geste.

Ici, dans cette création pour le Festival d'Automne, dont il est familier, ayant fait l'objet d'un vaste « Portrait » en 2023, il est dans son élément avec les installations délicates et complexes de son complice libanais. On regrette d'ailleurs de ne pas comprendre davantage la façon dont fonctionnent les « instruments » de Tarek Atoui. Il faut aller ensuite (mais l'idéal eût été de les décrypter avant, ce qui n'est pas vraiment proposé) sur le plateau de la Ménagerie de verre (un simple lino accessible puisque le public peut même choisir de s'y installer pour le spectacle). On découvre alors de géniales constructions : un vieux bassin en pierre qui recueille des gouttes d'eaux tombant sur une cymbale, des panneaux en fer grattés mettant alors en route des sons externes, une vielle à roue électrique, des carrés de tissus se mettant à résonner lorsqu'on bouge dessus, une grosse caisse accueillant une boule sonore, des fils électriques qui permettent de donner du son aux mouvements de deux danseurs en danse contact permanente.

Tous ces instruments sont soit indépendants des corps, soit activés par les corps, soit issus de ces mêmes corps en mouvement. La performance est donc à part égale entre le son et la danse, qui sont tous deux l'origine et la conséquence de l'autre. L'idée est forte et fait venir une foule de questions. Mais le fait même de ne pas connaître auparavant les instruments nous laisse pour une part au bord du chemin. Comme si la performance chorégraphique devait dominer sur l'installation muséale. Sans doute est-ce le but même de ces deux créateurs qui se suffisent aussi à eux-mêmes. Cela montre aussi la timidité du public qui n'ose pas fouler le sacro-saint plateau de scène.



Reste la danse de Noé Soulier. Elle est âpre, et sans concession pour ses six danseurs, soumis à rude épreuve. Car son style est, l'air de rien, extrêmement physique, misant sur la lenteur qui n'est jamais ennuyeuse d'ailleurs, mais qui donne à comprendre toute la douce maturation du mouvement. Une longue arabesque corps en avant peut soudain lentement bouger par le simple torse qui se tourne et se soulève vers le haut. Deux filles se touchent lentement par le bras, la main, la joue, et d'autres se rejoignent formant un curieux amalgame de corps cherchant leur place. Les torses se meuvent en alternant mélodie et rythme, douceur du mouvement et jet soudain de la jambe, épousant ainsi de manière bluffante le jet du son. Mais qui mène quoi ? Les danseurs doivent-ils majoritairement écouter les sons ? Ou en sont-ils majoritairement à l'origine ? Mystère... L'expérience de ce mariage son-mouvement-image est vraiment belle, et laisse, en sortant, un effluve d'émotions et d'étonnement aussi hypnotisante que somnambulique...

Crédits photographiques : © Anna Van Waeg



# Cult.news 10 octobre 2025



# (Danse)

« Organon », les improvisations précises de Noé Soulier et Tarek Atoui en ouverture des Inaccoutumées.

par Amélie Blaustein-Niddam 10.10.2025



Le festival de la Ménagerie de Verre s'est ouvert en collaboration avec le <u>Festival d'Automne</u> et la programmation hors les murs, nommée <u>Constellations</u>, du <u>Centre Pompidou</u>, avec une occupation sans pareille du Off, une plongée dans la pureté des particules, des sons et des matières.

# S'enlacer

On le sait, la Ménagerie de Verre est toujours en mouvement. Les œuvres débordent des espaces, et les envies d'occupation de ceux-ci sont en perpétuelle réinvention. Symboliquement, la démission de Philippe Quesne de la direction du lieu, à quelques jours du lancement d'un festival qu'il a pensé, ajoute à cette sensation de tectonique des plaques en action. Pourquoi penser aux fondations de notre planète dans ce contexte ? Parce que Noé Soulier et Tarek Atoui, en réalité.

# S'agripper

Nous arrivons dans une grande salle au gradin retapé. On peut s'y asseoir ou se placer n'importe où, ou presque, autour des éléments scéniques, et ils sont plutôt surprenants. Tout au centre, un bac en pierre à l'allure de lavoir est surplombé d'un tube et d'une cymbale. Ailleurs, une double estrade remplie de petits pads colorés. Plus loin, un tapis et un arrosoir. Encore ailleurs, des plaques de cuivre suspendues. Et partout, des câbles au sol, beaucoup.

On l'a souvent rappelé, notamment en 2023 lors des représentations de *Close Up*, le directeur du Centre national de danse contemporaine d'Angers est le plus philosophe des chorégraphes. Ses spectacles questionnent toujours les traces dessinées par les corps et leurs puissances intellectuelles. *Organon* est, une nouvelle fois, une quête de lignes, mais, et c'est surprenant, la partition en est improvisée. Et pourtant, quand on regarde danser les interprètes, on ressent une écriture d'une précision extrême.

# S'emmêler

On le sait, Noé Soulier aime jouer avec des modules chorégraphiques qu'il assemble comme des puzzles. Quatre danseuses et un danseur évoluent dans ce lieu minéral et organique en produisant leurs propres sons. On adore un duo qui prouve que, si on ne se touche pas, rien ne se passe, en apparence. Par grappes, les danseureuses se retrouvent embriqué-es, porté-es, et, étonnamment, mis-es dans des situations enfantines. La première scène ressemble à une partie de *Twister*, ce vieux jeu toujours pratiqué aujourd'hui où le ou la participant-e doit évoluer sur un rond de couleur indiquant s'il faut déplacer le pied gauche ou droit, la main gauche ou droite, et sur quelle pastille la placer. Elles et lui, pour le coup, ne suivent pas les règles et posent allègrement leurs genoux et leurs coudes sur des micro-espaces producteurs de vibrations.

### **Toucher**

On le sait aussi, Noé Soulier, bien formé à la danse classique, cunninghamien et keersmaekerien, aime provoquer des séquences de danse pure, à la beauté parfaite. Chaque interprète brille dans des dos d'un plat, mais d'un plat à faire pâlir d'envie quiconque tente d'atteindre cet objectif. Les jambes se déploient fermement vers l'arrière, les hanches montent, et souvent, les corps se replient complètement sur eux-mêmes, dans toutes les directions possibles, à la verticale notamment. Ici, on s'emmêle seul·e les pinceaux de ses membres, on garde une main ferme sur un poignet, on se soulève comme si l'autre pesait des tonnes, et, pour toujours, on se suspend aux barres du plafond du Off de la Ménagerie.

Stephanie Amurao, Yumiko Funaya, Nangaline Gomis, Samuel Planas, Mélisande Tonolo et Gal Zusmanovich témoignent d'une écoute et d'une attention sans faille. La danse est profonde, elle déploie les formes géométriques à construire. *Organon* est un mot grec ancien signifiant « instrument », « organe », « ouvrage ». Soulier et Atoui ont pris ces trois éléments, l'instrument, l'organe et l'ouvrage, pour en faire un grand tout qui flotte dans les ondulations de l'eau et de la musique.

Au bout du chemin, tout est calme, beau et parfaitement aligné dans un détail du geste qui ne surprend pas chez cet excellent chorégraphe à qui, c'est chic, le Festival d'Automne avait consacré un portrait en six spectacles en 2022.

